UNIVERSITY OF ARIZONA
39001018411663

LE ROMAN ET L'HISTOIRE
D'UNE CONVERSION

DU MÊME AUTEUR

La Provence mystique au XVII^e siècle. *Anto*
Yvan et Madeleine Martin. (PLON-NOURRIT ET C^ie.)

Bossuet. Trois volumes de la Bibliothèque française. (PL
NOURRIT ET C^ie.)

L'Inquiétude religieuse (1^re et 2^e série). (PERRIN.)

Ames religieuses. (PERRIN.)

Newman. *Essai de biographie psychologique.* (BLOUD et GA

Le Bienheureux Thomas More. (GABALDA.)

Apologie pour Fénélon. (PERRIN.)

Histoire littéraire du sentiment religieux
France, *depuis la fin des guerres de religion jusqu'à*
jours. (BLOUD et GAY). I. **L'Humanisme dévot**; II. **L'**
vasion mystique; III. **L'École française**; IV. **L'École**
Port-Royal; V. **L'École du père Lallemant**; VI. **Marie**
l'Incarnation, Turba Magna.

Pour le romantisme. (BLOUD et GAY.)

Les Deux Musiques de la prose. (LE DIVAN.)

HENRI, JEAN et ANDRÉ BREMOND. — **Le Charme d'Athèn**
et autres essais. (BLOUD et GAY.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque nationale en 19

PQ
2271
G7
Z55

HENRI BREMOND
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE ROMAN ET L'HISTOIRE D'UNE CONVERSION

ULRIC GUTTINGUER ET SAINTE-BEUVE

d'après des correspondances inédites

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

Copyright 1925 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A

MONSIEUR LE CHANOINE A. MUGNIER

Rosalie, Octavie, Élyse, Adèle, Ulric, Sainte-Beuve...; voici un blême cortège de pécheurs et de pécheresses, qui frappe à votre porte miséricordieuse; et moi, avec eux, étonné encore, sinon confus, de m'être joint à cette caravane en détresse, puis, chemin faisant, d'avoir accueilli, provoqué même la confidence de leurs secrets. Je les ai rencontrés, navrés et honteux, comme je remontais de Jéricho à Jérusalem. A les voir si abandonnés, si lamentables, j'ai été pris de compassion; j'ai lavé et pansé de mon mieux leurs blessures — infundens oleum et vinum, *mais plus d'huile que de vin* —*; j'ai laissé ma voiture aux plus innocents, aux plus tendres, Rosalie, Octavie, Élyse, Adèle; et, tournant le dos à Jéricho, la ville inhumaine, nous avons, de compagnie, Ulric, Sainte-Beuve et moi, rebroussé chemin, à petits pas douloureux, vers Jérusalem. Vous serez notre dernière étape :* curam illius habe...

Octobre 1925.

SOURCES

Imprimés. Le roman d'*Arthur*, publié par Guttinguer en 1836, et dont la *Bibliothèque romantique* (Presses françaises) vient de donner une nouvelle édition, avec une préface de moi. (Pour les citations d'*Arthur*, je renvoie toujours à cette réédition qui reproduit exactement l'original); — le roman d'*Arthur*, commencé par Sainte-Beuve, et que M. de Spœlberch de Lovenjoul a publié, en 1901, dans son *Sainte-Beuve inconnu; — les Deux Âges du poète*, par Ulric Guttinguer, Paris, 1844 (nombreux poèmes autobiographiques); — *Volupté* et les *Poésies complètes* de Sainte-Beuve; — Léon Séché, *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, Paris, 1900 (précieux documents sur Guttinguer). On trouvera une bibliographie plus complète dans notre *Arthur* de 1925; je n'indique ici que les textes essentiels.

Inédits. Deux gros recueils, appartenant aux collections de Chantilly, et dans lesquels le diligent Picaire a réuni tout ce qui, parmi les papiers que Lovenjoul a légués à l'Institut, a trait aux relations

entre Guttinguer et Sainte-Beuve (correspondar
documents confiés par Guttinguer à Sainte-B
pour la préparation de l'*Arthur* de celui-ci) ;— le
de Guttinguer aux Victor Hugo, qu'a bien v
me communiquer mon éminent confrère, M
Président Louis Barthou ; — lettres de Guttin
à Auguste Le Prévost, que leur possesseur, M
Gonse, m'a très aimablement fait connaître ; —
premiers chapitres d'un roman inachevé de
tinguer, *Albert, mémoires d'un cy-devant j*
homme ; ce dernier fragment appartient à M
Séché, qui l'a mis à ma disposition avec la meill
grâce du monde.

LE ROMAN ET L'HISTOIRE D'UNE CONVERSION

I

Nous avons deux *Arthur*, l'un de Sainte-Beuve, l'autre d'Ulric Guttinguer. Le premier, abandonné en cours de composition, et dont il ne nous reste qu'une centaine de pages, a été publié en 1901 par Lovenjoul (1) ; le second chez Renduel en 1836. Deux romans? Non. Deux états d'un seul et même roman, ou plutôt d'une seule et même histoire. Tattet écrivait, le 21 octobre 1831, à Félix Arvers : « Sainte-Beuve doit avoir terminé le fameux roman dont Guttinguer lui a donné les matériaux : c'est la vie amoureuse de ce dernier et ses grandes aventures qui lui ont brisé le cœur (2). » C'est bien cela en effet. Ni d'un côté ni de l'autre, on

(1) Vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, Paris 1901.

(2) Léon Séché, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 43.

n'avait à se mettre en frais d'invention. Les bonn
fortunes d'Ulric ne se comptaient pas. Aussi bi
la plus récente de ses aventures, la plus, la seu
tragique, était-elle encore toute chaude, toute s
gnante, lorsque Guttinguer, qui était déjà l'ami
Nodier et de Hugo, se lie avec Sainte-Beuve
avec Alfred de Musset (1829). Ceci est d'u
importance capitale. On ne comprend rien à
épisode, l'un des plus caractéristiques dans l'h
toire du romantisme, si l'on prend Guttinguer po
un simple habitué de l'Arsenal ou du Cénacle. I
été pour ses amis, mais surtout peut-être po
Musset et pour Sainte-Beuve, le romantisme f
homme ; une créature ravagée et fatale ; no
Byron. Plus tard apaisé et converti, bien que t
jours jeune, il sera comme un autre Nodier, m
il s'est montré d'abord sous le signe auguste
pathétique : l'homme qui avait failli mourir,
mourrait peut-être d'amour. Car le drame, com
nous verrons, n'était pas fini. Nos contemporai
Spœlberch de Lovenjoul, Séché, M. Gustave Sim
en parlent bien à leur aise. Ulric les amuse qua
il ne les scandalise pas. Un vieux beau incorrigi
et déplorablement comique. Voyez-le donc com
l'a vu Musset : un océan de douleurs dont «
œil n'a pénétré les ondes » ; un « ange du
tombé » et « qui va triste et courbé ». On le plai
sans doute, mais avec quelles délices ! On l'adm

bien plus encore, on voudrait souffrir ce qu'il a souffert :

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux,
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux !

Asselineau le dit fort bien : « Ces vers, datés de juillet 1829, indiquent l'idéal qu'on cherchait alors de tous côtés dans les arts et dans l'Art en général : la Passion — la Passion absolue et implacable, la Passion-martyre, la Passion-île escarpée et sans bords, où brûlait d'entrer, pour n'en jamais ressortir, pour y mourir assouvie et consumée, toute une génération d'hommes à qui les abus d'esprit du dernier siècle avaient donné l'horreur de la galanterie banale et de la licence fleurie (1). » Ce fameux sonnet de Musset, « Ulric, nul œil,... » que notre jeunesse admirait confusément sans trop le comprendre, nous saurons mieux désormais, grâce à l'histoire vraie qui va nous retenir, combien il est sincère (2). Le sage Lovenjoul répondait déjà, il y a plus de vingt ans, aux classicistes d'aujourd'hui, qui veulent que la poésie romantique n'ait

(1) Notice sur Guttinguer dans le tome IV de l'Anthologie Crepet.

(2) Qu'il nous a fallu de temps pour sentir la gaucherie, la laideur de ce premier vers !

été que déclamation, que mensonge. Eh! pas plu que la poésie de Boileau! « L'outrance continuelle disait Lovenjoul, la violente exaltation naturelle commune à tout le Cénacle de 1830, qui déjà nou semblent, à l'heure présente, si fausses et si jouées ne sont néanmoins le plus souvent que l'expressio sincère d'impressions réelles (1). »

S'il en fut ainsi avec le hardi et triomphan Musset, quelle aubaine magnifique pour Sainte Beuve que les confidences de Guttinguer — l timide, le frileux, le novice, le peu comblé Sainte Beuve! Quelle initiation; que de perspective ouvertes; que de leçons pratiques; quelle invita tation au voyage, et quel guide pour le voyage De l'un ou de l'autre, on ne saurait dire quel es celui que le tendre Guttinguer chérit le plus mais, dès les premières rencontres, ces deux amitié prennent chacune leur couleur particulière. Alfre n'est pour Ulric qu'un jeune camarade, tour tour le plus tragique et le plus étourdissant de cadets; il leur arrive d'oublier la Passion-martyre et de s'amuser comme deux fous. Une jolie chanso que Guttinguer écrira plus tard, rappelle ces alter natives :

L'enfant de ce siècle sublime
A moi venait se confesser;

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 3, 4.

Sur le sentimental abîme,
J'ai pu l'entendre et l'embrasser.

Nous les retrouverons plus loin en cette posture. Voici l'autre :

Quand j'ai lu les *Contes d'Espagne*,
Semblable au bouchon de champagne,
Comme lui, je sautais en l'air...

Du bouchon aux larmes, et inversement. Avec Sainte-Beuve, rien que les larmes :

A la littérature neuve,
Je me suis voué, corps et cœur :
J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
Comme le grand Consolateur (1).

Consolateur, frère de charité, l'auteur du *Livre d'Amour*, ne riez pas. On juge aujourd'hui Sainte-Beuve avec une rigueur qui aurait surpris et peiné plusieurs de ses contemporains, à commencer par un bon juge des choses du cœur, Marceline Desbordes-Valmore. « Il y a en vous, lui écrivait celle-ci, une bienveillance de tous les temps, une pitié pour toutes les tristesses, que je n'ai rencontrée qu'en vous (2). » « De qui voulez-vous que je me plaigne,

(1) *Les Deux Ages du poète*, p. 186.
(2) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 202, 203. Jouffroy écrivait en 1829 à Charles Weiss : « Je voudrais bien vous envoyer à Besançon) le poète (Sainte-Beuve), en qualité de professeur. Vous vous adoreriez ; c'est un cœur à sentir avec le

quand vous restez bienveillant et bon pour d cœurs qui vous aiment (1). »

Ou encore :

Vous avez une plume au vulgaire cachée,
Qui semble près du cœur, toute vive arrachée,
Comme si quelque oiseau, divin et familier,
Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier (2).

Elle n'a pas exploré tous les recoins de ce n Mais le Sainte-Beuve qu'une longue expérien lui a révélé, exquis de tendre et de patiente dé catesse, n'appartient pas moins à l'histoire, n' pas moins réel, il est aussi vrai, il l'est peut-ê plus que l'autre, que celui, veux-je dire, de la s dide fin d'aventure avec Adèle, tel que nous connaissons ou que nous croyons le connaître. U nuit, Marceline le vit en rêve. Il se dérobait ; na rellement ! il disparaissait :

Votre mère et nous tous vous cherchions dans jardins interminables. On vous trouvait. Vous v mettiez à rire. Votre mère en devenait rouge de ten colère. Alors vous vous sauviez encore, et une je fille, un enfant sur les bras, s'en allait après vo disant : moi, je l'attraperai bien (3).

vôtre. » Th. Jouffroy, *le Cahier vert... Lettres inéd publiées par* Pierre Pons, *Bibliothèque romantique*, Pa s. d., p. 99.

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 213.
(2) *Ibid.*, p. 189.
(3) *Ibid.*, p. 209.

Vision charmante, et d'une vérité si profonde ! C'est la jeune fille qui a raison. Sainte-Beuve pourrait lui dire, et à Marceline, le mot de M. Wakem à Philippe, dans le *Mill on the Floss : You have known the best of me.* Marceline lui écrit un autre jour :

Si vous saviez quelle détresse cachée vous venez d'adoucir, vous tressailleriez dans votre âme d'une joie divine. Je tremblais quand vous m'avez quittée. Je n'ai pu vous rien dire. Vous étiez aussi très ému... Un pauvre athée n'eût pu résister à cette preuve de l'existence de Dieu (1).

Pour elle, comme pour Ulric, le poète des *Consolations* était le « grand consolateur ». Lui demandant un « de *ses* quarts d heure » pour un lettré de province, « très bien, très sobre du temps d'autrui », « si c'est chez moi que vous consentez à le voir, écrivait-elle à Sainte-Beuve, j'y gagnerai l'une de vos plus chères *consolations!*... Pardonnez-moi ce jeu de mots (2) » ; et, un autre jour : « La grande consolation dont vous relevez votre sœur (3). » Si je m'attarde à ces effusions, c'est qu'on ne réalisera jamais assez que, chez Sainte-Beuve, ce rationaliste prétendu, la sensibilité prime tout.

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 227.
(2) *Ibid.*, pp. 198, 199.
(3) *Ibid.*, p. 204.

Sa critique même est poésie (1). Guttinguer par
dans *Arthur*, d'un Père du désert, qui, « entre autr
qualités... avait celle de ne pouvoir, sans fondre
larmes, voir pleurer » les affligés. Et il ajoute

(1) Mon étude sur Sainte-Beuve, dans *Pour le roma
tisme* (Paris, 1924) développe longuement cette vue. Com
elle a scandalisé les derniers rationalistes, on me permett
de citer ici quelques lignes, fort remarquables, que j'av
eu le tort de ne pas relire avant d'écrire mon chapitr
Sainte-Beuve et l'intelligence. Elles sont d'un critique q
Sainte-Beuve estimait beaucoup et à juste titre, Jules L
vallois : « Ses théories littéraires recouvrent, abritent to
jours des noms propres. Il est l'homme des individus, n
celui des idées. Les doctrines générales par elles-mêmes
rebutent, quand elles ne l'épouvantent pas, mais, s'il fa
inventer une formule pour expliquer, rendre accessible
populaire le talent de telle individualité éminente, sous
charme de laquelle il est momentanément, on le ver
toujours trouver avec une rare décision, exposer avec u
lucidité merveilleuse tout un système, appuyé au besc
sur les raisonnements les plus abstraits. (Parbleu ! an
intellectualiste n'est pas synonyme d'inintelligent.) Tou
sa vie, mais plus expressément pendant sa jeunesse, sa po
tique, son esthétique, a été celle de ses relations et de s
amitiés. Il s'inféodait à ses amis ; il ne les embrassait p
seulement, c'eût été trop peu, il les épousait, eux, le
talent, leurs convictions, leurs théories et leurs erreu
Il ne voyait, ne jurait, ne vivait que par eux... (Les) *Portra
contemporains* sont peints avec les délicatesses, les raffi
ments, les ferveurs de la passion. » Jules Levallois, *Sain
Beuve*, p. 62-63. Ce qui n'empêche pas, — tant nous avons
peine à réaliser nos propres idées ! — Jules Levallois de croi
dur comme fer, à « l'incrédulité » foncière, irréductible
cet ennemi des systèmes. « Fils du dix-huitième siècl
dans ce qu'il a de plus arrêté et de plus négatif..., disci
d'Helvétius..., il est revenu, dès 1840, à sa première
direction philosophique, et il ne s'en est plus écarté. L'

Cet hommage à une excessive sensibilité sera une grande consolation pour plusieurs ; elle est puissante pour moi, je l'avoue (1). » Eh ! sans doute, mais elle ne l'est pas moins pour Sainte-Beuve, et c'est là surtout ce qui les a d'abord attirés l'un vers l'autre. Voici un des premiers billets de Guttinguer à Sainte-Beuve :

20 *mars* 1829. — Il me faut vos vers absolument. C'est un malade du cœur qui vous les demande, aujourd'hui, demain. J'ai perdu ce que vous m'aviez donné, et c'était ma rêverie, mon occupation. Je vous en prie, envoyez-moi ce que vous pourrez ; vous adoucirez des souffrances.

Tel fut le nœud de leur amitié commençante. Que Sainte-Beuve ait pris très au sérieux et rempli

crédulité de Sainte-Beuve était sincère, radicale et absolue. Elle a été invariable et invincible pendant trente ans. Voilà la vérité. Je voudrais qu'elle fût autre. » *Ibid.*, . XXXII, XXXIII. On pense bien que je ne conteste pas la ravité de ce témoignage. C'est bien ainsi que Sainte-Beuve est montré à Levallois. D'autres l'ont vu autrement, avie, Collombet, Gerbet, L. de Carné, d'autres intimes, lus *congénial*, moins raisonneurs, moins agressivement spiitualistes, si j'ose dire, moins cousiniens et plus chrétiens ue Levallois. Pour moi, un système quelconque, radical, bsolu, invincible, est incompatible avec la vérité de Sainteeuve. Il n'est pas moins vrai dans *Volupté* que dans les *ouveaux Lundis*. Pour Levallois, l'inspiration de *Volupté*, es *Consolations*, bref du Sainte-Beuve d'avant 1840 est arbitraire..., factice..., malencontreuse », etc. (p. 82). ourquoi? Pas plus factice que l'inspiration des *Géorgiques*, de l'*Essai sur l'indifférence*, etc., etc.

(1) *Arthur*, p. 174.

avec un zèle sincère son rôle de consolate
auprès d'Ulric, cela ne fait aucun doute. U
patience, un dévouement, de garde-malade et
père spirituel. Mais, pour peu qu'on le co
naisse, on devine bien déjà que ce ministère
passionnera aussi pour d'autres raisons. Il n'e
pas simple, personne ne l'est, et, chose pl
grave, il n'est pas sain. Confesseur d'auta
plus douteux, j'allais dire d'autant plus louch
qu'il est plus inflammable, et que son prop
cœur a jeûné davantage. Délectation moro
disent les théologiens, et ce n'est pas lui q
me blâmerait d'appeler ici les choses par le
nom. Avide médecin, il sonde et, tout ensemb
il aspire les blessures de son ami. Lenteme
pesamment, délicieusement, il se mire en elles,
il tâche de les faire siennes. Troublante symp
thie, qui dégénère insensiblement en mimétisn
achevant de lui persuader que son amitié po
Adèle Hugo pourrait, devrait être, était déjà
l'amour, de l'amour à la Guttinguer. En écriva
sous la dictée de son ami, le roman d'Arthur
de Julie, le roman d'Arthur et d'Élyse, il s'
traîne à vivre le roman d'Amaury et de Mme
Couaën.

Guttinguer a toujours vu dans son aventu
une belle matière à mettre en roman. Dès le 8
cembre 1828 — c'est-à-dire au lendemain mêr

emble-t-il, de la trahison de sa Rosalie — il écri-ait à Victor Hugo :

J'étais bien malheureux, découragé de tout au monde, si ce n'est peut-être de la poésie, de la vôtre au moins. Je suis venu achever de mourir dans une campagne isolée, où même la vue de mes enfants me faisait mal ; si quelque jour je peux vous expliquer ce fond de mon âme, vous ferez avec votre admirable talent, un livre singulier (1).

Cette œuvre unique, pourquoi Guttinguer ne l'écrirait-il pas lui-même? C'est ce qu'ont dû lui dire ses amis du Cénacle, Victor Hugo tout le premier, puis Sainte-Beuve, avec l'autorité spéciale que lui conférait sa mission de directeur. Ulric en vérité ne demandait pas mieux. Au printemps de 1829, il a déjà commencé. Que Sainte-Beuve le vienne donc voir à Rouen :

5 *avril* 1829. — C'est là que j'aimerais vous lire le déplorable ouvrage dont chaque ligne me brise le cœur...

Quelques jours après, 9 avril, il songe à un article sur le *Joseph Delorme*, « dans les intervalles que me laisse, dit-il, la plus grande douleur de l'homme :

(1) Collection de M. Barthou. En dehors de son intérêt immédiat, ce bel autographe fait un peu de lumière sur la chronologie de notre sujet. La catastrophe — la trahison de Rosalie — était, en décembre 1828, un fait accompli, mais encore récent.

celle d'une âme perdue pour jamais qui, po
jamais, devait être unie à la nôtre, » et il ajout

J'essaie en vain ce livre que vous m'avez deman
Je n'ai pas la force nécessaire à le poursuivre. J'éc
une phrase, et je prononce un nom, et je vois une ima
et je retombe écrasé sous un mot : jamais.

Alors je vous lis... Tout à l'heure, c'était l'enfa
rêveur dont la fin est si semblable à la nôtre :

> Et l'affreux souvenir revenant s'y mêler
> Gâtera tout, soleil, flots bleus, doux nom de femme !
> Malheur à qui sonda les abîmes de l'âme (1) !

Très bien ! Oh ! Très bien ! Parmi l'horreur de n
regrets, vient se mêler la pensée que je ne *lui* li
pas des vers qu'elle eût pu comprendre. Car celle
(Rosalie)

> avait un cœur capable au fond
> De sentir le poète et son amour profond (2)...

Là-dessus, une foule d'incidents, que nous allo
bientôt dire, et qui auront pour conséquence
modifier profondément le plan primitif du liv
Ulric s'apaise quelque peu, et, qui plus est, il
convertit. *Arthur* racontera cette conversion ; *Arth*

(1) *Poésies de Joseph Delorme*, l'Enfant rêveur.

(2) *Ibid.*, En m'en revenant un soir d'été. — Sainte-Be
avait écrit :

> Non pas qu'elle ait, je pense, un cœur capable, au fo
> De sentir le poète et son amour profond...
> Mais elle est blonde et blanche...
> Et, quand elle soupire, on croit qu'elle a compri

ra écrit par Sainte-Beuve. Cette dernière décision dû être prise en avril ou en mai 1830.

29 *mai* 1830. — Je vous enverrai la semaine prohaine un paquet de matériaux, et vous voudrez bien onner la vie à tout cela... Je ne saurais trop vous ecommander les déguisements, les inventions pour écontenancer les curieux.

Ces « matériaux », il en avait déjà une malle leine, et il continuait à écrire.

30 *mai.* — J'ai fini hier Saint-Guilhem et la scène du uteuil. La contredanse réservée vient plus tard... (1).
30 *novembre.* — Faites un livre vrai...

Comment d'ailleurs, cette collaboration, d'abord ès active, frémissante même, se refroidit peu à eu, jusqu'à cesser enfin tout à fait ; comment, à *Arthur* inachevé de Sainte-Beuve succédèrent les eux *Arthur* de Guttinguer, celui de 1834 et celui 1836, c'est ce que dira le présent travail, les bservations préliminaires que l'on vient de lire ayant pas eu d'autre objet que de faire pressentir mportance particulière d'un épisode romantique

(1) Pendant son voyage de 1829, qui sera raconté plus n, Guttinguer était allé d'Aniane à Saint-Guilhem : cursion qui lui avait laissé un souvenir très vif. Ces pages r Saint-Guilhem n'ont pas été conservées. Perdue égalent la scène du fauteuil et celle de la contredanse, qui ont précéder de peu et préparer la « trahison » de Rosalie.

mal connu jusqu'ici et néanmoins assez mém
rable. L'*Arthur* de Guttinguer n'est pas un ch
d'œuvre, un digne pendant de *Volupté*, mais c'
un document de premier ordre, le plus riche pe
être que nous possédions sur l'histoire religieuse
romantisme français ; et il se trouve par bonhe
que les lettres inédites de Guttinguer à Sain
Beuve, léguées à l'Institut par M. de Lovenj
nous permettent, soit de contrôler, ligne à lig
soit de compléter ce document. Encore une fo
il ne s'agit pas ici d'un roman, admirable ou m
diocre, mais d'une histoire authentique, l'histo
d'Ulric Guttinguer revenant à la foi et à la p
tique religieuse, sous le regard plus attendri q
moqueur, sous la direction de Sainte-Beuve.

II

Les Guttinguer nous viennent de Suisse. Le père
nôtre, Jean-Ulrich, originaire de Winfelden,
fixe à Rouen vers la fin du règne de Louis XV.
n contrat de mariage (1785) le dit marchand.
nancier peut-être. Il sera plus tard « directeur
Comptoir d'Escompte de la Banque de France
abli à Rouen, en exécution des décrets impé-
aux des 18 mai et 24 juin 1806. » Il était protes-
nt. Sa femme, Marie-Rose Filleul, catholique.
s Filleul, marchands, eux aussi. Le père de
arie-Rose, Nicolas Filleul, est mentionné en 1750,
mme sabotier ; en 1752, comme quincaillier ;
1753, comme marchand. Marie-Rose, née à
eury-la-Font, le 13 janvier 1752. Ici un pro-
ème, qui m'a beaucoup tourmenté. Notre Ulric
t-il catholique? Séché affirme résolument que
n. Si, d'aventure, il a raison, c'en est fait de
critique interne. Ni les propres ouvrages de
ttinguer, ni les documents innombrables que
us possédons, un seul excepté, ne me semblent
rmettre le moindre doute à ce sujet. Il est vrai

que, le diable une fois levé, on voit ses cornes p
tout. Du jour où l'on m'a dit que La Bruyère
savait pas le grec, j'ai flairé des contresens s
toutes les lignes de son *Théophraste*. Un ou d
mots de Guttinguer peuvent, à la rigueur, pr
une ombre d'apparence à l'affirmation de Sé
Parlant d'une de ses filles à Sainte-Beuve, il
le 30 août 1834 :

C'est une pauvre créature bien incomplète, mais
a des côtés bien poétiques et bien religieux, elle a
les défauts et toutes les vertus catholiques.

Il lui arrive aussi de traiter le clergé sans a
nité :

Les prêtres, ô les prêtres surtout, qu'ils me
haïr Dieu ! (nov. 1829).

Catholique fils de protestant, qu'il nous j
parfois du dehors, comme le faisait son père,
dédoublement passager ne tire pas à conséque
Le 6 septembre 1830, n'écrira-t-il pas à Sai
Beuve :

Vous êtes malheureux, vous travaillez à le dev
beaucoup plus pour l'éternité. Pensez-y ! Hélas
moi non plus je n'ai pas une foi catholique bien
cère ni bien robuste

Avec cela, il est certain que ses parents se
mariés au Consulat de Hollande, terre protesta

ais pourquoi pas, avant ou après, dans une église tholique? Pour ces mariages mixtes, quel était isage du temps? Les pièces nous manquent, ais je crois fort que le mariage n'aurait pu se nclure, si Jean Ulrich ne s'était engagé à faire ver les enfants dans la religion de la mère. Il ne mble pas avoir été un calviniste bien farouche. éiste plutôt et très débonnaire. Ulric-Arthur siste au baptême de son frère dans une église tholique (1787). Il a deux ans; il ne cesse éteindre le cierge qu'on lui a confié, en sa qualité parrain, et le vieux bedeau finit par le convaincre ue « cela était mieux allumé qu'éteint (1). » A ois ans, il se voit « dans le jardin d'un presbyre de campagne, chez un frère de *sa* mère qui ait curé en Normandie »; il évoque « la figure uce, fraîche et tout évangélique de *son* oncleré (2). » Plus loin, dans le beau chapitre sur la *thédrale* (de Rouen) :

Oh! sur ce parvis, bien des fleurs ont été semées... ux jours de mon enfance, j'en ai répandu des corilles entières devant les bannières de mon Dieu, and nous regardions avec transport nos beaux dra-

(1) *Arthur*, p. 10.

(2) *Ibid.* Il y aurait eu, d'après le roman, deux prêtres côté maternel. Tout est possible, mais, vers 1788, sa mille catholique n'aurait-elle pas montré plus de rigueur Marie-Rose Filleul, si celle-ci avait abandonné ses enfants la religion de son mari?

peaux, cramoisi et blanc, enflés et ondulés au sou
de la douce brise de juin. Quels tapis de genêts,
bluets, de grandes marguerites, nous faisions au Sa
Sacrement, ô Seigneur (1) !

Ainsi, à toutes les pages du livre. Pas un r
de religion qui ne soit d'un catholique de toujou
J'ai déjà dit que, dans son roman, il n'inve
quasi rien. A quelles fins, d'ailleurs, aurait-il vo
nous donner le change? Protestant converti
catholicisme, pourquoi aurait-il éloigné de son r
tous les souvenirs d'une aventure aussi intéressan
Resté protestant, mais revenu à la pratique exa
de sa religion, pourquoi aurait-il camouflé ce
conversion? S'il eût tenté l'une ou l'autre de
deux gageures, si vaines, si choquantes mê
comment Sainte-Beuve, son conseiller de tou
les pages, l'eût-il laissé faire? Comment ne n
eût-il pas mis tôt ou tard dans la confidence?

Voici néanmoins une lettre que je dois à l'o
geance de M. H. Gonse, et qui semblerait tranc
le débat en faveur de Séché. Adressée à Augu
Le Prévost, elle a été écrite entre 1822 et 18
et, très vraisemblablement, peu de jours après
mort du père d'Ulric.

Nous sommes dans toutes ces misères qui suiv
un grand malheur, et qui font sentir à quel t

(1) *Arthur*, p. 204.

onde on appartient, puisqu'il faut à chaque instant détourner de sa douleur. Mes enfants ont été admibles ; la religion, sans dessécher leurs cœurs, sans iver leurs yeux de larmes, leur a déjà donné une rce, un courage que je n'espérais pas.

Que LA NOTRE m'a paru froide et incomplète ! Point chants funèbres, point de prières dans le temple, uelques phrases boursouflées et vides de celui qui mplaçait le ministre, car celui-ci était absent. Comen peu de dignité dans tout cela ! Je croyais que uelque cérémonie suivait ou pouvait suivre plus tard. réponse du ministre à qui je le demandais m'a glacé cœur : « Nous ne prions pas pour les morts ! »

Tout me dit que cet événement aura une grande fluence sur ma vie.

Aucun doute ne semble possible : Ulric, à cette te, ne se regarde pas comme catholique. « Notre lte. » Remarquez, du reste, que de ce culte il a pas l'air de savoir grand'chose. Il fait figure étranger dans ce temple ; on dirait qu'il vient assister, pour la première fois, à un enterrement otestant. Avec cela, nulle trace, plus tard, d'une juration quelconque. Gravement malade, en 1835, appelle auprès de lui un prêtre, qu'il a déjà mis puis longtemps au courant de ses plus intimes rets, et qui, sans plus de formalités, le prépare se confesser. Je conjecture donc qu'il a été ptisé catholique, et que, plus tard, ne profesut d'ailleurs aucune religion, il se sera confusé-

ment réclamé de celle de son père, qu'il savai
fort bien n'être pas la sienne propre, jusqu'au jou
où, revenant à la pratique religieuse, il s'est annexé
comme d'instinct, à la religion de sa mère, de se
filles et de ses meilleurs amis.

Aussi bien son éducation n'a-t-elle été ni catho
lique ni protestante. « Dans l'honnête maiso
paternelle, la religion exercée peut-être (1) dans se
commandements ne l'était nullement dans ses pra
tiques... L'Église y était méconnue et sacrifiée
l'esprit philosophique, à une philosophie tout
morale, sans culte et sans prières (2). » Peut-êt
exagère-t-il un peu. Mme Jean-Ulrich n'était pa
sans un reste de religion. Elle l'a montré pendan
la Terreur (3). Personne insignifiante, du rest
et frivole : tout sentiment comme lui et toute fa
blesse. Peut-être un peu sotte. Ulric a des pa
ties de niais qui lui viennent, je crois, de ce côté-l
Faut-il prendre à la lettre une des pages les pl
étonnantes, et, dans l'ensemble, les plus vrai
d'*Arthur*? Ulric a douze ans ; il est « incrédul
indifférent aux pratiques religieuses, et n'en co
naissant que le *pater*, que quelque bonne de
campagne avait mis dans sa mémoire d'enfant.

(1) Cet injurieux « peut-être » n'est pas d'un homme
pèse ses mots. Guttinguer écrit presque toujours ai
(2) *Arthur*, p. 27.
(3) Cf. *Arthur*, pp. 19, 20.

omment? Ni sa mère, ni sa grand'mère? et celle-ci un fils prêtre, mort jeune, et dont elle parle sans esse ! Enfin le voici gravement malade. Seul, dans a chambre, il le croit du moins. Son père est là outefois. Un mieux soudain se déclare, et aussitôt a pensée lui vient de prier, de remercier Dieu qui a sauvé. Il commence le *pater*, « à haute et lente oix avec une effusion d'âme et un accent », qu'il e retrouvera jamais peut-être. Quand il a fini, la voix de son père, retenue jusque-là par l'atten-ion et la surprise, répondit avec la plus tendre et a plus profonde émotion : « C'est bien, c'est très ien, mon enfant ! (1) » On peut romancer plus u moins, on n'invente pas des scènes pareilles. Que de choses dans ce « très bien » ! N'est-il pas 'un homme, qui, pour une raison ou pour une utre, respect humain, demi-indifférence, discré-ion que lui imposent des engagements antérieurs, est abstenu de veiller sur l'éducation religieuse e son fils, déplorant peut-être, au moins par mo-ents, la négligence, la frivolité de sa femme, ésigné amèrement à se taire sur ce point comme ur d'autres? L'illumination subite d'Arthur, cette xplosion de foi et de ferveur ne paraissent pas oins remarquables. A douze ans Ulric est déjà e qu'il sera longtemps encore, une âme naturelle-

(1) *Arthur*, pp. 131, 132.

ment religieuse, chez qui la prière, une prière fa
et douce, jaillit parfois d'elle-même.

Cette première crise de piété avait été précé
par une première et lourde chute, sur laquelle,
n'avait tenu qu'à lui, nous serions copieusem
édifiés. A neuf ans, « l'impureté l'avait pris »,
« avait mis sa robe dévorante ». Des chapitres d'
thur, celui-ci n'est pas le moins clair. Sans la
tique, infaillible déjà, du jeune Sainte-Beuve
l'eût été davantage. Il écrit à Ulric le 21 juin 18

Je vous lis et vous ai lu avec soin... Pour l'imp
sion, il faudra supprimer certaines circonstances,
droit de la corruption de l'enfant... Oh ! jamais de
choses-là ! Un mot au plus pour indiquer l'enfa
flétrie, mais il faudrait redoubler les voiles et l'ombre

On le mit en pension, et, semble-t-il, à Pa
Là-dessus de très curieux détails, et, comme t
jours, autobiographiques, dans un roman que G
tinguer a laissé inachevé, et qui aurait eu p
titre : *Albert, mémoires d'un cy-devant je
homme* (2).

Le dix-huitième siècle allait finir. Nous étions en
sous le Directoire expirant, on chantait, on dan
même. Les fiacres avaient reparu... Le Conseil

(1) Le 4 juillet 1836, Sainte-Beuve revient à la cha
demandant la suppression de ce passage et de quel
autres, « qui seraient en désaccord avec votre but ultérie

(2) M. A. Séché, à qui appartient l'ébauche de ce ro
a bien voulu me la communiquer.

nciens occupait encore les Tuileries ; des pensionnats ombreux s'étaient établis dans les plus beaux hôtels u quai d'Orsay, du faubourg Saint-Honoré et du aubourg Saint-Germain. Albert... continuait des études ès peu sévères dans l'hôtel Chauvelin de la rue d'Anoulême, où les classes s'installaient avec le réfectoire ans d'immenses salons dorés, admiration des élèves carmagnole ; au milieu d'un parc immense dont s acacias et les tilleuls protégeaient les récréations rolongées. Un ancien professeur au collège de Navarre, qu'il rappelait toujours avec orgueil, M. Lecrosmier, ue l'on appelait *Lecro*, en avait la direction qu'il praquait avec dignité et des commencements de réformes de bonnes manières. On donnait des fêtes splendes aux parents, et nos sœurs et nos mères y paraisent dans les costumes du temps, c'est-à-dire presque ues, mais souriantes (1)... Les églises étaient rouertes et les cultes restaurés, et nous eûmes deux fois ar semaine des instructions chrétiennes, qui ne laisient que (*sic*) de nous étonner, nous autres petits npies du Temple de la Raison. Cela ne nous empêait pas de lire sous le couvercle de nos pupitres de asse les aventures de M. de Faublas et les odes de ron, qui dépravaient nos sens et nos âmes. Nous y êlâmes bientôt *Atala* et *Delphine*, les premiers corctifs de l'immoralité amoureuse et charnelle qui us dévorait. Ce fut une transition que nous acceptmes du génie.

Par où l'on voit combien sont injustes ou étourdis s critiques d'aujourd'hui qui ne trouvent qu'à

(1) Cf. les lignes d'*Arthur* sur les fêtes scolaires p. 23.

censurer dans la conception romantique de l'amou
Il ne s'agit pas de comparer Chateaubriand, Lama
tine, George Sand elle-même à Corneille ou à Mme d
La Fayette, mais à leurs devanciers immédiats, l
pornographes triomphants de la fin du dix-hu
tième siècle et du commencement du dix-neuvièm
Même remarque sous la plume de Fontaney,
propos de *Han d'Islande*.

Nous qui..., au sortir du collège, avons lu ce roma
de jeune homme, nous l'avons réhabilité bien vit
Il a frémi sur nos lèvres ce chaste baiser qu'Orden
prend sur les lèvres d'Éthel, dans le noir corridor
la tour. Ce baiser, nul de nous ne l'a depuis oubli
C'est qu'il était pour nous comme une ablution.
semblait que ce pur et nouvel amour avec lequ
sympathisaient nos âmes, les lavât des souillures qu
avaient laissées le *Faublas* et tout ce que, en cachet
au lycée, dans notre ardente et inquiète curiosit
nous avions pu parcourir de sales et de honteu
ouvrages. Ce roman de poète nous rangeait du pa
de la réaction qui se préparait contre M. Pigau
Lebrun et son école fangeuse (1).

Expérience commune parmi les jeunes gens
cette époque. Sur la marge du passage d'*Alb*
que nous venons de lire, Guttinguer avait écrit
« Citer le mot de Musset sur *Faublas* comparé a

(1) Cité par E. Asse, *Les Petits Romantiques*, Paris, 19
p. 24.

Harmonies de Lamartine, dans les souvenirs d'Olivier. »

Albert... sortit du pensionnat pour retourner dans la ville natale (Rouen), où son père avait, bien avant la Révolution, créé une maison de commerce, à laquelle l'ordre et la paix rouvraient de grandes et légitimes espérances. Il se rappelle encore la visite que fit le Premier Consul dans la capitale de la Haute-Normandie, et avec quel transport y fut accueilli le vainqueur de Marengo (1).

Albert, qui n'avait alors que seize ans et que l'on destinait au commerce, fit encore une année de très faibles études à peu près rhétoriciennes, qui le menèrent jusqu'à Tacite et Horace, qu'il devinait plus qu'il ne les comprenait. Sa nature était évidemment faible et peu sérieuse, nullement solide. Il était le dernier en thème..., et le premier en version ; il devait connaître plus tard la logique et la philosophie du cœur. Il dansait bien et avec passion...

La famille d'Albert-Arthur-Ulric vivait « dans la retraite la plus absolue et l'économie la plus sévère. » Rien chez nous des folies parisiennes, écrit le jeune homme à un de ses amis de Paris ;

Le reversi de famille, avec le sobre souper qui le suit, quand sonne à neuf heures le couvre-feu de Guillaume le Conquérant, à la grosse horloge de la ville ; le coucher à dix heures dans la chambre solitaire. Cette vie est variée, une fois par semaine, par le bal

(1) Cf. *Arthur*, pp. 22 et sq.

d'abonnés..., où la bonne compagnie choisit son pe
sonnel et danse jusqu'à minuit... Je suis parvenu
y avoir mes entrées, à quoi s'opposait mon respectab
père, et que sollicitait ma faible et bonne mère, q
rêve pour son cher fils tous les succès. La faibles
l'a emporté sur la force, ce qui arrive assez souve
quand cette force est sensible et cette faiblesse affe
tueuse.

Tous ces détails, qui n'ont rien de fictif, auraie
pu tout aussi bien se placer dans les premie
chapitres d'*Arthur*. Il est d'ailleurs significatif q
dans cette évocation des années d'enfance, Gutti
guer ne songe à louer que son père :

Je déteste le commerce dont il est passionné, et
aime la solitude, la retraite, où je sens que je mou
rais... Indulgent, mais avec une tristesse et un air
reproche et d'inquiétude qui m'affligent et trouble
dans mes plaisirs, qui, après tout, n'ont rien de co
pable, je le crois.

Tu n'imagineras jamais combien mon père est estim
et aimé dans ce pays où l'on n'aime guère que le co
merce. Ces âmes, si éminemment commerciales, o
presque de la tendresse pour cette pureté, cette si
plicité et cette probité antique, dont il sera la du
honorable, je le crains. Son crédit est immense
sans bornes, il n'en use pas. La commandite d'une ric
maison de Montpellier (1) lui suffit avec un capit

(1) Les Farel, je crois. Comme Guttinguer doit quelq
jour nous conduire à Montpellier, nous retrouverons ce
famille amie de la sienne.

ue je crois très modeste, et que tout le monde croit onsidérable (1). Je suis dans l'admiration de mon oble père et je l'adore ; ce n'est pas trop dire, je le ens, le toucher de sa main me fait battre le cœur (2).

« Le toucher de sa main, dira l'Arthur de Sainte-euve, parlant de son père, le son de sa voix me aisaient pleurer (3). »

(1) Il paraît bien, en effet, que la fortune de Jean-Ulrich it toujours assez modeste. C'est là même ce qui faillit em-cher le mariage de notre Ulric avec la très riche Virginie ueudry.

(2) *Albert, mémoires d'un cy-devant jeune homme.* Sous ne forme ou sous une autre, cet *Albert*, dont il ne nous reste ue peu de chapitres, faisait, je crois, partie des « maté-aux » communiqués par Guttinguer à Sainte-Beuve, en ue du roman d'*Arthur*. Le sujet d'*Albert* se trouve, en effet, éjà traité, très sommairement d'ailleurs, dans l'*Arthur* e Sainte-Beuve (III et V), sujet fort déplaisant. Albert éprend de la fille, Camille, et il est bientôt séduit par la ère. Faut-il voir dans *Albert* les pages même qu'a utilisées ainte-Beuve? Je n'en sais rien, mais je croirais plutôt ue Guttinguer, malgré la résolution qu'il avait prise de ne lus toucher à ces sujets-là, aura cédé, sur ses vieux jours, la tentation de reprendre l'ancienne ébauche, et d'en tirer nouveau roman, *Albert*. Le manuscrit, malheureusement achevé, est surtout précieux par ce qu'il nous fait con-aître et d'Ulric lui-même et de ses parents. Il mériterait, de point de vue, une étude moins sommaire, que M. A. Séché ous donnera peut-être quelque jour.

(3) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 12.

III

Guttinguer l'avoue crûment : pour un paresse
tel que lui, « sans fortune et sans mérite réel »,
qui ne savait que danser, pas d'autre « carrière
— notez l'impropriété vengeresse du mot ! — qu' «
grand mariage ». Le voilà donc en campag
« avec cette ardeur et cette puissance de volo
qui font tout obtenir. » Allons ! il n'était pas au
brouillé qu'il le croyait avec les comptoirs.
demeurant, j'espère qu'il se vante. Joli garç
musicien, danseur, poète, et, ce qui vaut mie
parfaitement aimable, tous les cœurs auront vol
sur son passage. Il n'aura eu qu'à se baisser p
choisir. Et il a choisi le mieux du monde : une
princière et une délicieuse jeune fille, Virgi
Gueudry (1). L'*Arthur* de Sainte-Beuve do

(1) Le père de Virginie Gueudry n'était pas, comme
cru L. Séché, un ancien boucher, qui aurait fait une fort
considérable en soumissionnant pour les armées de la Ré
blique et de l'Empire. C'était un ancien Procureur à la C
des Comptes de Normandie, et qui fut membre de l'Ass
blée provinciale de la généralité de Rouen, en 1787. Je
cette rectification à M. Le Verdier. D'où les résistances qu

uelques pages, celui de Guttinguer quelques lignes ce mariage.

Avec elle, un splendide morceau de forêt, Saint-atien-les-Bois, à quarante minutes d'Honfleur (1). dira plus tard à Virginie morte :

> Écoute : il est au bois une source, au vallon,
> Au vallon que tu m'as donné (2)...

Cette forêt est le cadre d'*Arthur*, elle en est ième un des principaux personnages. Ainsi l'*Ogdon Ieath* dans *The Return of the Native* de Thomas Iardy ; ainsi la *Colline inspirée*. C'est là, du reste, ue Guttinguer édifiera, en 1830, son plus rare hef-d'œuvre, le fameux Chalet, un des pèlerinages *inores* de la religion romantique, moins auguste ue le château de Combourg ou que La Chénaie, ioins candide que Le Cayla, mais charmant.

Le premier chapitre de la seconde partie du oman, *Arrivée dans la solitude*, nous montre Gut-

c, sans fortune, et d'une famille plus modeste, eut à vaincre. f. l'*Arthur* de Sainte-Beuve, *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 38 t sq.

Virginie Gueudry est née à Rouen le 7 novembre 1792 ; le y mourra, chez les Guttinguer, rue Fontenelle, le 13 mars 829. J'ignore la date exacte du mariage : 1809, 1810? rois enfants : un garçon, mort jeune ; Rose-Virginie, née 11 novembre 1811, mariée en 1836 ; Marcelle-Francine, ée en 1814, mariée en 1835.

(1) Dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve, « ma forêt de Kereuc, ui n'est pas loin de Saint-Malo », p. 17.

(2) *Les Deux Ages du poète*, Paris, 1844. *Dédicace.*

tinguer, au milieu de ses bûcherons et de ses terra
siers, poursuivant le chef-d'œuvre, pittoresque, se
timental et religieux qu'allait devenir le Chalet (1

Me voici depuis quelques jours occupé du défrich
ment d'une portion de terre, hérissée de ronces et
buissons, sur laquelle je rêve déjà des pommiers
des cerisiers en fleurs, une herbe fraîche et ces *tranquil*
marguerites comme les appelle *Obermann* dans u
de ses bonnes inspirations (2)...

Non moins caractéristique la belle page où
mêle harmonieusement les émotions que lui donne
ses lectures pieuses à celles qui lui viennent d'u
si merveilleux paysage :

Le parfum des bois au printemps mêlé à celui d
livres saints est le baume le plus fortifiant pour le cor
et pour l'âme. Ce troisième volume (des *Pères du Dése*
contient des trésors que j'aime à compter, à conte
pler, amassés devant ma pensée rafraîchie par

(1) Ici, je dois mettre le lecteur en garde contre une erre
assez grave de L. Séché. Lorsque Musset et Sainte-Beu
viennent voir Guttinguer en 1829, le Chalet n'existe pas enco
Guttinguer ne l'a bâti que longtemps après la mort de V
ginie. Les travaux ont commencé vers la fin de 1829. Lors
ces premières visites — qui furent peut-être les dernières
à l'ami de Normandie, Musset et Sainte-Beuve descendent s
à Lamivoye, maison de campagne près de Rouen, soit
Rouen, soit à Honfleur. Séché n'a pas vu — et là est le p
grave — que la construction du Chalet était mêlée très étr
tement, comme nous dirons, à l'histoire même de la conv
sion d'Ulric.

(2) *Arthur*, p. 153.

xhalaisons des feuilles naissantes, et renouvelée par
communication de ces écrits salutaires, Je m'atten-
ris en songeant que ces pages furent méditées, assem-
lées, et naquirent aussi sous des ombrages printaniers,
ar de beaux matins ou de belles soirées, et qu'à plus
e quinze cents ans de distance, après avoir été tra-
uites par d'Andilly, au vallon de Port-Royal ou à
omponne, elles sont relues, sous des arbres encore,
ans les sentiers éclairés du soleil levant ou trempés
e la rosée du soir ; qu'elles font battre un cœur qui
asse par toutes les émotions et les événements qui
ur donnèrent la vie ; que, nées aux déserts syriens,
ans l'Orient, sous les palmiers de la Palestine, elles
nt traversé les siècles, les peuples, les révolutions et
s lieux, pour venir charmer une solitude de la Nor-
andie, et suivre les pas d'un homme du dix-neuvième
ècle, sous l'ombrage des chênes et des hêtres de
Occident (1).

Un sentiment si juste et si vif de la nature, et
ui s'élève si aisément jusqu'à l'émotion religieuse
'est pas d'un homme uniquement frivole. J'aime
ne l'admiration la plus spontanée et la plus cons-
nte d'Ulric aille d'abord soit à la forêt, soit à
océan. Les abords immédiats du Chalet, tel qu'il
s avait disposés lui-même, étaient plus riants. A
roite et à gauche, des massifs d'hortensias bleus,
ne pelouse, un labyrinthe de deux hectares, formé
ar des tonnelles de rhododendrons. A travers les

(1) *Arthur*, pp. 183, 184.

arbres, des échappées sur la mer, toute proch
toute sonore. « Je comprends, écrit Séché, le ravi
sement d'Alfred Tattet devant ce tableau magn
fique, et que Musset, Sainte-Beuve, Antoine
Latour, Dumas, Arvers et tous ceux (y compr
Mme Victor Hugo) qui furent les hôtes du Chal
de 1825 à 1850, aient tressailli d'enthousiasme
cette vue (1). » Pour moi, je veux avant tout savo
gré à ce paysage du rôle apaisant et stimulant to
ensemble qu'il a joué dans la conversion d'Ul
Guttinguer. Témoin, acteur, et, en quelque sor
garant, dans une histoire, qui, pour si humb
qu'elle nous semble, n'en reste pas moins divi
Ce n'est pas la plage d'Ostie, pas même la Trap
de Durtal. Mais qui sommes-nous pour mépri
la moindre des visites de Dieu, les moindres effo
d'un pauvre homme vers le bien? Dans ces bea
lieux, l'Esprit a soufflé, les larmes d'un vrai repen
ont coulé, des résolutions ont été prises do
quelques-unes seront tenues..., le démon de m
s'est laissé enchaîner, au moins pour un tem
Vocem Domini Dei deambulantis in paradiso
auram post meridiem.

(1) Léon Séché, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philip*
pp. 96, 97. Je répète — et c'est important — que le Ch
ne fut bâti qu'en 1830. Il n'est pas sûr que Musset, ni m
Sainte-Beuve, y aient séjourné. Ils l'imaginaient aisém
Guttinguer les ayant promenés vingt fois dans la forêt
Saint-Gatien, avant la construction du Chalet.

Lui aussi, d'ailleurs, ce mariage avec Virginie
ueudry, aura été un des facteurs providentiels
la conversion que je raconte. Il se peut que d'abord
rgent ait fait la courte échelle à l'amour. Bien
'Ulric l'insinue, je n'en suis pas sûr, car il lui
rive de se mépriser plus que de raison. Mais
fin il a aimé Virginie pour elle-même, et de
ute sa meilleure tendresse. Assez évaporés peut-
re l'un et l'autre, pendant les deux premières
nées de leur bonheur, Sainte-Beuve le donne à
tendre (1) ; mais bientôt la suavité paisible, le
rieux d'un amour chrétien. Elle semble avoir
é vraiment religieuse, et elle l'aura gagné insensi-
ement à sa propre piété. A côté de la chambre
Virginie, assure Séché, « s'ouvrait un petit
atoire, qui n'existe plus. C'est là que, matin et
ir..., le mari et la femme et les enfants faisaient
prière en commun (2). » « Notre vie s'ordonnait,
l'Arthur de Sainte-Beuve ; j'étais sage et fidèle,

1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 40, 41.
2) *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 97. Il
uté : « Ainsi l'avait voulu Virginie qui était très pieuse...,
Guttinguer, qui était protestant, l'avait laissée faire par
our, et pour se conformer à l'engagement qu'il avait
devant l'Église, le jour de son mariage. » A-t-il eu des
uments, ou n'est-ce là qu'une déduction conjecturale?
y avait un oratoire au Chalet, il est certain que Virginie
fit jamais sa prière. Si le détail rapporté par Séché est
ct, il faut placer l'oratoire ou bien à Rouen, ou bien dans
des autres propriétés de Guttinguer.

oh! religieusement fidèle, quoi qu'on en ait p
dire, et quoi qu'il m'en ait coûté (1). »

Elle mourut brusquement après dix années d
mariage (1819), lui laissant deux petites orphelines
Ce fut un chagrin profond, non pas, grâce à Dieu
semblable à celui où le plongera la trahison de Ro
salie, mais, pour nous, plus émouvant. Dans ce cœu
trop hospitalier, que nous allons voir si encombré
Virginie morte, Virginie quatre ou six fois remplacé
gardera toujours une place réservée et sainte. Le
autres vont et viennent, se succèdent, se croisen
même, Virginie demeure, présente, patiente, activ
Elle veille, elle pardonne, elle prie et elle attend
Doux fantôme, d'ailleurs si peu gênant que nul n
songeait à l'exiler. Et tout au contraire. « Il y
sous bois, à quatre cents mètres du Chalet, dans u
endroit délicieux, une petite source qui coule été
nellement sur un lit de cailloux de grès roug
D'où le nom de Rouge Fontaine qu'elle portait
Guttinguer la débaptisa..., il lui donna le nom
Virginie. Naguère encore, on pouvait... lire (

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 40, 41. Il y a, je le crai
dans ces pages, des contaminations qui passionnent le ré
plus qu'il ne faudrait. Dans l'imagination de Sainte-Beu
Arthur, jeune marié, est déjà, au moins de désir, le roma
tique aux amours fatales qu'il sera douze ans plus tard.
bien, s'il écrit sous la dictée de Guttinguer, c'est Guttingu
lui-même qui projette sur ses années de jeunesse le tragiq
de son âge mûr.

om) sur un écriteau d'ardoise suspendu par lui
u tronc du hêtre qui l'ombrage (1). » *Son nom*,
est le titre d'un des meilleurs poèmes de Guttin-
ier, la dédicace du recueil *les Deux Ages du poète*,
ublié en 1844, c'est-à-dire vingt-cinq ans après
mort de Virginie.

Son nom.

on nom ne fut jamais prononcé dans mes vers !
e fut respect, amour et piété, mon ange !
ai craint de profaner des souvenirs si chers.
Passagère en cet univers
u quittas un instant la céleste phalange,
Pour semer de fleurs mes déserts...
t puis tu disparus ! (mystère inexorable) !
our me laisser sur terre à jamais misérable...
ui, malgré ces erreurs douces parfois, ces chants,
e malheur a suivi tous ces tristes penchants.
e l'amour vertueux j'avais perdu les charmes.
es liens se brisaient dans l'horreur ou les larmes ;
on seul nom survécut, mais si saint, si sacré,
triste ! je n'osais, j'ai gémi, j'ai pleuré ;
est un nom qu'on ne peut tracer que dans un temple,
te l'élèverai, je veux qu'on t'y contemple.

coute : il est au bois une source, au vallon.
u vallon que tu m'as donné. Là soit ton nom !
à je le suspendrai dans le jeune feuillage,...
ttaché dans le marbre, au hêtre séculaire,
entendra souvent murmurer ma prière,

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 99.

Mes regrets éternels, les frissonnantes eaux.
Cet autel, n'est-ce pas ! vaut mieux que des tombeaux !
Point de mort, de débris portant le doute à l'âme,
Un bocage sacré qu'éclaire un nom de femme,
La solitude amie ; au bruit lointain des mers,
Les zéphyrs embaumés se mêlant dans les airs,
Dans ces bruits solennels d'ineffable harmonie,
Un doux nom qui s'entend ; un seul nom ! VIRGINIE !

Mme Victor Hugo, qui était venue au Chal
en 1835, écrivait un jour à Ulric : « Buvez à n
santé un verre d'eau fraîche de la fontaine Vi
ginie, et tâchez de m'envoyer un bouquet de v
beaux hortensias bleus (1). »

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 97.

IV

On n'attend sans doute pas de moi que je dresse ci l'inventaire, si l'on peut dire, de tous les autres mours, qui, de 1819, mort de Virginie, à 1829, rahison de Rosalie et préludes de la conversion, nt occupé notre veuf sensible et volage. Trois noms uffiront, les seuls que je n'aie pas le droit de négliger. Trois femmes donc, disons trois symboles, pour élever eur insignifiance à la dignité de l'Histoire. Octavie ous représentera les nombreuses victimes d'Ulric ; Rosalie sera son bourreau ; Angélique, moitié victime, moitié bourreau. Je commence par celle-ci.

Alexandrine-Angélique Bouquet est née à Paris, n 1799, de parents très humbles. — Élyse, pour les ntimes ; Ulric ne la nomme jamais autrement dans es lettres à Sainte-Beuve, qui l'a bien connue, et ui gardait même un autographe d'elle dans ses apiers. Lovenjoul nous a légué cette humble ièce. Pauvre Élyse, associée de la sorte à l'immorlité de l'Institut ! — Au moment où commence otre récit, Élyse vit à Honfleur, dans une villa que uttinguer a louée pour elle. C'est là qu'elle fut pré-

sentée à Sainte-Beuve. Plus tard Ulric la prend
avec lui au Chalet, où il finira par l'épouser en 183
Plus heureux que nous, leur fils, d'abord Gabri
Bouquet (1833), puis Gabriel Guttinguer (1835
a vu de ses yeux presque tous les romantiques. Ch
tive et désespérément banale, Élyse ne figure p
dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve (1), pas davantag
à parler exactement, dans l'*Arthur* de Guttingue
Il est vrai qu'à la fin du roman, Arthur se déci
à épouser Julie, comme nous savons qu'Ulric
épousé Élyse ; il y a eu contamination ; mais, à
détail près, la Julie des deux *Arthur* ne ressemb
en rien à la seconde femme de Guttinguer.

Cette Julie des deux *Arthur*, Octavie de son vr
nom, a été la plus douce proie d'Ulric, son péc
le plus vilain peut-être, son remords le plus inc
rable. « Femme de chambre », dit quelque pa
Sainte-Beuve (2). Non, pas plus que la Suzon
Figaro, et pas même autant. « L'ancienne amie
la comtesse de V..., sa lectrice, comme elle disait (3
De très bonne maison par son père, qui, d'ailleu
ne l'avait pas reconnue. Elle paraît longueme
dans le peu qui nous reste de l'*Arthur* de Sain
Beuve, et toute la partie romanesque de l'*A*

(1) Fâcheuse confusion : Sainte-Beuve a imaginé d'appe
Élyse la Rosalie de l'histoire vraie.
(2) *Portraits contemporains*, III, p. 415.
(3) *Arthur*, p. 93.

hur de Guttinguer, lui est presque exclusivement onsacrée. Nous avons jusqu'à son autobiographie, e *Manuscrit de Julie*, rédigé, sans doute, par Gutinguer, et le mieux du monde, mais très véridique, u moins dans l'ensemble (1) ; et nous avons, qui lus est, une notice sur elle, écrite par Guttinguer, our l'édification de Sainte-Beuve.

Nous savons même que l'on ne dégusta nulle art « d'aussi bon café », que dans la petite maison ù Ulric avait installé Octavie, et que cette aimable réature aurait pu ne jamais quitter. Ulric n'eût ertes demandé que cela, car, même infidèle et bsorbé d'un autre côté, il gardait pour elle uelque tendresse. Mais elle l'aimait pour de bon, t elle était fière. Après avoir désespérément ssayé de le disputer à Rosalie, elle disparut pour ujours, sans donner un regret à la villa confortable où l'on buvait de si bon café. Nous la préférons ainsi, d'autant plus qu'elle mènera dès lors, emble-t-il, une vie très digne. Mais pour Guttinguer i-même et pour ses amis romantiques, hôtes du halet ou de Saint-Germain, on regrette que cette venture ne se soit pas achevée dans la vie réelle mme elle s'achève dans le roman, c'est-à-dire par mariage d'Octavie et d'Ulric. Celui-ci n'aura que qu'il mérite, l'assez insignifiante Angélique. Les

(1) *Arthur*, pp. 77-94.

rhododendrons et les hortensias bleus du Chalet, la fontaine Virginie ne verront pas ce mélancolique spectacle, cette fin sereine de deux romans misérables : Adèle Hugo et Octavie, affectueusement enlacées, et se murmurant tant de choses. Le 5 décembre 1835, Guttinguer écrivait à Sainte-Beuve :

Hier j'ai appris la mort de cette pauvre Octavie, qui vivait à Rouen bien malheureuse. Elle a eu une belle mort. C'est elle qui a posé pour la Camargo de Musset. Rosalie est florissante, elle !

Reste donc cette Rosalie, Mme de F... dans l'*Arthur* de Guttinguer, Élyse, dans celui de Sainte-Beuve. Caprice d'abord, plutôt que passion. *Philanderer* émérite, Ulric n'aura pas voulu se refuser une nouvelle conquête. Puis il se sera pris à son propre jeu. C'est la courbe ordinaire de ses amourettes, mais, à cette fois, le démon de midi aura fait des siennes et ce sera « pendant plus de deux ans » (1826-1828?) un envoûtement de toutes les heures, une véritable folie.

Rosalie ! Convient-il à un prêtre de réveiller cette morte, oubliée de presque tous aujourd'hui, grâce à la médiocrité même du poète dont elle a brisé le cœur? Oui, parce que, bon gré mal gré, elle se trouve mêlée à l'histoire religieuse du romantisme ; oui encore, parce que je dois m'être approprié plus intimement que d'autres, — je pense aux chercheurs qui furetteront après moi dans les cartons de

hantilly — les sentiments de celui qui ne permet à
ersonne, et, moins encore à ses prêtres, de juger
pécheur sans miséricorde ; oui enfin, puisque
expérience du confessionnal a dû m'apprendre
odieux, le ridicule des indignations pharisaïques
des curiosités indiscrètes.

J'ignore le nom de son père et celui de son mari.
e veux et je dois les ignorer. Sur elle, bien qu'elle
ous reste assez voilée, nous ne savons que trop
e choses. Ce n'est pas là, soit dit en passant, l'as-
ect le moins désobligeant de cette aventure.
appelons-nous, en effet, que Rosalie vivait encore,
« florissante », au moment où furent composés
s deux romans qui devaient publier sa honte.
u meilleur monde et très répandue, tout Rouen
connaissait. J'ai déjà dit que, sauf quelques
ntorses qu'il a fallu donner à l'exacte vérité pour
épister les indiscrets, les deux *Arthur* sont de
istoire. Une histoire documentée comme thèse
doctorat ne le fut jamais. Détail singulier : aux
tarissables communications, parlées, écrites, par
i faites à son collaborateur, Ulric avait ajouté
s propres lettres d'amour qu'il avait reçues de
osalie ! Un de ces autographes, précieusement
nservé par Sainte-Beuve, tremble, frémit, supplie
jourd'hui encore, si j'ose dire, dans nos collec-
ons de Chantilly. Je connaissais déjà cette lettre,
inte-Beuve — ils sont étonnants ! — n'ayant

pas craint de l'insérer dans son *Arthur;* mais ne l'ai pas touchée sans émotion. Il me sembl que la pécheresse me confiait sa défense, cont la vengeance d'Ulric, inique et stupide. On ver bien que ces deux petites pages, demain vieilles cent ans (1826?), tournent plutôt, je ne dis pas l'apothéose, mais à l'apologie de celle qu'Ulric vo lut faire passer pour un monstre. Rosalie me pe met, je crois, de transcrire cette lettre. D'un cô l'autographe, — l'écriture en est délicieuse, — l'autre, la lettre, remaniée, et peut-être assez ga chement ou inutilement, par Sainte-Beuve :

Samedi soir.

Je vous devais le reste de ma soirée et je vais l'employer à vous écrire ; au moins, ce ne sera pas vous quitter tout à fait. Je ne sais si je pourrai finir ma lettre, car le bruit d'une voiture me la ferait quitter, je ne sais même encore si je pourrai l'envoyer ; mais n'importe, j'écris toujours, j'ai besoin de cela, je me fie au sort, et peut-être vous arrivera-t-elle.

Vous apprendra-t-elle au moins tout ce que j'éprouve, cette lettre qu'il

Je vous devais la fin ma soirée, et je veux vo la donner en vous éc vant. Ce sera au moins pas vous avoir quitté to à fait. Puis-je, d'ailleu penser à autre chose et soir, et cette nuit, et main encore, et tous jours qui suivront, q ce qui s'est dit et pa il n'y a qu'un insta entre nous? J'en suis h de moi, mon ami. Je sais si je pourrai finir lettre. Je tremble en commençant, et le br d'une voiture dans la

ut être bien imprudente
our vous écrire et bien
nfiante pour vous en-
oyer ; mais je vous écris
ec la même confiance
ie si je vous parlais, et
ne vous fais pas l'in-
re de vous la refuser,
rsuadée que je suis que
us seul lirez jamais ce
i n'a été écrit que pour
ùs. Oui, vous seul, mon
ni, avez reçu de moi ces
arques de tendresse, et
prends à témoin le ciel
la terre de toute l'in-
cence de ma conduite
ssée. En sera-t-il tou-
urs de même? Il faut
us éviter pour cela, car
us devenez bien à
aindre pour moi ; je vous
demande, puis-je re-
uveler de pareils mo-
nts sans danger? De
âce, soyez plus raison-
ble, ne me forcez pas
prendre une résolution
i me désolerait, mais
e je croirais nécessaire
repos de ma vie, car
vous le répète, et je le
re encore sur tout ce qui
est cher, je n'ai pas
ns toute ma vie fait une
ule faute dont le sou-
me la ferait interrompre, comme si on allait arriver exprès à cette heure pour me surprendre.

C'est que vous seul jusqu'ici, Arthur, avez reçu de moi ces marques inconsidérées de tendresse. J'atteste hautement le ciel que je n'ai pas eu la moindre tache dans ma conduite avant de vous connaître. En sera-t-il toujours de même? Il faudrait vous éviter pour cela, car vous devenez bien à craindre, et des moments pareils à ceux de tout à l'heure ne se renouvelleraient pas sans danger. De grâce, soyez plus raisonnable. Épargnez notre liaison presque ancienne, à laquelle je suis déjà si accoutumée, et ne me réduisez jamais à une résolution, qui, pour assurer le repos de ma vie, lui ôterait son plus doux charme.

Où donc avez-vous pris, Arthur, qu'il n'y a qu'une espèce de preuves en amour, et qu'on ne peut croire à l'affection qu'on inspire à moins de les

venir puisse me troubler.

Adieu, ne craignez pas de distractions de ma part, j'emporte avec moi trop de souvenirs pour vous oublier ; je vais revoir des lieux qui me paraîtront encore animés du charme que vous y avez répandu, c'est le seul bonheur que j'y trouverai peut-être ; ne me l'enviez pas. Adieu.

Vous ne pourrez peut-être pas me lire, car je tremble en vous écrivant.

avoir obtenues? Eh qu
s'aimer, se le dire en
gards, en paroles, se ch
sir, et, à la campagne
travers le monde, se
joindre chastement d
l'intimité, languir d
l'absence, vous écr
comme je fais, ne sont
pas là des preuves a
quelles on doit se fier,
ne comptez-vous ré
ment que celles qui serai
misérables et fatales?

Adieu ; ne craignez
cune distraction de
part. J'emporte avec
trop de souvenirs d'ici,
j'en retrouverai trop
bas pour vous oublier.
lieux que je vais rev
me paraîtront pleins
ma pensée. Le soleil
sera un peu plus p
cette fois, et la nat
un peu plus moura
que quand nous y éti
ensemble. Ma tristesse s
accommodera mieux,
ma tristesse loin de vo
c'est mon seul bonheur.

Adieu (1).

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 124-126. Arthur répon
cette lettre par le poème : *O que son jeune cœur soit paisi*
que nous retrouverons dans *le Livre d'amour*.

Sainte-Beuve est battu, n'est-ce pas? Que cette
ttre l'ait particulièrement ému, on le comprend
rtes. Rosalie, Adèle, ce sont de part et d'autre
s mêmes scrupules, les mêmes premières impru-
ences, les mêmes prières, la même mollesse dans
résistance, peut-être aussi les mêmes demi-
ensonges. Mais qu'il n'ait pas compris que de
ls aveux se passent de « littérature », cela me
nfond. Qu'il n'ait pas senti, lui, Sainte-Beuve,
'il fallait laisser le post-scriptum à sa place, et
pas le transporter dans le premier paragraphe.
Je tremble en la commençant, » lui fait-il dire.
n la continuant, en la finissant, et après l'avoir
ie, pense-t-il qu'elle cesse de trembler (1)? Fautes,
ailleurs, plutôt morales que littéraires. Quand il
uche à de certains sujets, Sainte-Beuve s'échauffe
us que de raison, sa délicatesse l'abandonne.
'une lettre de femme, il a fait la lettre d'un
mme, de l'homme appliqué, pesant, raisonneur,
uivoque enfin qu'il était lui-même.

En revanche, il s'est refusé, et en artiste, et en
nnête homme, à servir, à faire sienne la rage de
ttinguer contre Rosalie. On dira qu'il en jugeait

(1) Et cette rage d'expliquer! Quand Rosalie parle, et si
iment, du « bruit d'une voiture », quel besoin d'ajouter
ans la rue » et toute une queue de lourds commentaires?
le reste à l'avenant. Notons que le manuscrit de cette
pie-paraphrase est très raturé.

plus à son aise, et qu'aussi bien il n'aura pas résis
à la tentation de peindre son Adèle sous les trai
de Rosalie, ou, du moins, de mêler quelque p
les deux images. Mais enfin, il savait tout de l'ave
ture, et, par ce qui nous reste de son *Arthur*, no
pouvons conjecturer que la faible et charman
Élyse des premiers chapitres n'aurait pas, dans l
derniers, tourné au démon. Nous n'ignorons pa
du reste, que les deux collaborateurs n'ont jama
pu se mettre d'accord sur ce point. Le 17 août 183
Guttinguer paraît déçu ; il tient déjà moins
roman, Sainte-Beuve s'obstinant à ne pas voul
« faire (Rosalie) infâme ». Le 30 novembre 1830

. Faites un livre vraî : peignez-nous ce que no
sommes ; elle aussi, et, je vous en supplie, que l'
fâme ne triomphe pas. Souvenez-vous de ce qu'e
disait de son heureuse étoile, qui avait fait mou
sa petite fille qu'elle détestait. Je voudrais conserv
ce mot.

Le rustre ! Ce mot de Rosalie est affreux, sa
doute, mais sa haine, à lui, est-elle plus belle
révéler, d'aggraver de pareilles confidences? U
mot, échappé du bout des lèvres, dans une heu
de folie. Ulric lui-même ne confesse-t-il pas,
maintes reprises, qu'au paroxysme de sa passio
il a rêvé de crimes inouïs. Le poison, le poigna
plutôt, ou quelque autre moyen de congédier
importun. Pour si peu, le vouons-nous aux die

ernaux? Quelques jours avant, 28 novembre 1830, avait écrit :

J'ai peine à me remettre au roman... Je voudrais raser l'infâme, et vous ne le voulez pas.

Avouez que cette collaboration-duel — Ulric, au, et l'autre chevalier de l'héroïne — n'est pas nale. Quand, plus tard, Sainte-Beuve ruminera, gustera bassement la publication posthume du *vre d'amour*, se rappellera-t-il le livre de haine, l'exigeait la sordide rancune de Guttinguer, mais e lui-même, plus noble, en ce temps-là, et plus ste, il n'avait pas voulu écrire?

Mais que lui a-t-elle donc fait, léger, sensible, n enfant, comme nous le connaissons, pour qu'il poursuive d'une haine si intraitable, trois ans plus après la rupture? Elle n'a plus voulu de , c'est entendu. On conçoit qu'il en ait été stu- fait d'abord, puis furieux, mais pas à ce point. quelle cruauté particulière, imprévue, unique ns l'histoire des variations féminines, a-t-elle saisonné le congé qu'il a reçu d'elle? Eh! je vou- ais bien vous le dire, mais je ne puis qu'essayer le deviner. Ici nos guides nous ont faussé com- gnie. Sainte-Beuve a suspendu son récit bien ant la scène finale, et pour Guttinguer, c'est à ine si, dans le chapitre de son *Arthur* qui a pour re : *Fin d'une passion*, il consacre quelques

lignes à ce dénouement. Je vais tenter néanmoin
le problème étant de ceux que rien ne me défen
plus de traiter et assez piquant.

La scène se passe, non plus à Rouen, mais
Paris, quelque part dans la rue Picpus. *Arthur* n
nous en dit pas si long, mais l'identification es
certaine. Une maison religieuse, couvent, pensio
ou refuge (1). « Le 27 février 18. . », lisez 182
« une jeune femme », donnons-lui vingt-six an
puisque nous ne voulons pas la tourmenter, arrivé
le matin même, par la diligence de Rennes (Rouen
frappe à la porte de cette pension. On l'atte
dait, on avait préparé sa chambre. La supérieu
accueille la nouvelle « pensionnaire », qui semb
fort déprimée, l'invite à la prière et au repenti
l'initie, en quelques mots, aux règlements de
maison. C'était Rosalie. Elle vient là de mau
vaise grâce, mais de son plein gré. Que s'est-
passé? Pourquoi cet exil volontaire, cette pr
son? Est-ce honte, est-ce remords? Décidée
rompre avec Guttinguer, mais peu sûre de s
bons propos, vient-elle abriter son cœur fragi
contre des assauts qu'elle sait devoir être plus qu
pressants? Non, me semble-t-il, ou pas encore

(1) Je m'étais d'abord demandé si ce ne serait pas
couvent de la même rue que Victor Hugo décrira plus ta
dans *les Misérables*. Mais non, pas du tout, comme vie
de le montrer M. André Le Breton : « Le Vrai Petit-Picpu
des Misérables », *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1925.

Harcelée, traquée, elle a pris brusquement un parti extrême. Elle ne sait pas elle-même où elle en est, ce qu'elle veut. Hirondelle blessée, qui s'abandonne aux remous d'une tempête. Le scandale de leur liaison avait été retentissant, la fable, l'horreur de tout le pays. Une provocation quotidienne, tapageuse, insensée. Toute honte bue. Chez elle, une docilité étourdie, fiévreuse, plus que vraiment passionnée, peut-être ; chez lui « une idée fixe, une monomanie, qui fut une véritable démonomanie ».

Il n'est pas d'intérêt, écrit-il, d'affections, de plaisirs, de devoirs que je ne me sentisse prêt à immoler... Hors la présence aimée, je ne fus plus bon qu'à errer dans la boue des villes, ou dans les sentiers des campagnes environnantes, attendant comme un vagabond l'instant du crime... Cette vie dévorante avait remplacé celle de la famille ; le soin de ma fortune fut abandonné, les devoirs de société méconnus, méprisés... De jour en jour, l'audace et le délire nous gagnèrent au point que nous nous exaltions à braver cette société, que nous avions voulu tromper d'abord, dédaigner ensuite. Il nous prit une haine pour le monde qu'il nous rendit promptement ; ce fut entre nous et lui... un combat à mort (1).

Près d'un demi-siècle plus tard, Paul Foucher se rappelait encore l'affreuse aventure. « Souvent,

(1) *Arthur*, pp. 38, 39.

dit-il, au plus fort de cette crise, je le vis seul fondr
en larmes et sangloter longtemps la tête dans se
mains. Quatre vers d'Alfred de Musset ont frapp
en médaille cette tête souffrante et ravagée. L
drame fut terrible. Guttinguer fut menacé u
moment d'un éclat qui eût pu lui enlever la tutel
de ses enfants... La faute ne cessa pas un momer
d'être inséparable de l'expiation, pour un amou
toujours en pleurs... Guttinguer voulut savoir quel
avait été l'impression produite chez les paysar
de Normandie (il y avait de belles propriété
par ce lugubre roman. Il interrogea un fermier q
fut longtemps à ne pas vouloir s'expliquer ; enfi
poussé par Guttinguer, il répondit : « Ah ! dam
on dit : M. Guttinguer, il aime à s'amuser (1) ! »

D'une manière ou d'une autre, le monde les au
vaincus. Le séjour de Rouen sera devenu intol
rable à Rosalie. Elle aura fui n'importe où. So
mari aura peut-être exigé ou fait accepter la pe
sion de la rue Picpus, une cure d'éloignemen
d'apaisement et d'oubli. Quoi qu'il en soit, no
touchons à la catastrophe.

Ulric a bientôt retrouvé les traces de sa bell
Mais la maison est bien gardée. Ils ne pourro
se voir qu'à la chapelle, ouverte au public pour l
offices du dimanche, et encore se voir d'assez loi

(1) Paul Foucher, *Les Coulisses du passé*, 1873, p. 37

ne pensionnaire de cette sorte, on ne la place pas
u premier rang des fidèles. Espérons qu'ils ont, lui
t elle, de bons yeux, et, pour nous, frottons nos
nettes, si nous voulons ne rien perdre de la rapide
ntasmagorie qui s'annonce. Ni discours, ni cris,
i soupirs. Pas même de gestes. Le martyr sera
uet comme le bourreau. Un simple échange, mais
ortel, un cliquetis de regards. Mais laissons parler
foudroyé. J'ai déjà dit que l'invention roma-
esque n'était pas son fort, qu'*Arthur* valait un
urnal intime, une série d'*instantanés*. Nous savons
u'il n'a rien oublié de cette scène mémorable,
uotidiennement revécue par lui pendant cinq ou
x ans, indéfiniment racontée. Plus la version qu'il
ous en donne paraît insuffisante, plus elle est
xacte.

Le dimanche est donc venu, la chapelle s'est ouverte.
rthur s'y présenta, et à peine se fut-il agenouillé sur
prie-Dieu, que regardant dans une chapelle latérale,
aperçut celle qu'il cherchait avec une si funeste
rdeur, en prière en face de l'autel.

Tous deux furent confondus : Mme de F..., pâle,
uette, interdite, ne put s'empêcher de le regarder
vec surprise, amour, effroi et douleur... (L'office
chevé), la damer entra dans l'intérieur de la maison,
ont toutes les portes de communication avec la cha-
elle se refermèrent promptement...

Tout va donc le moins mal possible. Si elle est
âle, c'est qu'elle ne l'a pas vu depuis quinze

jours ; si elle tremble, c'est de joie et d'espéranc
Qui nous dira du reste s'il a bien lu ce troub
message, lointain, fugitif, effrayé? Après quo
vingt démarches : pourboires par-ci, stratagèm
par-là, en vue « d'obtenir un rendez-vous », d'org
niser l'enlèvement. A ce don Juan essoufflé,
manquait un Sganarelle. Assez peu inventif dans
bonne fortune, la mauvaise enlevait à Ulric son pe
de moyens. Nous en avons maintes preuves. Aujou
d'hui il lui manque surtout, Roméo sans Juliett
la complicité de Rosalie. Elle devine bien qu
s'agite, mais elle ne lèvera pas le petit doigt — ce
ne dépendait que d'elle — pour le seconder, soit qu
le calme de sa retraite ait réveillé en elle les bo
sentiments d'autrefois ; soit que son amour dé
fatigué ait fait place insensiblement, à la compassio
d'abord, puis à une indifférence ouatée de mépri
A chaque nouveau dimanche, de son banc à
chapelle, cet homme, qui lui avait fait tant de m
et qui s'acharnait encore à la perdre, elle le voyai
pitoyable et ridicule, plus encore qu'odieux ; Ér
quinquagénaire, mouillé, poussif, effondré sur u
prie-Dieu, où il se livre à une pantomime immobi
et désespérée. Moins infatué et plus perspicac
Ulric eût saisi plus vite, à une foule d'indice
qu'elle en avait par-dessus les yeux. Mais se heurt
enfin à une cruelle eût paru à ce vieil irrésistib
quelque chose de monstrueux ; imaginez l'angois

d'un astronome, si, par impossible, manquait au rendez-vous de son télescope, l'étoile attendue. Un dimanche vint toutefois où Guttinguer lui-même ne put pas ne pas comprendre qu'on ne l'aimait plus, peut-être le dimanche de Pâques 1828, date fameuse si Ulric s'était appelé Alfred de Musset. Ce fut une stupeur atroce, mais aussi providentielle, mais bienfaisante. Pour que ce fantoche redevînt un homme, il lui fallait une grande douleur. La voici :

Pendant quelques semaines, son amère douleur lui parut partagée, et il persistait dans sa poursuite ; mais un jour de fête, il vit Mme de F... parée, riante, heureuse, et telle, dans son air et dans ses manières, qu'il aurait pu croire qu'il lui avait été toujours étranger.

Il suivit tous ses mouvements avec un inexprimable désespoir durant une heure... Il croyait que son cœur allait éclater, sa voix s'exhaler en cris de surprise, d'horreur et de malédiction.

Dieu les lui épargna ; les forces lui revinrent tout à coup ; au dernier chant de l'office, il se leva, jeta tout cet amour, tous ces désirs avec un profond sourire de dédain sur les pierres de l'église, et releva sa tête vers le ciel. Le fatal amour n'était pas guéri, mais l'orgueil lui avait porté un coup terrible : un démon avait tué l'autre (1).

Maintenant, l' « infamie » de Rosalie vous est connue. A chacun de juger si, pour une fois, Gut-

(1) *Arthur*, pp. 43-48.

tinguer a rencontré le mot propre. J'avoue bie
que notre énigme doit paraître encore assez ma
éclaircie. Une obscurité me reste. Du côté d
Rosalie, cet air de fête ; ce visage apaisé, joyeux
et, quand elle aperçoit l'autre, ce regard de glac
ce *ouf* muet, si l'on peut ainsi parler ; du côt
d'Ulric, le long fracas, les malédictions, la souffranc
trop réelle que nous savons : cela suffit-il à expl
quer ceci? Je n'ose répondre, mais, en vérité,
ne crois pas que l'on découvre autre chose. Aus
bien avons-nous, et d'Ulric lui-même, une ve
sion plus ancienne, et à peine différente du mêm
récit :

Elle vint, silencieuse, altière,
Et son regard sur moi, comme sur une pierre,
Tomba. Je l'endurai, je ne déchirai pas
Et son voile et ses fleurs, ses insolents appas...

Sage retenue ! Mais, dans cette chapelle, con
ment aurait-il pu atteindre d'abord, puis déchir
tant de choses?

Et l'infâme, insultant à ma douleur mortelle,
Misérable et maudit, je la trouvai plus belle...

Eh ! je le crois bien. Ce jour-là même, elle allai
semble-t-il, quitter sa prison. D'où sa toilette moi
conventuelle : « Un ruban, quelques fleurs », lison
nous dans le même poème ; d'où sa joie rayonnan
et sa beauté revenue. Elle ne songe pas à l'insulte

simplement, elle l'oublie ; il n'est plus pour elle qu'un étranger.

Et je me retirai, l'âme pleine de deuil,
Pour revenir encore mourir sous son orgueil...

Donc, deux ou trois fausses sorties, précieux détail que le roman a laissé tomber. Enfin, un va et vient assez pathétique de supplications et d'anathèmes.

...Je pars,
Je vais porter un cœur saignant de toutes parts
A quelque lieu désert...
J'y vais t'aimer !... t'aimer... misérable !... Le monde
Te gardera brillante, et, las de t'implorer,
Je fuis, je vais de toi rougir... et te pleurer.

Nouvelle définition du crime :

Toi, tu ne pleures pas... indigne cœur de femme,
Te voilà consolée !...
Sereine et confiante, et ton front sans douleurs.
Et l'oubli du passé dans tes beaux yeux sans pleurs!
Adieu donc éternel !... Non, je garde ma chaîne,
Laisse fléchir ton âme à mes cris .. Cher amour,
Souviens-toi ! De mon cœur crains l'implacable haine.

Il tiendra cette menace. Puis, maladroit invinciblement, « bourgeois », veux-je dire, il lui rappelle qu'il a fait jadis un bel héritage, les écus et la forêt de Virginie :

L'univers est à nous, tous mes biens sont à toi.
Je te paierai de tout, ange, pardonne, oublie.

Elle avait donc quelque chose à lui pardonne non pas l'ancienne séduction, mais quelque injur plus récente.

Je n'ai rien fait, non, rien, car je te fus fidèle ;
On pardonne le *reste* au délire, au malheur.
De qui meurt à nos pieds, on excuse l'*injure.*
Une injure suivie, hélas ! de tant de pleurs (1).

Qu'est-ce à dire? Je n'en sais rien, et peu importe Peut-être une explosion de jalousie dans un salo de Rouen? Ah ! si Rosalie avait eu, elle aussi, l rage d'écrire ! Ah ! si nous avions deux *Elys* comme nous avons deux *Arthur !* Quoi qu'il en soi laissons-la monter le cœur léger, la conscience peu près tranquille, dans le cabriolet qui va de l rue Picpus à la Cour des Messageries, où elle prendr la diligence de Rouen. Elle partie, un autre dram commence, que ces longs préludes nous auron rendu moins lointain, plus vivant, plus facile suivre, et dont rien désormais ne nous distrai plus : la conversion d'Ulric Guttinguer.

(1) *Les Deux Ages du poète*, pp. 56, 57.

V

La première des nombreuses lettres qui nous estent de Guttinguer à Sainte-Beuve, dans les artons de Chantilly, est du 16 février 1829 (1).

Rouen, rue de Fontenelle, 16 février 1829.

Monsieur,

C'est un souvenir de l'heure passée chez notre ami Victor Hugo qui vous vaut cet indiscret présent. J'ai

(1) Donc quelques mois après la catastrophe de la rue icpus, si je ne me suis pas trompé dans la chronologie, 'ailleurs toute conjecturale, que je propose. La lettre de uttinguer à Victor Hugo (cf. plus haut, p. 11) est, de e point de vue, fort précieuse. Elle nous montre que le rime — la trahison de Rosalie — a été commis avant dé- embre 1828. D'un autre côté, nous savons par *Arthur* ue le jour du crime était une fête d'été (ou de printemps, ar avec Guttinguer, il n'y faut pas regarder de trop près). eut-être Pâques 1828. Au souvenir de la trahison se mêle elui de l'*alleluia* (cf. plus bas, p. 110). Comme, d'ailleurs, blessure saigne encore en décembre 1828, et en 1829, uand commence la correspondance avec Sainte-Beuve, paraît peu vraisemblable de renvoyer la scène à 1827. 'imagine donc que Rosalie a dû fuir Rouen, dans les pre- iers mois de 1828 ; elle est restée quelques mois dans la ension de la rue Picpus — février-mai? — C'est probable- ent en janvier 1829 que Guttinguer aura été présenté par ictor Hugo à Sainte-Beuve.

pris à la lettre ce qu'il m'a dit de votre bienveillan
pour mes vers. Je vous envoie ce que j'en estime
plus... Je suis tout palpitant encore des vôtres. Je vo
conjure, monsieur, de ne pas me laisser attendre qu'
soient imprimés...

La poésie était leur élément, au sens prop
du mot. Ils se nourrissaient, se gorgeaient, s'e
vraient de vers ; je voudrais pouvoir dire qu'
vivaient en vers. Nous le savions, mais on
réalisera jamais trop vivement cette préhistoi
pour nous, pour moi, du moins, si étrange.
n'étaient plus des étudiants. Ces torrents de rim
ne roulaient que peu de chefs-d'œuvre. Récitatio
poétiques à brûle-pourpoint, à jet continu ; pu
l' « heure » finie, — les heures plutôt, hélas ! —
échanges de manuscrits, ces copies enflammées, to
cela ne vous donne-t-il pas la chair de poule? Q
notre hiver tâche donc d'imaginer, de comprend
sinon d'envier leur printemps. Écoutez un contemp
rain : « Depuis les grands poèmes de M. de Chatea
briand et le livre sur l'Allemagne, jusqu'aux *Médi*
tions poétiques et les *(sic)* premières pièces de Vict
Hugo, il y eut silence. Alors seulement eut lieu
reprise du grand mouvement commencé sous l'E
pire. Alors, tous ceux qui avaient compris Mme
Staël et senti M. de Chateaubriand, tous ceux q
avaient été initiés par le père de la rêverie a
secrets de la vie intime du cœur et de l'âme,

ux mystères des routes nouvelles que la passion 'est frayées dans notre âge, tous ceux-là se trou- èrent prêts pour les *Méditations* et toute la nou- elle poésie. Il se passa alors des choses merveil- euses dans les jeunes âmes, éprises d'une ardente ympathie pour des poètes qui chantaient comme lles avaient rêvé ; elles saluèrent l'école naissante vec un enthousiasme non pareil... Il y eut là un e ces moments d'extrême confiance, où tout emble se disposer selon les vœux... Cette époque ut éminemment poétique ; tant d'illusions, tant e rêveries, tant de vies idéales qui ont péri depuis, taient alors dans la fleur. Un prosélytisme enthou- iaste embrasait les jeunes âmes ; les apôtres abon- ant de tous côtés, on prêchait, on répandait, on onfessait la nouvelle secte. Dans ce temps-là, on vait toujours quelques beaux vers sur les lèvres, u quelque doux rêve dans le cœur. Ne croyez- ous pas, comme moi, que ces essais demeureront s plus poétiques de notre siècle? On ne retrou- era rien de semblable, oh non ! (1). »

Le 15 mars, Guttinguer est à Paris : il dîne avec ictor Hugo et Sainte-Beuve. Le 27 mars, à Rouen, ù il dévore le *Joseph Delorme*. Saluons ici au pas- age le nom d'Auguste Le Prévost, le grand archéo- ogue normand, l'un des hommes qui ont le mieux

(1) M. DE M. (?) *De la révolution sociale à la révolution ittéraire.* — *France catholique*, I, pp. 213-216, 1834.

compris et aimé le vrai romantisme. Très lié av
Guttinguer, ils avaient été reçus le même jour
l'Académie de Rouen. Plus tard, nous les verro
se brouiller.

J'ai à vous dire des ravissements de M. Le Prév
sur *Rose* (1). Moi, je m'en vais disant, en me serra
le cœur :

Il se ride, il jaunit, il penche vers la tombe ;
Du front chaque matin une mèche lui tombe(!!) (2)
Sans doute bien des coups dès longtemps l'ont blessé (3)

Je mérite bien qu'à quelque jour vous m'adress
quelque triste parole de ce genre...

Le 3 avril, il est encore à Paris, d'où il écrit, le

Hélas ! oui, vraiment je pars, mon cher ami, et da
l'état où je suis, qui peut répondre du retour?...Vo
m'avez promis des vers, et je les attends à Rou
Je vous y attends aussi... Ma maison, mon jar
seront les vôtres...

Et il se grise du *Joseph Delorme*. Tant il est v
que, pour eux, vie réelle et poésie se confonder
On ne le dira jamais trop.

9 *avril* 1829. — Votre livre est le seul que je pui
lire en ce moment ; il achève de me faire mourir, il

(1) *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme.* Entre
orangers...

(2) On ne l'a peut-être pas assez remarqué, mais
poète des *Rayons jaunes* est aussi le poète de la calvi

(3) *Joseph Delorme*, En m'en revenant un soir d'été.

onsolerait, si je pouvais l'être. Mon ami, mon ami, oilà le cœur de poète que j'attendais ! Je soupire et je leure beaucoup à votre poésie.

Il a eu l'orgueil de se retrouver dans le poème ur *le Cénacle :*

Comme il est touchant, et comme chacun s'y recon- naît ! Moi, je suis :

Le cœur qu'une étincelle
Traverse par instants ;
L'âme qu'un rayon trouble et qu'une goutte enivre (1),

t je suis encore tout fier de ma place. Et ce *Suicide!* Que de fois déjà j'ai redit dans la longue insomnie de nes nuits :

Il est pour les humains d'effroyables pensées !... (2).

Rosalie avait-elle vraiment fini de l'aimer? Gut- inguer ruminait indéfiniment ce problème avec ainte-Beuve, et textes en main. Soit, par exemple, ne réponse assez péremptoire de Rosalie aux ettres qui la harcelaient :

1er *juin* 1829. *Mardi*, 5 *heures du soir.* — Mon ami, e pars dans une heure. Je vais essayer de quelques eues. Votre lettre, si bonne, m'a désespéré. Vous me onseillez le voyage, l'Italie ! De ce que je vous ai dit e ce que vous avez lu, vous voyez qu'elle ne m'aime lus. Cela est certain.

(1) *Joseph Delorme*, le Cénacle.
(2) *Ibid.*, le Suicide.

Je redoute ce pas. Je pars ce soir. Demain, peut-êtr elle viendra (1).

L'Italie !... C'est ce qu'on dit aux malades qui n reviendront pas.

Rassurons une fois pour toutes les cœurs sen sibles : Guttinguer revient toujours.

Faites mes adieux à Victor jusqu'à la semaine pr chaine. Alors, je reviendrai, ou j'aurai quelque part b à quelque fontaine, qui fait qu'on n'aime plus. Je vou serre la main de tout mon cœur et je bénirai à jama mon amitié. Je laisse tous mes papiers à l'hôtel. Sou venez-vous de mes instructions, et que le sort n fasse la grâce de me briser contre quelque roc, ou c flotter sur quelque rivierre (2) !... Oh ! je le conjur Tâchez, tâchez alors qu'elle (Rosalie) soit prompt ment sûre de ma mort. Adieu, mon ami.

Je vous l'ai promis, il reviendra. Au commenc ment de juillet, nous le trouvons, blotti près de s deux filles, à Lamivoie, belle propriété, près d Rouen, qu'il tenait aussi de Virginie. La fugue d jours précédents, quelques villages de la côte no mande fiévreusement battus, n'ayant fait qu'exa

(1) Il quittait Paris, décidé à une fugue de distractio et aussi dans l'espoir, que, traversant Rouen, il y aura un rendez-vous de Rosalie. Espoir déjà vingt fois déç mais tenace.

(2) (*Sic*) L'orthographe de Guttinguer irritait Sain Beuve. Cette *rivierre* nous en donne un échantillon. A demeurant, comme ses fautes sont de pure ignorance d'étourderie, je ne me suis pas fait un devoir de les respect

érer sa douleur, il médite une absence plus longue. e sera le fameux voyage, qui doit amorcer la con- ersion. Curieuse lettre, ô peu élégante, mais si raie ! du 3 juillet.

J'ai trouvé mes filles bien portantes. Elles seront eureuses, elles *croient*, elles *croient*, comme j'ai cru vec passion et aveuglément.

Ne laissons pas tomber cette allusion, d'ailleurs ssez peu claire. Il y aurait donc eu dans sa vie, epuis son mariage avec Virginie, des périodes érieusement, ardemment pieuses (1).

Vous lirez l'histoire de ce voyage (la fugue de la eille) sur mon livre ; ce sera un chapitre bien déplo-

(1) A l'appui de cette conjecture, voici quelques textes ue je cueille dans un roman : *Amour et opinion*, publié par uttinguer en 1827. « Les croyances religieuses étaient si rofondément gravées dans ce cœur sensible, elles en avaient llement pénétré les intimes retraites, qu'il avait pu être fidèle à la morale, à la vertu, mais non pas à Dieu. » III, 153. — « Je l'ai offensé, me disait-elle, mais je ne l'ou- ie pas, mais je ne suis pas perdue pour lui... Dans ce désert, ns ce silence (la voix qui m'accuse) ne cesse pas un moment arriver à moi. Plus je l'écoute, mon ami, moins elle devient vère et redoutable, mais elle ne perd pas sa sainte autorité. lui qui me la fait entendre dans les tempêtes, comme dans brise du soir, lui ordonne sans doute de s'adoucir, en voyant recueillement et la résignation que je mets à l'écouter. » I, pp. 153, 154. Lui et elle donc, — Rosalie peut-être — aient loin, en 1826, de se fermer à tout sentiment religieux. tte observation a son importance. Comme beaucoup autres convertis racontant leur conversion, Guttinguer, ns *Arthur*, tend à se montrer plus loin de Dieu qu'il ne tait en réalité, au moins depuis son mariage.

rable (1). J'ai bien pleuré en embrassant mes fille
Ma chambre nouvelle est meublée avec tous les obj
qui meublaient la petite maison où je *la* recevais (2)
Horreur ! je m'assieds dans les mêmes fauteuils ; il y
des fleurs dans les mêmes vases, et jusqu'aux mêm
flacons, et les livres aussi, les livres, dont les endro
touchants sont marqués avec des fleurs. Je meurs mi
fois.

Je suis allé à Rouen, ce matin, et c'est bien pi
encore... C'est exécrable, je perds la raison... Je l
attendue dans toutes les rues ! Je l'ai espérée à tou
les heures de cette horloge, qui sonne encore les mêm
heures !... Mais quel lâche je suis de ne pas me tuer !

Je vais fuir. Demain, je règle mes affaires. Je don
à mes filles ce qui leur revient..., et je dis un long adi
à ce pays. Rapportez-moi ma furieuse épître (3).
faut que j'imprime ce recueil, que je trouve un moy
encore de faire arriver cela (à Rosalie), et puis, il fa
partir ou la tuer... Que je voudrais lui faire du mal !

(1) « Mon livre » ; c'est qu'en effet la rédaction d'*Arth*
ne sera confiée à Sainte-Beuve que plus tard. Il n'est p
impossible que Guttinguer ait utilisé ce récit de la fug
de juin 1829 pour les premiers chapitres d'*Arthur*, ceux
il raconte une excursion toute semblable, qui aurait eu l
en octobre ou novembre 1829. *Arthur*, pp. 60, sq.

(2) Les ... sont de moi, et pour cause. On avait transpo
à Lamivoie tout le mobilier, je dis tout, de la *petite mais*

(3) C'est peut-être le poème que nous avons déjà ci
l'Adieu. Il se trouve dans *les Deux Ages du poète;* mais
était déjà sans doute dans le *recueil* dont Guttinguer pa
ici, et qu'il se proposait de faire tenir à Rosalie. Ne receva
pas de réponses à ses lettres, il prenait sa revanche
envoyant des imprimés, par quelque voie mystérieu
Je n'ai pu retrouver ce recueil anonyme. J'en dirai quelq
mots dans l'appendice.

Vers trois heures, nommez-moi à Mme Hugo, que 'aime et que j'honore comme vous la chantez.

En route maintenant, et pour à peu près trois nois. Il a dû partir dans la première moitié de uillet ; il sera de retour à la fin de septembre.

VI

Il avait frété une calèche. Où aller? L'Itali
Non, l'on n'en revient pas. Mais Nogent, Plor
bières, Lausanne, le Mont-Blanc, Lyon, une hal
mémorable quelque part entre Valence et Avigno
Montpellier, Toulouse, Bagnères, Bordeaux. Extrac
dinaire voyage, et sur lequel nous sommes copie
sement renseignés. La relation que Guttinguer
donne dans son *Arthur*, — la lettre XI, Arthur
Louise de... — est presque un chef-d'œuvre. On
reconnaît sans doute le coup de pouce du conve
devenu apôtre, et qui entend faire d'*Arthur*
roman d'édification. Tout dire eût été assez délica
La relation néanmoins n'est romancée que d'u
façon négative. Ce qu'elle raconte est vrai, ma
Guttinguer a sagement laissé de côté celles de s
multiples aventures, où le vieil homme n'ava
que trop montré qu'il vivait encore.

D'ailleurs, aux pires moments, Guttinguer res
capable de se divertir. Même décidé, ou à p
près, au suicide, le joli minois de la fille de l'arm
rier l'eût arrêté en chemin. Aussi bien, avor

ous de ce même voyage un journal plus abon-ant, moins édifiant, les lettres de Guttinguer à ainte-Beuve. Elles enrichissent de quelques dé-ails précis, elles colorent de quelques nuances plus gayées, la très belle relation d'*Arthur*, mais elles ont loin de la démentir.

Que d'embarras, pensera quelqu'un, pour une alèche qui s'ébranle sur la route de Rouen à Lau-anne et qui ne porte assurément ni César ni sa ortune? *Humani nihil...* Ulric a vécu, il a souffert, l se convertira demain. La calèche de l'enfant rodigue. Il court, sans le savoir, au plus auguste les rendez-vous. Au demeurant il est d'autant lus digne d'intérêt qu'il ressemble davantage au ommun des hommes : tour à tour et presque en même temps vil et pitoyable, douloureux et bavard, goïste et bon, tragique et ridicule. Nous ne l'avons déjà que trop puni en ne lui donnant pas toutes es larmes qu'il nous demandait. Fantoche et âme mmortelle, invinciblement frivole, mais enfin le œur en morceaux, il nous faut le prendre, l'aimer el qu'il est, tel que Dieu l'attend, et déjà, je veux lire dès ce départ un peu mélodramatique, sur la ente des idées sérieuses. Idée n'est pas le mot uste, avec lui c'est toujours sentiment qu'il faut lire.

Nous avons une de ses premières méditations, u contemplations, dans la calèche. *Misereor super*

turbam, d'une émotion poignante, d'un réalisn étonnant et parfois brutal. Sainte-Beuve l'admira fort :

J'ai vu venir les premières lueurs du jour à trave des vapeurs malfaisantes qui ont accru ma tristess Quel réveil affligé de la nature et des hommes ! Cor bien, dans un seul relais d'une heure, j'ai vu, à cet première et froide clarté du matin, d'affliction, de tr vail et de misères ! Ces pauvres hommes ! Mon âme était humiliée et navrée.

Que Rosalie est déjà loin ! Non, c'est elle, qui le déchirant, a ouvert, ou rouvert, chez lui, l sources de la pitié humaine.

Le long de ce fossé sans arbres et plein d'une ea croupie, le cantonnier, la figure noire et accablée, so levait sa masse sur le caillou, qui lui renvoyait u poussière brûlante dans les yeux... ; mille et mil coups allaient suivre ainsi.

Il est plus humain, plus sérieux, plus chrétie ou moins sentimental que Sterne. Sa compassio ne s'épuise pas sur le spectacle immédiat, fuyan qui lui a blessé les nerfs : elle devine, elle attei les mille et mille coups qui vont suivre.

Un vieux roulier... s'approcha du cantonnier alluma sa pipe noire au charbon de la sienne. regard, le silence de ces deux misérables créatures, remerciement sombre et court de cette consolation bizarrement puissante, me sont pour toujours présen

La voiture marche avec ce craquement des roues ui brisent le pavé et semble aussi le gémissement de e qui est animé sur la terre, où il faut que tout souffre t se plaigne. Ce gémissement m'a souvent produit ne émotion profonde... Éveillé par une rêverie heueuse, dans mon lit d'oisif et d'homme inutile, j'enendais avec je ne sais quel trouble mêlé de remords t avec une pensée douloureuse, ce bruit nocturne du oulier lointain, ce broiement lent et laborieux de la erre telle que l'ont faite les hommes ; je voyais tout ce ardeau, toute cette fatigue comme... un douloureux ymbole de toutes les fatigues et de tous les fardeaux e l'humanité.

Je crois me rappeler de Paul Adam, — dans *le Mystère des foules* — un symbolisme analogue, nais d'une orchestration plus savante. Pour être noins artiste, en vérité, il ne l'est d'aucune façon, Guttinguer n'en paraît peut-être que plus vrai et lus émouvant. Puis cette maîtresse page :

Une diligence a passé. Elle se réveillait aussi, et quel éveil ! Figure humaine, créée à l'image de Dieu, où ont tes traces, tes souvenirs?... Où êtes-vous, chars adieux, ailes blanches, beauté, bonté, pureté divines, êves d'hommes pourtant, où êtes-vous?

Qu'est-ce que cela? Ce coffre ignoble, écrasé ! Cette oue sur la poussière du cuir infect, ces chevaux sales, aletants, épuisés, faisant un dernier et affreux effort, ous un fouet moins rude, moins noueux que la main rasseuse aux ongles terreux qui le lance avec un cri e bête féroce ! Et toute cette laideur surpassée par la

laideur et la difformité intérieures ! Vingt figures fl
tries, gluantes, jaunies par les miasmes d'une nuit d
prison... Ces dos courbés, ces coiffures, ces cheveu
ces dents, ce souffle humain qu'il me semblait recevo
à ce rapide passage.

O hommes, pauvres hommes, *mes semblables!* D'
venez-vous, où allez-vous, que sommes-nous?...

« Nausée du mal, écrit Sainte-Beuve, dont e
saisi l'oisif et le voluptueux, lui-même dévoré dan
son cœur. »

Une figure de femme souriait dans cette voiture
quelque galanterie de voyageur effronté... Et ce
était encore plus laid et plus triste que tout le rest
Nous voici au relais. Dans l'écurie de la poste et autou
nouvelle et déplorable misère... Quelles scènes, mo
Dieu ! Que peut à cela la charité? se soumettre.
gémir et prier. Prier ! oh ! je vous assure que j'ai pr
pour tant d'infortunes ! Un moment, j'ai eu hon
de ma peine passée, toute exempte de cette fatig
laborieuse. Un rayon de la charité universelle a pénét
jusqu'aux profondeurs de mon âme, et dissipé tou
l'indifférence amassée par l'égoïsme des passions.

« Ces pages-là, conclut Sainte-Beuve, si vrai
de couleur et de sentiment, sont surtout belles p
la philosophie élevée où elles aboutissent : ce
commence par l'aquarelle et finit par le rayo
d'Emmaüs (1). » Pour moi, je dirai que dans cet

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 415.

me, née chrétienne, « la bonne souffrance » a déjà reusé les imperceptibles canaux par où pénètre a grâce. Emmaüs n'est plus bien loin. Le difficile our un Guttinguer n'est pas d'y atteindre : c'est l'y rester.

Halte à Plombières, en pleine « saison ». « Les igures jaunes, maigres et convulsives » des petites ens ; la misère, mal dissimulée de ceux qui 'amusent.

La société, plus confuse, plus mêlée, plus variée et lus riche et plus burlesque que jamais ! Quelle déplorable profusion du temps ! Quelle recherche des remèdes ontre l'ennui ! Quels repas bruyants ! Je pars demain (1).

Mais non « sans avoir payé *son* tribut d'insensé cette société oisive et malade ». Son tribut : quelques tours de valse ; une romance.

De nos climats amantes passagères...

Je l'imagine du moins ; mais certainement un rin de cour à quelque charmante personne, qu'il ime déjà. « C'est par la poésie qu'a commencé otre amitié » (Lettre du 17 août 1829). Il fuit éanmoins.

Avec quelle rapidité j'ai monté, redescendu les Vosges, gravi le Jura et gagné la frontière de la Suisse. La face humaine est plus noble et plus belle depuis que nous avons descendu ces beaux versants.

(1) *Arthur*, p. 101.

Le 8 août, il écrit de Lausanne une lettre deu
fois désolée. La pensée de Rosalie continue à
ronger, et, pour comble d'amertume, Sainte-Beuv
garde le silence : « Je suis au dernier échelon de
douleur. » La musique toutefois n'y perdait rie
A Lausanne, un soir, près du piano..., mais écoutez-l

Comme un ange ici-bas, elle m'est apparue,
Une fois *à mes chants* elle a daigné sourire,
Mais ce fut un éclair qui s'éteignit soudain !

La retrouvera-t-il? Pourquoi non?

Et tous les soirs je vais, à l'heure du silence,
Chercher un vague espoir sur les rochers déserts,
Écouter si des eaux quelque bruit ne s'élance (1)...

Avec cela, sensible comme il l'était aux grand
beautés de la nature, ce lac, ces montagnes
ravissent, déjà l'apaisent. Bon signe aussi, les no
velles romantiques de Paris lui manquent. Song
donc que nous sommes en août 1829. *Mari
Delorme* vient d'être arrêté par la censure, Vict
reçu chez le roi. A Lyon, où nous retrouvons Ul
le 17 août, une longue lettre de Sainte-Beu
l'attendait, qui le comble d'aise.

Je me surprenais reprenant quelque goût à la vi
au moins quelque intérêt pour les autres, et j'attend

(1) *Les Deux Ages du poète*, p. 22. — *Souvenir de Lausan*
A la fin du poème, le lieu et la date. « Lausanne, 1829.

le retour de Victor de chez le roi, comme vous pouviez le faire, vous et Mme Hugo. Que je vous remercie de m'en avoir tant parlé (1)... Je suis allé jusqu'au Mont Blanc et j'y ai bien pensé à vous. Voilà les spectacles qu'il vous faut.

Il le flatte peut-être, mais que de tels spectacles lui soient bons à lui, Guttinguer, fils de Jean-Ulrich, qu'ils le fascinent, le pacifient, le rendent presque sérieux, voilà qui nous intéresse. La montagne, la mer, la forêt, à ce Normand dont le père était compatriote de Jean-Jacques, on n'a pas encore fait la place qu'il mérite dans l'histoire du sentiment de la nature chez les romantiques.

De Lyon à Montpellier, un trou déplorable dans nos inédits. Pas de lettre, avant celle du 7 septembre 1829, datée de Toulouse. Oh! celle-ci vaut son pesant d'or. Sur le séjour de Guttinguer à Montpellier, elle est riche en détails de toute sorte. Mais rien sur l'étape essentielle, l'étape de la conversion : Valence-Avignon. Pas un mot qui nous permette de vérifier, de préciser et de compléter le splendide récit d'*Arthur*, « la rencontre, écrit Sainte-Beuve, si mémorable et si simple du vieillard sous les oliviers près d'Avignon (2). » Sous le

(1) La *Revue de Paris* publie le 9 août, sous la signature de Véron, un article de Sainte-Beuve : *De l'audience accordée à M. V. Hugo par Charles X.*

(2) *Portraits contemporains*, III, p. 416.

coup des émotions que nous allons dire, est-il ima
ginable qu'Ulric n'ait pas éprouvé le besoin de s
raconter à son ami? Le respect humain l'aurait-i
retenu? Non, je crois plutôt qu'il a dû écrire, e
longuement, mais que cette lettre, en raison mêm
de son extrême intérêt, aura passé dans le dossie
des deux *Arthur*, ce dossier, trop riche en pièce
scabreuses, et que Guttinguer a eu la sagesse d
détruire. Contentons-nous donc du roman. Un
lettre serait à peine plus digne de foi. Quelle chanc
pour nous que Guttinguer n'ait pas de génie !

C'était entre Valence et Avignon, le chemin se ra
prochait du Rhône qui coulait vert et bondissant.
était midi, la chaleur était étouffante (août) ; no
roues s'enfonçaient dans une poussière aussi fine qu
la cendre, et cette cendre semblait jeter des flamme
Cet état de la nature ajoutait à mon agitation et à mo
délire ; je me tordais sous les souffrances de mes ner
et de mon cœur. La route devenait de plus en plu
aride... Une chaise de poste solide et respectable vena
à la rencontre de ma calèche fragile et bien peu fai
pour les fatigues de la route ; les postillons de nos vo
tures s'arrêtèrent en même temps. « Changeons? » -
« Monsieur veut-il permettre? » — « Faites, » dis-je av
humeur, ennui et dégoût. — « Je le veux bien, » d
le voyageur de la chaise de poste, d'une voix douce
grave. Je regardai. Oh ! c'était un beau et noble vie
lard tel que je n'en vis jamais... Le vieillard ferma u
livre dans lequel il lisait avec une sereine et dou
attention, et il jeta sur moi un regard aimable et tra

quille, où nulle curiosité ne perçait ; ses yeux se baissèrent aussitôt, mais se relevèrent bien vite ; il semblait avoir vu le trouble et le désordre des miens... Les postillons étaient là dans leurs opérations... Un palonier cassa et je sautai à bas de la voiture avec impatience. Le vieillard, qui me suivait des yeux fort attentivement, descendit de sa chaise sans humeur...

Humbles détails, qu'une écriture plus artiste eût si aisément gâtés, et d'où se forme peu à peu une atmosphère d'attente solennelle et douce. Un souffle léger s'est élevé, *sibilus auræ tenuis :* on devine l'imperceptible frisson des oliviers, on ne le voit pas encore. *Ecce Dominus transit.* C'est l'heure calme où le Seigneur passe.

Deux grands oliviers étaient sur les bords de la route : c'était le seul abri. Nous y vînmes tous deux ; notre salut fut cordial et plein d'un intérêt réciproque. — « Chaleur étouffante ! » dis-je, en essuyant mon front. — « Vous trouvez, me dit-il, c'est qu'aussi vous êtes bien agité. » Et il sourit avec une compassion divine. — « Il est vrai, je souffre... » — « Voilà vingt ans... sur ce même chemin, je vous ressemblais, et je rencontrai un vieillard pareil à ce que je suis aujourd'hui. Je n'étais ni moins troublé, ni moins brûlant, ni moins coupable, pardonnez-moi monsieur, que vous ne l'êtes... Espérez donc !... dans peu d'années, vous ferez, sur quelque jeune âme brisée, l'effet que je produis sur vous. »

Il vit une larme à mes paupières. « C'est impossible ! » — « Rien d'impossible : un seul mot... et tout

est guéri, réparé ! — « Dieu ! » — « Le Dieu des chrétiens et sa loi passant dans notre chair. Je vous dis mon secret sous les arbres où Jésus a souffert et pleuré. (Le vent courba le feuillage des oliviers jusque sur nos fronts, je sentis un admirable frémissement par tout mon corps). Pensez souvent à ces arbres et à ces larmes. » Après un moment de silence. « Voulez-vous mon livre? » Il me tendit celui qu'il avait fermé, quand nos voitures s'étaient arrêtées... *L'Imitation*...

Nos postillons étaient prêts..., nous nous dîmes du cœur un dernier adieu.

Ce n'est rien, je l'avoue. A qui voudrait que j'essaie de le lui expliquer, je n'expliquerai pas que cela est beau ; encore moins extraodinaire, mais aussi émouvant que le *Tolle, lege* des *Confessions*. Ne dites pas qu'il y a loin de saint Augustin à Guttinguer. La distance vous paraît-elle moins longue de Dieu lui-même à saint Augustin? Ce qu'il y a de plus sublime dans une conversion, c'est la bonté, la présence, l'appel immédiat de la grâce convertissante, réalisés soudain, avec une chaleur de conviction, qui, sur l'heure même, du moins, ne permet aucun doute, par n'importe lequel, génial ou médiocre, lâche ou généreux, d'entre nous. Celui-ci n'est qu'un pauvre homme, je l'ai assez dit, deux fois lamentable, puisqu'il est tout ensemble passionné et frivole. Ne le pressons pas trop. Pour qu'il achève de se libérer, donnons-lui cinq ou six ans. En attendant, sachons-lui quelque gré

d'entretenir, de défendre la petite flamme qui vient de s'allumer au plus profond de lui-même, de se rallumer plutôt.

Le voici, depuis trois ou quatre jours, à Montpellier. Les distractions ne lui manquent pas, comme nous verrons. Cependant il n'a pas oublié encore :

Je songe toujours à ce vieillard, à ses paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi.

La Provence l'étonne et le séduit. « L'ombre si rare », « le sol si dévoré », ce n'est plus sa Normandie. En revanche, « une lumière dont notre pays de vapeur est privé. »

Une fleur de caprier, une grenade dans le buisson du sentier, éveillent en vous mille pensées lointaines et hors de vos habitudes.

Et ces oliviers ! Depuis le discours du vieillard je ne cesse de les regarder avec espoir et attendrissement. Dès que nous nous arrêtons, je les cherche, je touche leurs troncs, leur feuillage, j'en cueille des branches, je les porte dans la voiture, et, quand elles sont fanées, je les dépose au pied des croix du chemin (1).

Le dernier geste est instinctif, peu raisonnable. Le Normand prend nos branches d'olivier pour des fougères. L'olivier ne se fane pas si vite ; à vrai dire, il ne se fane jamais.

(1) *Arthur*, pp. 102-106.

J'ai lu bien des récits de conversion, mais j'en connais peu d'aussi émouvants, d'aussi vrais, d'auss modestes. Il ne se vante pas d'avoir rien donné ; i a tout reçu, et de ce qu'il a reçu, tout lui paraî magnifique. Chacun a sa grâce, et proportionné à son âge. Non pas l'âge menteur que fixe l'éta civil. En vérité, ce quinquagénaire n'est pas plu homme qu'un premier communiant. Avec cela et quoi qu'il en soit de ses pauvres vers, un rayo de poésie l'illumine, il a le goût, le sens, l'intelli gence confuse des sacrements, autant dire du géni du catholicisme. S'il nous arrive encore désormai de le trouver un peu ridicule, nous évoquerons aus sitôt les deux révélations si étroitement mêlée inséparables l'une de l'autre, qui lui ont été faite sur une route brûlée de Provence : le Père célest et les oliviers. Je me rappelle un dimanche de Rameaux dans la cathédrale catholique d'Athènes le spectacle imprévu pour moi et si doucemen sublime, le bruissement de toutes ces branche d'olivier qui se levaient au-dessus de la foule qui s'inclinaient comme des vagues d'argent ; plu humbles, j'allais dire plus humaines que de palmes, plus évangéliques que nos rameaux d laurier ou de buis. *Portantes ramos olivarum... Qua oliva speciosa in campis... Venit* (la colombe) *po tans ramum olivæ.* A ce chapelet d'onctueuses co cordances, pourquoi ne pas ajouter les *Olivades*

notre Mistral, et avant elles les oliviers de Guttinguer : « Et ces oliviers ! »

Ulric avait à Montpellier de bons amis, les Farel, depuis longtemps en relations commerciales avec les Guttinguer (1). C'est chez eux qu'il était.

(1) Je dois à la sûre érudition et à l'extrême obligeance de M. Jules Valéry, professeur à la Faculté de Droit de Montpellier — et frère du poète — une foule de renseignements sur cette famille. Le véritable nom de Paulin Farel — l'ami et l'hôte de Guttinguer — « était Paulin des Hours. S'il se faisait appeler Farel, c'est parce que c'était là le nom d'un bien parent qui l'avait adopté, sinon judiciairement, au moins en fait, et dont il continuait, d'ailleurs, ainsi la raison commerciale... Lorsque la crise de 1848 l'eut contraint, en le ruinant, à cesser le commerce, il prit l'habitude de se faire appeler Deshours-Farel, dénomination dont ses descendants font encore usage. » « D'après la *France protestante*, la famille des Hours s'établit à la Salle (Gard), au pied des Cévennes, au seizième siècle, en y achetant la terre et la seigneurie de Calviac. Elle prétend descendre de Jean-Huet Ursi, serviteur de René d'Anjou, en 1470. Louis des Hours de Calviac épousa, le 7 octobre 1784, demoiselle Julie Farel. » Cette dernière se rattacherait « à la famille de Daniel et Claude Farel, négociants à Nîmes au milieu du dix-huitième siècle, qui émigrèrent à l'étranger, pour cause de religion... Les Farel prétendent descendre du réformateur Guillaume Farel (1489-1565). (Sur les des Hours et Calviac, cf. *la Salindrinque*, Cahors, 1901.)

La femme de Paulin Farel — et ceci nous touche de plus près — « Juliette de Campredon, était fille du général de ce nom. Elle était née le 28 mai 1803 ; elle s'était mariée le 29 mai 1821, et elle n'est morte que le 3 février 1891. » Deux fils et trois filles. Le peintre Frédéric Bazille, mort à Patay en 1870, et qui se rattachait par une de ses grand'mères à la famille des Hours, représente, dans un tableau qui est au musée de Luxembourg, plusieurs de ses parents, groupés sur la terrasse de Méric, propriété de son père, le

De Toulouse, le 7 septembre, il répond à une lettre désolée de Sainte-Beuve :

Vous étiez donc bien triste et bien découragé... Il faut l'être pour envier un malheur que vous connaissez (Rosalie). Oh ! non, vous n'en avez pas d'idée. Vous vous trouveriez heureux et béni du ciel de ne pa

sénateur Gaston Bazille. Le personnage de face à gauche coiffé d'un haut de forme et portant des favoris, est Eugène des Hours, fils aîné de Juliette. » M. Albert Leenhardt, qui a beaucoup aidé M. Valéry dans ses recherches, a épousé une arrière-petite-fille de Juliette des Hours-Farel.

« Jusqu'au moment de leur débâcle financière, les Farel ont habité l'ancien hôtel de Castries, rue Saint-Guilhem, 31, construit, vers le milieu du dix-septième siècle, par le cardinal de Bonzi, pour sa sœur, la marquise de Castries. Sur ce bel hôtel, cf. Émile BONNET et André JOUBIN, *Montpellier aux dix-septième et dix-huitième siècles*; Grasset Morel, *Montpellier, ses sixains, ses îles et ses rues*, Montpellier, 1908, pp. 221, 222. « L'île Farel occupe un vaste triangle entre la rue Saint-Vincent-de-Paul, l'ancien chemin de Castelnau et celui de Nazareth (vaste jardin où Guttinguer a dû se promener avec la très aimable Juliette. Avant la Révolution, cet enclos appartenait à M. Farel, grand négociant, de religion réformée, qui y fut inhumé publiquement, le 25 mars 1788, grâce à l'édit de tolérance rendu par Louis XVI. Ce fut le premier enterrement protestant que l'on vit parcourir la voie publique. » Ce Farel doit être le frère du Farel qui adopta Paulin des Hours. C'est par lui aussi, j'imagine, que commencèrent les relations et commerciales et amicales entre les Farel et les Guttinguer. J'inclinerais à croire que Louise de P..., à qui sont adressées les lettres d'Arthur et qui lui écrit elle-même des lettres de direction, était parente des des Hours-Farel (cf. *Arthur*, p. 105, « Nous avons couché dans une ancienne abbaye (Aniane) qui appartient à votre neveu (Paulin Farel). » Protestante, elle aussi, je crois, il est curieux qu'elle ait joué son rôle — et assez actif — dans la conversion de Guttinguer.

entir les effroyables convulsions de la haine, de la ureur impuissante.

Là-dessus, regardez bien la date, septembre 1829, t ne vous hâtez pas de croire que Sainte-Beuve ui avait parlé d'Adèle. Il était malheureux bien vant de l'aimer. S'il l'aime à cette date, s'il l'aime ragiquement, veux-je dire, Guttinguer ne s'en loute pas encore, ni sans doute, Sainte-Beuve lui-nême. A coup sûr, ni Guttinguer ni Sainte-Beuve 'imaginent que cet amour puisse être jamais partagé.

Pour vous comme pour moi, la mort serait un grand ien, elle vous sauvera du dégoût, à *(sic)* moi du rime... Mais je veux que vous remplissiez votre des-inée de poète, que vous vous hâtiez, et que vous 'imaginiez pas bêtement que l'art vous manque, ou génie, ou quoi que ce soit; fiez-vous à mon cœur, est complet, et si vivement bouleversé par ce que vous hantez; croyez que c'est une garantie.

N'aurait-il écrit que ces quatre lignes, Ulric ne erait pas le premier venu. Le reste est plus nêlé :

J'ai laissé à Montpellier une famille d'amis et une ospitalité bien douce, mais (oh ! le beau mais !) bien érieuse. Leur bonheur me faisait grande pitié : ils taient heureux comme une feuille de papier blanc ubliée à jamais sur une belle table. Que tout cela st triste et bête ! Mon ancien associé de commerce est

à peu près l'homme le plus riche de ce pays, il est instruit, il est bon, mais il n'a de rayons ni dans l'âme ni dans le regard, ni dans la voix.

Sa femme, je ne sais si je vous en ai parlé (1).. Jamais un ange, dans les beaux jours de la terre, n'eut le front plus blanc, plus pur, les yeux plus riants, la voix plus calme, l'âme plus enchantée. Oh ! quelle perle perdue !... La poésie, la musique, le mystère lui étaient tout à fait étrangers.

Eh bien ! eh bien ! notre « voyageur » aurait-il oublié à la consigne ses échantillons « romantiques »? Ou encore, les Farel n'auraient-ils pas de piano? Rassurez-vous. Ulric lui a lu des vers il lui a chanté ses romances.

Comme elle comprenait vite ; qu'elle avait de génie pour sentir... je l'aurais aimée... bientôt... je le crois !.. et Elle !... oh ! qui sait !... Je me suis dépêché de fuir, j'ai fait trop de mal en ma vie... et là, quelle horreur, quelle œuvre de démon !... Ces enfants jeunes et adorables ! Cette adorable blancheur !... J'ai mieux aimé me laisser mourir du souvenir de tous les vices de mon infâme. Que je voudrais que Boulanger la vît ! Elle manque à sa gloire, c'est la seule beauté humaine digne de son génie. Elle est belle ! comme ses *(sic)* morts sont affreuses, je ne la reverrai plus !. jamais !

(1) Veut-il dire : je ne sais si je vous en ai écrit ! Dans ce cas, une ou plusieurs lettres nous manqueraient, comme d'ailleurs il me paraît assez probable.

Pour être plus sûr d'épargner la colombe, il court se déchirer aux griffes du vautour. Délire certes, mais aussi progrès. Un mois plus tôt aurait-il résisté à la tentation? C'est la première victoire de nos oliviers.

Mon ami me mena coucher à un village qu'on nomme Aniane (1). Il a là une filature dans un couvent fondé en l'an 800, qu'il a entouré de roses, de capriers,

(1) Ici encore, que l'aimable érudition de M. Valéry nous vienne en aide. « Il y avait (là) une abbaye fondée, du temps de Charlemagne, par saint Benoît, fils d'un comte de Maguelone. Dans le couvent, MM. Farel et Parlier, négociants de Montpellier, ont établi une filature mécanique de coton ; elle occupe 250 ouvriers et produit annuellement 2000 myriagrames *(sic)* de coton filé. » *Annuaire statistique du département de l'Hérault pour l'an XIV* (1805 et 1806), par M. Bulard..., chez tous les libraires du département, an XIV. « La série des annuaires de l'Hérault, qui part de 1821, mentionne dans chacun de (ses) volumes, la manufacture de « bas et toiles rayées » de M. P. Farel jusqu'en 1845. Le 3 août de cette année, fut inaugurée la maison centrale d'hommes, qui venait d'être installée dans l'ancien couvent. Mais, parmi les entrepreneurs qui utilisent la main-d'œuvre pénitentiaire, figurent MM. Farel et Granier, exploitants d'une filature... Le nom de Farel disparaît des Annuaires en 1848, époque où (Paulin F.) fut obligé de déposer son bilan. La maison centrale d'Aniane est devenue, en 1885, une colonie pénitentiaire pour jeunes détenus. » Sur le paysage d'Aniane, vers l'époque du voyage de Guttinguer, cf. S. M. Amelin, *Guide du voyageur dans le département de l'Hérault*, Montpellier, 1827. « Dans l'ouvrage de Renaud de Vilbach, *Voyages dans les départements formés de l'ancienne province de Languedoc*, 1825, se trouve, entre les pages 502 et 503, une lithographie représentant Aniane avec, au premier plan, les bâtiments de l'ancien couvent. »

de lauriers-roses, de grands mûriers et de beaux arbres (1).

Pour un homme qui n'a pas de « rayon », ce n'est pas déjà si mal ! Les capriers surtout.

Je couchai dans la plus belle (cellule). En m'éveillant, je trouvai le feuillage des mûriers sous mon visage, et je vis en face de moi, comme suspendus dans les airs, un bouquet de pins de Jérusalem, taillés en palmiers, derrière lesquels éclataient les premiers rayons d'un soleil d'août... J'avais pleuré, crié, maudit la nuit entière... (Au matin) je pleurai de meilleures larmes, mais je ne pus joindre les mains ; je les mis sur mes yeux et je criai encore : « Où est-elle?... » Ces beaux spectacles me tuent... A Lyon, j'ai vu tomber la tête d'un homme qui avait tué sa maîtresse (2)...

(1) *Arthur* nous aide à compléter cette description : « Une courbe de rosiers du Bengale sert d'avenue. J'ai vu là le plus beau figuier du pays ; il est grand comme un de nos chênes normands et touffu comme eux (mais non ; bien bien plus qu'eux). Une belle source vive sort de ses racines et rafraîchit un gazon couvert de lauriers-roses, qui se groupent autour d'un immense peuplier d'Italie, large dès sa base et touffu jusqu'à la cime. C'est là tout le jardin et c'est délicieux. » (*Arthur*, p. 105.)

(2) D'Aniane, il était allé à Saint-Guilhem, promenade qui l'avait également beaucoup ému. Dans cette même lettre du 7 septembre, il envoyait à Sainte-Beuve « une description du désert de Saint-Guilhem : « Elle pourra m'être utile, » ajoutait-il. Ces pages qui ont dû être plus particulièrement soignées, et auxquelles il fait allusion à plusieurs reprises, dans la suite de la correspondance, auraient figuré dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve. Elles auront passé du recueil des lettres dans le dossier du roman ; elles nous manquent donc, Guttinguer n'ayant pas jugé à propos de les insérer dans son propre roman.

Toulouse, Bagnères, Argelès, Bordeaux, nous n'avons rien sur les dernières étapes de ce voyage romantique. Au commencement d'octobre 1829, Ulric est de retour à Rouen. Chemin faisant, une nouvelle passion lui était venue, qui va l'occuper longtemps. Oh! celle-ci toute saine, toute bienfaisante et rassérénante, déjà presque religieuse. Rosalie a désormais une rivale digne d'elle, et qui finira par la vaincre. C'est la forêt de Saint-Gatien.

VII

Cette passion, un des facteurs principaux de la conversion d'Ulric, elle est née, comme cette conversion elle-même, si l'on peut ainsi parler, sous nos oliviers de Provence. Paisibles inspirateurs de sagesse, ils ont renvoyé ce Normand aux chênes de Saint-Gatien. Ainsi plus tard, Venise et l'Acropole, adressant Barrès aux mirabelliers de Charmes. Relisez plutôt le journal d'Arthur, au lendemain de la rencontre sous les oliviers :

Montpellier. Je songe toujours à ce vieillard, à ces paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi. Je devrais être ici délicieusement... (et pourtant) cette nuit, j'ai songé qu'au lieu de me couvrir de la poussière des grandes routes et de la boue des villes, je devrais aller à ma grande et épaisse forêt, l'ouvrir, la féconder et y faire du bien ; et ce matin, j'ai annoncé mon départ à mes amis (1).

Les lauriers-roses, les capriers et le figuier d'Aniane lui ont donné le même conseil. Voir

(1) *Arthur*, p. 105.

sages, voix religieuses que nul, parmi nos romantiques, n'a su entendre comme notre chétif Guttinguer ; auxquelles nul mieux que lui, n'a eu le courage d'obéir. C'est là, sans doute, sa meilleure gloire. Le voici, du reste, à peine arrivé, saisi une seconde fois par la grâce ; Vinet admirait beaucoup ce passage :

Revenu dans mon pays, il me fallut aller visiter une terre depuis longtemps oubliée. Je m'y laissai conduire à peu près comme le cadavre auquel on fait chercher un autre lieu de sépulture que la place où on l'a trouvé inanimé.

En parcourant cette terre avec un garde, je m'arrêtai au milieu d'une partie de forêt d'où l'on entrevoyait la mer à travers les arbres. J'en fis ébrancher quelques-uns pour mieux jouir du coup d'œil, je restai saisi d'une grande et sainte admiration.

C'était la mer, pleine, immense, azurée, au bas d'un ravissant vallon qui se déroulait en collines couvertes de pommiers fleuris (1). Je ne vis pas tout d'abord le sort qui m'attendait en ce lieu ; seulement, faisant abattre quelques grands taillis, j'eus la pensée d'une cabane où l'on pourrait se reposer quelques heures.

Ce sera le Chalet.

Mais à mesure que je faisais place, les cieux, les bois, les flots se déployaient autour de moi, et ce fut bientôt un spectacle auquel l'âme semblait ne pas pouvoir suffire.

(1) Contamination littéraire. La scène se passe en septembre ou en octobre 1829.

Toutes mes nuits se passèrent à y rêver, tous me jours à le chercher. Je voulus vivre là. Il ne m'y fallait qu'une maison ; elle s'éleva (s'élèvera) bien tôt, dominant les forêts, les plages et l'océan tou entier.

Pendant qu'on la construisait, je m'assis une foi sur des branches abattues, vers la fin des jours d'été Attachant mes yeux sur la mer et les cieux confondu ensemble, voyant à l'horizon plus de clarté et d'azu encore qu'autour de moi, je devinai une autre immen sité, d'autres spectacles, dont mon âme fut à l'instan comblée et relevée.

J'eus une profonde et intime révélation du vrai du beau céleste, de l'infini ! Je rassemblai mes forces je recueillis ces pensées ; je m'appliquai à ne plu perdre la trace que j'avais trouvée ; elle fut (sera) bie souvent près de s'effacer encore sous des regards affai blis et si troublés ; mais elle demeura enfin dans mo esprit, et j'y fus toujours ramené (1).

« De l'enceinte étroite et suffocante du mond social, reprend Vinet, où notre souffle haletant s mêle à mille haleines brûlantes, nous voir sou dain transportés dans l'univers de Dieu, où tou s'enveloppe et nage avec délices dans son souffl vaste et pur... quel passage, quel contraste, quell leçon ! Combien d'âmes n'ont (-elles) pas été aver ties de cette manière ! Mais combien peu ont com

(1) *Arthur*. Arrivée dans la solitude. Je donne la versio de 1834.

pris ou retenu cet avertissement ! Arthur a été du nombre des heureux. Cette divine nature, hospice des âmes blessées, recevait en lui un blessé, un malade, un mourant peut-être. Il entendit, dans les merveilles de la création, les premiers accents du Dieu de la grâce. Les charmes de la solitude le prosternèrent, l'enchaînèrent aux pieds de l'Inconnu que cherche en le fuyant, que fuit en le cherchant, tout esprit élevé, toute âme sensible et souffrante (1). »

Le 1er novembre 1829, en pleine fièvre de défrichements et de constructions, il écrit à Sainte-Beuve.

J'ai quitté Paris bien peu de temps après vous... (Ce voyage de Sainte-Beuve nous est connu.) J'ai couru aux bords de la mer, rêver un parc, un chalet dans les bois dont le murmure et l'ombre sont à moi. J'ai trouvé des pas de femme dans cette forêt, mais ce n'étaient pas les siens.

Il passait les journées à faire des plans dans sa forêt ; les soirées à Honfleur.

Là s'organisaient des bals et des fêtes. J'en écrivis à Alfred de Musset. Il y est venu, il a étonné, enfoncé toute la jeunesse d'Honfleur avec son gilet, sa cravate et son air d'aristocrate... Il était sublime et bon.

(1) *Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, par A. Vinet, Paris, 1851, t. III, pp. 353, 354.

A chaque heure son fardeau de tristesse ou de joie. Les chandelles éteintes et le soleil revenu, nos deux écervelés reprenaient leur masque tragique. Deux *instantanés* extrêmement fidèles, quoique en vers, nous les montrent l'un près de l'autre, en cette posture ; l'un est d'Alfred et l'autre d'Ulric. Celui d'Alfred — *Ulric, nul œil des mers...* est assez connu : celui d'Ulric ne paraîtra pas moins intéressant aux historiens du romantisme.

Un jour, il t'en souvient, Alfred, au bord des mers
Nous avions bien longtemps erré ! Leur bruit immense,
Par moments à nos voix imposant le silence,
Nous laissait tout entiers, à nos rêves amers.

Je rappelle que, soit dans la prose soit dans les vers de Guttinguer, l'invention proprement dite est à peu près nulle.

Toi jeune, plein de sève et commençant la vie ;
Moi, sur mon front battu sentant tomber le soir ;
Mais tous deux, pèlerins à l'âme poursuivie
Par le doute et le mal, mais tous deux sans espoir !

Tu marchais le front haut, avec indifférence,
Insultant à ton sort ; moi, vaincu par le mien,
Portant sur la nature un œil plein de souffrance,
N'ayant terre ni ciel, asile ni soutien.

Le souvenir de « l'infâme » l'obsédait de plus belle pendant les premières semaines de son retour

en Normandie. Pour l'instant, il a presque oublié
a rencontre sous les oliviers.

Et tous les deux passant sous les falaises vertes,
Qu'un Calvaire de bois signale aux matelots,
Enfants au rire amer de ces grèves désertes,
Nous lancions tristement le galet dans les flots...

Nous nous étions couchés sur l'herbe des fontaines
A l'ombre des grands bois qui couvrent le vallon...

Sans doute les Rouges-Fontaines ; mais, à cette
date, octobre 1829, le Chalet n'est encore qu'un rêve.

Assez, disais-je, assez ! la chaleur me dévore,
Le dégoût, la fatigue ! » et je fermais les yeux.
Mais toi : « Debout ! marchons ! plus haut nous verrons
[mieux. »
—« Non ! quand tu seras là, quelque autre obstacle encore
Te cachera le ciel, les flots, l'immensité ;
Tu vas recommencer une inutile peine,
Crois-moi, de nos désirs la course est toujours vaine...

Je restai, tu partis !... [tristesse
Lorsque je te revis (retour de Venise), ta main avec
Pressa la mienne, et dit que j'avais bien raison.
Oh ! oui ! j'avais raison ! car la paix, le silence,
Et ce dégoût lui-même où mourait tout espoir,
Firent que j'entendis enfin ma conscience,
Et qu'un ange du ciel près de moi put s'asseoir.
Sur trois lettres de feu qui fendirent la nue,
Il arrêta mes yeux, qui toujours lisaient : foi !
Quand j'allais, quand j'allais, tout fuyait à ma vue,
Quand je ne marchai plus, tout s'avança vers moi.

Ces deux derniers vers, qui résument toute l'histoire de sa longue conversion, formulent aussi une des lois de la vie intérieure : *Requiescite*... Laissez-vous faire à Dieu. Pourquoi Guttinguer est-il si peu artiste? Poète manqué. On ne lira pas sans irritation l'apostrophe de la fin, si pénétrée, si tendre, si religieuse, qui aurait pu être quelque chose d'incomparable :

Toi, tu poursuis ta course, enfant du siècle avide ;
Du fond de ma retraite, en ses flots je te vois,
Te jetant au courant, en nageur intrépide,
Et lui parlant si haut qu'il écoute ta voix.
Un moment j'espérai, car j'avais vu la croix
S'agiter dans tes mains rayonnante de gloire.
Car au vieux Golgotha tu rappelais leurs pas ;
Car, le cœur tout ému de la divine histoire,
Tu criais : *Oh! croyez ce que je ne crois pas!*

Mais bientôt d'autres chants de ta muse égarée
Me la font voir encore aux passions livrée !
Tu doutes, tu maudis, tu bénis au hasard...
On croirait, par instants, que comme Lucifer,
Tu n'as connu le ciel que pour choisir l'enfer !...
Ingrat, j'allais prêcher ! quelle inutile peine !
Le génie a sa voie et son sort qui l'entraîne ;
Son sentier inconnu, changeant, capricieux,
Qui descend bien longtemps pour remonter aux cieux
J'espère en ton ami si cher : *la solitude*,
Qu'il te recueillera dans ses bras caressants,
Que Dieu, pour revenir, te donnera le temps ;

De toutes ses faveurs, hélas ! c'est la dernière !
Puisse-t-il à tes yeux amener la lumière...
Te donner à Racine et t'ôter à Byron (1).

Mais revenons à la lettre du 1er novembre. Ah ! si intéressante qu'elle soit, je l'échangerais volontiers contre celle de Sainte-Beuve qui l'avait précédée de quelques jours. A quelles confidences

(1) On distingue aisément dans ce poème deux fragments et de date différente. Le premier qui doit s'arrêter à : Je restai, tu partis », a été écrit en 1829, peu de jours après la visite de Musset, peut-être pendant cette visite. Le second fragment, qui suppose connu le roman de Venise, a été ou écrit tout entier ou achevé pendant l'automne de 1836. Ulric envoie le poème à Sainte-Beuve, le 19 novembre 1836. « Voici encore des vers, commencés en 1829, terminés d'hier. » Nous avons l'autographe dans la collection des lettres d'Ulric à Sainte-Beuve ; on y relève une variante assez curieuse. Je souligne les vers conservés :

Tu ne sais où tu vas, disant l'âme immortelle
Et que Dieu la créa, tu ne fais rien pour elle,
Tu fanes son bouquet, tu corromps son nectar,
Dans les groupes fumeurs de quelque boulevard ;
Ta muse, qui te suit où ton dédain l'égare,
Malgré toi chante encore aux vapeurs du cigare,
Et te dit en pleurant : Insensé Lucifer,
N'as-tu connu le ciel que pour choisir l'enfer?

L'heureuse suppression de cet affreux couplet est-elle due à Sainte-Beuve? Je le croirais volontiers, mais je n'en sais rien. Dans l'autographe, au vers : Tu criais : *Oh! croyez que je ne crois pas*, une note renvoyait à *Rolla*. Ce renvoi a disparu dans le volume. Séché cite le poème d'après le recueil *Fables et Méditations* de 1837, que je n'ai pas lu. On le trouve dans *les Deux Ages du poète*, pp. 78 et suiv.

de ce dernier purent bien répondre les curieuses lignes d'Ulric qu'on va lire?

Je me garderai bien... de rire ou de vous détourner de la voie que vous avez tentée à Strasbourg. Lisez l'Évangile ! Mon Dieu, que votre destinée veuille que vous ne jetiez pas le livre avec tristesse et pitié, ce que m'est arrivé déjà vingt fois en ma vie, et chaque fois avec désespoir, car je disais comme vous :

Je voudrais bien, Seigneur, je veux, pourquoi ne puis-je (1)

Mais tout ce que je vois de la terre est si complètement mal, absurde, bête, sale, immonde...

Une « voie » nouvelle « tentée » par Sainte-Beuve, « à Strasbourg », en octobre 1829 ! Que s'est-il passé? Que lui a-t-il dit? D'une simple émotion poétique et vaguement religieuse, il n'eût pas parlé en rougissant, en priant Guttinguer de l'écouter sans ironie. Il y a autre chose. Pourquoi pas, chez lui aussi, une velléité, un commencement de conversion? Ne toucherions-nous pas au point culminant de la crise religieuse qui le travaille depuis quelques mois? Songez à l'extraordinaire préface des *Consolations*. Presque tous les poèmes de ce recueil ont été écrits de mai à décembre 1829. Huit au moins pendant le seul mois d'octobre

(1) Vers la fin de la pièce II des *Consolations* : à M. Viguier. Ces vers n'étaient pas encore imprimés en 1829. Ulric en avait une copie.

Un de ceux-ci, *A mademoiselle...* a sans doute, ou devancé, ou suivi de près la lettre qui nous manque ; peut-être nous aiderait-il à la reconstruire.

J'arrive de bien loin et demain je repars.
J'admire d'un coup d'œil le fleuve, les remparts,
La haute cathédrale et sa flèche élancée;
Mais rien ne me tient tant ici que la pensée
De ma jeune cousine...

On a reconnu l'éternelle gaucherie de ce malheureux, qui aurait pu être un si grand poète. C'est que son âme elle-même est gauche, trouble, impuissante et comme nouée ; exquise et vile tout ensemble. A côté de ses amis du cénacle, il a les allures inquiètes, contraintes d'un retardataire. Pour l'intelligence, pour le génie, il se sent leur égal, mais il admire éperdument et presque sans jalousie, tant il est dominé, fasciné par elle, leur virilité éclatante, séduisante, foncièrement saine. Si nous lui sommes aujourd'hui si peu indulgents, c'est que nous ne réalisons pas le contraste entre lui et Victor Hugo. Ce n'est pas la faute de Sainte-Beuve. *Volupté*, et plus encore peut-être ces merveilleuses *Consolations*, où trouvez-vous dans la littérature universelle, une vérité plus criante? Chérubin moins rose que blême, ridé comme un vieillard, et qui se ronge les ongles ; lycéen, qui a lu Laclos, qui voudrait, qui n'ose, qui ne sait le vivre ; enfant de chœur ingénu, qui pleure derrière l'autel ; l'ange et

la bête, jamais l'homme, même à cinquante ans (1). Tel il faut nous le représenter au moment où il pense à sa jeune cousine, devant la cathédrale de Strasbourg. Il ne l'a plus revue depuis leur petite enfance. L'aime-t-il déjà? Non. Mais, puisque jusqu'ici les autres femmes ne lui ont offert que leur amitié, celle-ci peut-être...

(Ah !) si tu m'étais douce, et si j'allais t'aimer !...

Une déception l'attendait, qui fait presque tout le poème. Il trouve pour la traduire ce comique douloureux, dont je crois bien qu'il a inventé la formule, et dont je souhaite qu'il garde pour lui le secret :

Je te vis, c'étaient bien tes cheveux, ton visage,
Ta candeur ; je *m'étais seulement trompé d'âge;*
Je t'avais cru quinze ans, tu ne les avais pas.

Wordsworth lui-même n'a rien de pareil, et Dieu sait pourtant ! Mais enfin le génie peut tout se permettre :

L'enfance au front de lin guidait encore tes pas.

(1) « Je l'ai toujours connu foncièrement triste, souriant rarement, fermé à la plaisanterie gauloise et au franc-rire. Mais, si on le compare, sous ce rapport, dans sa maturité et sa vieillesse, à ce qu'il était dans la vingtième année, on le trouvera folâtre... jeune, il était lugubre. » J. Levallois, *Sainte-Beuve*, p. xxxix. Remarquons, pour ne rien exagérer, que Sainte-Beuve n'était pas tout à fait à son aise avec Jules Levallois.

cela non plus, Wordsworth lui-même ne l'eût
as trouvé. Sentez, à ce beau vers, que le meilleur
ainte-Beuve se libère, va s'épanouir :

une fille sans tache, enfant chère au Seigneur,
igne qu'un cœur souillé t'envie et te révère ;
u suis le vrai sentier...,
umble, naïve et bonne...,
ien qu'à te voir ainsi, j'ai honte et repentir,
je pleure sur moi ; demain, il faut partir.

Mais quand il reviendra, peut-être sera-t-il moins
digne d'elle. De l'aimer? Non, il ne s'agit plus
cela ; simplement, de la voir, de causer avec elle.

! que, meilleur alors, lavé de mes souillures,
rouvre un peu mon âme à des voluptés pures,
que je puisse au moins toucher, sans les ternir,
s jours frais et vermeils où luit ton souvenir.

Ce sont les derniers mots de la pièce *à Mademoi-
le...* Là-dessus, que l'on veuille bien se rappeler
phrase qui tantôt nous intriguait dans la lettre
Guttinguer. « Je me garderais bien... de rire ou
vous détourner de la voie que vous avez tentée à
rasbourg. » Ceci, au début de novembre 1829, et
ur répondre à une confidence reçue de Sainte-
uve en octobre. Ces deux textes semblent bien
clairer l'un l'autre. La lettre laisse entrevoir je
sais quel engagement d'ordre pratique ; le poème
roule une à une les émotions, manifestement

très vives, qui ont déterminé cet engagement
Dans la réalité comme dans les vers, Sainte-Beuv
a dû s'arrêter soudain, au seuil de quelque roma
plus ou moins louche, qu'il avait rêvé d'entame
non pas seulement s'arrêter, mais encore rebrouss
chemin. L'innocence, deux fois désarmante, d'u
enfant a fait ce miracle ; une résolution a été pri
qu'il a commencé de tenir ; laquelle? nous l'ign
rons, mais assez chrétienne pour qu'il n'ait pu
confier, sans un peu de honte, au moins ironiqu
de ses amis, à Guttinguer, qu'il savait, d'ailleu
en proie depuis quelques semaines à des sent
ments tout semblables. Encore une conversio
direz-vous? Et pourquoi pas? En 1829, celle-
n'eût surpris personne. De 1829 à 1835, écrit L.
Carné, M. Sainte-Beuve « ne parut guère pl
éloigné de l'abbaye de la Trappe que de l'abba
de Thélème, et les paris étaient ouverts sur la que
tion de savoir s'il mourrait disciple de Rancé
disciple de Rabelais (1). »

(1) L. DE CARNÉ, *Souvenirs de ma jeunesse*. On me permet
de transcrire les lignes qui suivent : « J'ai beaucoup co
M. Sainte-Beuve ; je l'ai beaucoup aimé, à l'heure où
débattait avec lui-même des problèmes redoutables... Qua
ma pensée fut pour jamais séparée de la sienne, mon cœ
se reportant au souvenir de nos entretiens d'autref
continua d'aller vers lui à travers l'abîme, comme le sien
complaisait à venir vers moi. Que de choses il y avait d
le serrement de main que nous échangions souvent en silen
en nous retrouvant trente ans plus tard dans la salle

Assez rempli déjà pour nos trois amis — Ulric, Alfred, Sainte-Beuve — ce même mois d'octobre s'achève sur un événement qui va passionner tous les romantiques : la représentation d'*Othello* (1). Alfred avait quitté Ulric pour ne pas manquer la

Académie ! » *Ibid.*, pp. 136, 137. Je regrette de n'avoir pas cité ce beau texte dans mon étude sur le catholicisme de Sainte-Beuve (*Pour le romantisme*), étude qui a fort irrité certains critiques. Plus je médite Sainte-Beuve, plus je le sens désireux de ne pas trancher les dernières fibres qui le attachent à la religion de son enfance. Naïveté, a-t-on dit, illusion de prêtre, d'ailleurs touchante. Bon gré mal gré, je veux ramener dans le bercail la brebis à jamais perdue. Non, pas du tout. Comme le faisait Sainte-Beuve, je tâche de me soumettre aux faits et aux témoignages. Simple conjecture, je l'ai répété et je le répète, mais critique. Ajoutons ces quelques lignes, aussi justes que pittoresques, de Th. Pavie : « De tous ces personnages en soutane (Gerbet et autres en 1839), qui traversaient les rues de Rome en bande, Sainte-Beuve ne devait pas être celui qui avait le moins l'air d'un abbé. Il était né pour porter la soutane, et je me rappelle qu'un jour il nous disait : « En d'autres temps, j'aurais été dans les ordres, et j'eusse aimé à devenir cardinal. » Il était un abbé dévoyé. Son âme tendre et son esprit tenace (?) le disposaient à aimer et à croire. Les passions l'entraînèrent à la dérive, et il se prit à aimer les créatures. Et pourtant il se plaisait à se trouver avec des croyants. » (Th. Pavie). *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, 1887, p. 198.

Et Musset, d'un mot :

> Brizeux est à la morgue,
> Sainte-Beuve au lutrin ;
> Quinet est joueur d'orgue
> A Quimper-Corentin. — (*Ibid.*, p. 131.)

(1) Répétition, le 23 octobre ; première, le 24.

première ; Ulric l'a suivi de près : je continue
citer la lettre du 1er novembre.

Moi, j'ai vu la quatrième représentation (d'*Othello*)
Ah ! mon pauvre ami, bataille et cause perdues ! L
triomphe est tout entier pour MM. Ancelot et Casim
Delavigne. Des femmes ne seraient pas plus bêtes qu
le public. On n'y comprenait rien. J'ai trouvé la pièc
détestablement jouée, mais la société plus détestabl
encore. On a violemment sifflé, et ce n'est que par le
efforts de la vieille et de la jeune garde romantique
que la défaite n'a pas été complète et honteuse ce jour-l
Quand nous abandonnerons la pièce à elle-même, el
périra. Les bureaux étaient déserts, et l'ennui,
fatigue sur toutes les figures des loges, *le rire françai*
partout. Je suis rentré fort triste. Musset l'était beau
coup. Son libraire lui renvoie ses vers, il est découragé
il vous attend, il vous implore. Je ne suis pas moin
avide de vous voir, de vous dire toute l'horreur
l'amertume de mon âme pleine de vipères. J'en
exhalé quelques poisons dans une épître qui a fa
tressaillir Alfred lui-même, tout Méphistophélès qu'
est. Je suis plus écrasé (que) jamais de mes souveni
et du désir et de la crainte de me venger.

Vous avez bien tort de ne plus vouloir combattr
vous qui avez des armes. Vous nous laissez écras
par toute cette canaille. A votre place, je passera
ma vie à leur montrer leur stupidité et leur infami
Si vous faites beaucoup de vers, nous vous pardonn
rons votre indolence...

Sainte-Beuve ne demandait qu'à obéir. Au le
demain de cette sommation trépidante, il envo

Alfred de Vigny une longue homélie, presque
oute céleste, sur la chute d'*Othello*. Perfidie, a-t-on
nsinué (1). Il se délecte à remuer le goupillon dans
a plaie d'un ami. Non, me semble-t-il, c'est là
ne de ces maladresses éperdues, où excellait le
Sainte-Beuve naïf, empêtré, larmoyant, d'avant la
naturité. Là se trouve un de ses vers les plus folle-
nent cocasses, preuve évidente d'innocence, la
nalice, hélas, ayant presque toujours plus d'esprit
ue la vertu :

La colombe, choisie entre tous les oiseaux...
Ne rencontrant partout que flot vaste et qu'abîme...

(1) « Absent de Paris lorsqu'on joue *Othello*, écrit Dupuy, Sainte-Beuve) ne cesse pas pour cela de s'intéresser au ort de la pièce. Il s'indigne *jusqu'à la fureur* (eh ! que vous aut-il de plus?) des menées hostiles. Mais, après avoir lu article du *Journal des Débats*, après avoir reçu une lettre e Victor Hugo (et, qui plus est, la lettre de Guttinguer ue nous venons de citer, et que Dupuy ne connaissait pas ; est-à-dire après avoir appris l'échec de la pièce), il écrit Vigny, et, sous les formules admiratives, il laisse percer sentiment qu'il vient de recueillir : la tentative d'adapta- on shakespearienne vient d'aboutir à un demi-succès. Ce ntiment s'exprime encore, avec une insistance déplaisante nais innocente, selon moi), dans la *Consolation* en vers, rite peu de jours après cette lettre. » E. Dupuy, *Alfred de igny, ses amitiés*, Paris, 1890, t. I, p. 327. Pourquoi donc upçonner quelque *rosserie* sous la moindre ligne de Sainte- euve? Ce qui lui manque le plus à cette époque, c'est peut- re l'ironie. Que de miel encore, pour un peu de fiel ! Quant l'échec d'*Othello*, Dupuy semble croire que Sainte-Beuve fait plus noir qu'il ne le fut. Non, s'il faut en croire un moin désintéressé, notre Guttinguer.

A défaut des palmiers des bords de Siloé,
N'avait-elle pas l'arche et le DOIGT DE NOÉ (1)?

On pense invinciblement au perroquet de Robinson. J'adore les *Consolations;* je suis même persuadé que les soi-disant difficiles qui font de ce recueil unique, n'entendent rien à la poésie. Mais, d'ici de là, qu'il est amusant !

(1) *Les Consolations*, t. XXVI, *A Alfred de Vigny.* Ce poème vient immédiatement après la *Lettre à Mademoiselle.*

VIII

Après *Othello*, *Hernani*. Dès le mois de février, e plus vieux des romantiques, et le plus jeune, est à son poste.

4 *février* 1830. — Je suis dans mon nouveau loge- ment, rue du Helder, nº 14, où il fait chaud, et où ma gouvernante lit vos poésies, demandant si vous avez connu ce Joseph Delorme, qui lui fait tant pitié. Voici bientôt *Hernani*. C'est la sérieuse occupation de ma vie que d'y songer.

Le 17 mars, les *Consolations* paraissent. Ulric a dû être un des premiers servis.

30 *mars*. — Pauvre cher Sainte-Beuve, il faut, au moment où cette poésie met toute mon âme en larmes, que je vous l'écrive, ne pouvant vous serrer contre mon cœur. Mon ami, ne vous plaignez pas de votre destinée, vous qui avez une telle beauté dans le cœur, vous qui laisserez après vous de telles fleurs sur la terre !

Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers à *deux absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein

d'ordures. Quoi ! plus de solitude avec des êtres
aimés ! Oh ! c'est triste, bien triste (1) !

Curieuses lignes, sur lesquelles je me permet
d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent a
roman de Sainte-Beuve. Ainsi, de tout le recueil de
Consolations, c'est la fameuse pièce sur l'intimit
du ménage Hugo profanée par la cohue des visite
— *A deux absents*, — qui a d'abord le plus impres
sionné Guttinguer. On l'a vu, il ne parle ave
quelque détail que de celle-là. C'est peut-être qu'el
l'a vivement surpris. L'a-t-il bien lue, et comme
faut lire Sainte-Beuve? Je le croirais volontier
En tout cas, la glose qu'il en donne est aussi lim
pide que brutale : « Un nid... bruyant... plein d'o
dures. » Adressé à Sainte-Beuve en personne,
dernier mot, impropre d'ailleurs, sans doute, montr
assez, me semble-t-il, qu'au mois de février 183
Ulric ne soupçonne encore, ni de près ni de loin,
vilain secret de son ami. Les vers aux *Deux absen*
lui ont expliqué la récente mélancolie de Saint
Beuve, lui ont fait voir ce tendre cœur en postu

(1) Dans les *Consolations*, le poème *A deux absents* e
daté de « Saint-Maur, août 1829 ». Date, qui manifestem
ne fait pas foi, mais que M. Michaut semble accepter (*Sain
Beuve avant les Lundis*, p. 607). Si la pièce n'a pas été an
datée, il faut renoncer à l'interprétation qu'on en don
souvent. En août 1829, ni même en décembre, Sainte-Beu
ne peut faire allusion au désordre qu'aurait introduit ch
les Hugo le branle-bas d'*Hernani*.

de victime, effarouché et navré tout ensemble, parmi le brouhaha d'un ménage Benoîton. Telle est la version d'Ulric, et c'est peut-être la bonne. Or qu'il n'ait pas flairé, si j'ose dire, d'autres dessous, l'annonce d'un grand drame qui se prépare, cela donne beaucoup à rêver. D'une part, en effet, nous savons que Sainte-Beuve, plus indiscret en ces matières qu'un étudiant à peine échappé du lycée, témoigne à « son bon ami de Normandie » une confiance particulière ; d'autre part, Ulric a de bons yeux, l'oreille très fine, vieil expert qu'il est, voire docteur ès choses de l'amour. Ou bien donc Sainte-Beuve lui aura délibérément, laborieusement caché le secret ; ou bien, il n'y a pas encore de secret. Pour moi, je pencherais fort vers cette seconde interprétation. N'oubliez donc pas qu'à cette date Victor Hugo l'éblouit, le fascine, l'absorbe. Un demi-dieu et si bon ! Sainte-Beuve lui a voué un de ces cultes frémissants, passionnés, maladivement romantiques, qu'aujourd'hui nous avons une certaine difficulté à imaginer, à réaliser. D'où la jalousie qui fait explosion dans les vers *aux Deux absents*. Jalousie simplement amicale, bien qu'à la mode du temps. Il n'est pas moins jaloux de Victor que d'Adèle ; en vérité, il ne les divise pas encore : il ne leur pardonne pas leur porte ouverte, leur intérieur envahi. Il ne les voudrait l'un et l'autre, l'un inséparable de l'autre, que pour lui.

Le 31 avril 1830, nos deux amis partent de Pari
pour la Normandie où Sainte-Beuve fera, coup su
coup, d'assez longs séjours. Guttinguer, qui dirigeai
alors les travaux du Chalet, campait à Honfleur
peut-être dans la villa où il avait installé sa maî
tresse Élyse (Alexandrine Bouquet), peut-être dan
une autre. Mais on se voit sans cesse. Sainte-Beuv
entre aussitôt et fort avant dans l'intimité du faux
ménage. A ce frileux, toutes les cheminées son
bonnes. Faux ménage et assez branlant, semble
t-il, au moins jusqu'à la naissance du petit Gabriel
en janvier 1833. A l'époque où nous sommes, Ulri
n'a encore le courage ni de quitter cette femme
ni de l'épouser. « Bonne fille », affectueuse, dévouée
mais illettrée, vulgaire peut-être, sans joie, d
santé fragile, elle lui pesait souvent. Sainte-Beuv
prêchait à son ami la patience. Soit goût pour le
rayons jaunes, soit compassion naturelle, il s'es
toujours montré, dans ses relations avec Élyse
d'une gentillesse parfaite. Des égards, lorsqu'il es
à Honfleur ; un souvenir exprès, quand il est absent
dans chacune de ses lettres à Ulric ; parfois de petit
cadeaux. Dans le rigoureux examen qu'on lui fai
subir depuis quelque vingt ans, il n'y a déjà que tro
de témoins à charge. Que cette humble créature
après, certes, mais avec Marceline, dépose pour lu

Il fut beaucoup parlé d'*Arthur*, je veux dire d
Rosalie, pendant ces fécondes semaines. Je croi

même qu'elles virent éclore un premier *Arthur*, celui-ci en vers, les cinq poèmes, *Pour mon ami Ulric G...* que Sainte-Beuve publiera plus tard dans les *Poésies diverses.*

Ainsi, mon cher Ulric, ma muse gémissante
Cherche en vos souvenirs des instants qu'elle chante...
Puissent au moins ces chants que l'amitié soupire,
De votre cœur saignant alléger le martyre (1).

« Les cinq pièces, nous dit une note, sont écrites comme par l'ami même à qui elles sont adressées ». Eh ! je le crois bien ! Ce n'est pas là une feinte poétique. La plupart de ses vers ne font guère que traduire les récits, les plaintes mêmes d'Ulric, notamment la pièce III, d'une couleur si chaude, d'un tour si libre, et qui n'arbore pas en vain deux distiques de Properce. Pendant qu'il rumine le roman d'*Arthur*, pendant qu'il l'écrit sous la dictée même du héros, le timide Sainte-Beuve continue son apprentissage d'amoureux. Quel maître, quel professionnel plus expérimenté, aurait-il rêvé? La pièce IV, *Sonnet*, jette quelque lueur sur la scène de la trahison dans la chapelle de Picpus. En pleine lune de miel, Ulric, secoué soudain par un délire prophétique, « Que si jamais », s'écrie-t-il,

Un jour, une heure, un seul instant,
Femme, redevenue ingrate et résistant,

(1) *Poésies diverses.*

Devant moi, sous ce ciel qui tous deux nous regarde,
Tu pouvais, en passant, *le front haut, sans me voir,*
Au bal ou *dans l'église insolemment t'asseoir;*
Que si tu m'oubliais jamais, je te poignarde !

Ce dernier vers, si peu sainte-beuvien, aurait dû surprendre les critiques. On le trouvera désormais tout simple, et, qui plus est, d'une vérité parfaite. Les sentiments et les mots eux-mêmes sont de Guttinguer. Que de fois ne s'est-il pas juré de poignarder Rosalie? On aurait de même dû se demander, et non sans émoi, ce que vient faire, en cette fin de sonnet, la mention d'une église. Cheville peut-être, et d'un goût plus que douteux? Non, ici encore, soumission rigoureuse aux faits. Rappelez-vous la chapelle de Picpus : Rosalie, « le front haut », affectant de ne pas voir, déployant sur sa chaise, avec mille précautions insolentes, les plis de sa robe de printemps, pendant que résonne l'*alleluia*.

Détail plus important : nous savons, à n'en pas douter, que dès cette époque, Guttinguer fait à ses propres yeux et aux yeux de Sainte-Beuve figure de converti, avouant, d'ailleurs, très humblement qu'il se trouve encore bien éloigné du terme où la grâce veut le conduire. Pénitent rose, mais pénitent, au moins de désir et de profession. Sainte-Beuve prend très au sérieux et cette conversion elle-même, et les nouveaux devoirs qu'elle lui impose. A lui de calmer les dernières fureurs et de

diriger la formation intérieure du catéchumène. Au départ de Paris, il a mis dans sa valise un exemplaire de sainte Thérèse, qu'ils liront ensemble au bord du rivage. Dix mois plus tôt, c'étaient, à la même place, des ricochets désespérés, en compagnie d'Alfred de Musset. Aujourd'hui sainte Thérèse. Nous avançons. D'autres livres bientôt suivront, toute une bibliothèque, et fort bien choisie. Un vieux prêtre n'eût pas fait mieux. Quelle vocation manquée ! Sainte-Beuve rentre à Paris vers la fin de mai. Ulric lui écrit :

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles et de connaître tout votre vide et tout votre ennui.

Le confesseur s'était donc aussi confessé. Vous l'entendez : « Ne vous plaignez donc pas, mon cher Ulric ; ah ! si vous saviez ce que je souffre moi-même... » Quant au pénitent, il s'accuse d'une intempestive fredaine. Encore une romance, au piano, avec une blonde anglaise, miss Margaret, je crois. Un duo. *My dearest life I love you!* Il savait donc au moins quatre mots d'anglais.

Je me suis cru jeune. Vieil insensé que je suis ! Ce matin, je suis bien honteux... Vous vous êtes fait ici des amis.., on vous loue et Élyse vous regrette.

29 *mai* 1830. — Tous ces bateaux pavoisés devant ma fenêtre, pour le saint jour de Pâques (!). Voilà ces horribles cloches qui tintent faux sur tous les tons et

sur des airs ignobles qui me repoussent des vêpres comme le souvenir de l'alleluia de Picpus.

Ce dernier trait nous explique pourquoi, au lieu de Pentecôte, il a mis Pâques. Toujours Rosalie

30 *mai* 1830. — Il pleut ; on ne fait rien à la forêt et je suis tout à fait brouillé avec Élyse... Vous nou manquez beaucoup à tous deux. Que vous avez ét bon, mon ami, et que notre amitié me semble consa crée par ce voyage ! J'ai fini hier Saint-Guilhem et l scène du fauteuil... La contredanse réservée vient plu tard.

Il est tout à la préparation d'*Arthur*, et il en voie force *copie* à Sainte-Beuve. Les travaux d la forêt l'occupent aussi.

22 *juin* 1830. — Ma maison (le Chalet) sera fait pour la fin de septembre. (Victor Hugo et Sainte Beuve y seraient les très bien venus)... Le chemin qu va aux Rouges Fontaines à travers bois est termin au milieu d'accidents de nature délicieux. Ma société s'est beaucoup agrandie. Mme S... vient à cheval à l forêt avec moi. Nous avons de belles matinées (mon daines), mais la solitude et la mer, voilà mes biens, me vrais biens, et que je bénis !

Nous n'avons pas, mais nous sommes en état d deviner les lettres parallèles de Sainte-Beuve, qu griffonne, à cette date, le brouillon de son *Arthur* Il en est à Rosalie qui cède en résistant, qui fui sous les saules. On ne lui en a déjà que trop dit

il veut plus encore, « plus de *réel* », c'est le terme qu'il a dû prendre. « Je viens d'écrire une scène d'*avant*, répond Ulric un peu essoufflé, mais c'est tout ce que j'ai de *réel* » ; c'est lui qui souligne (31 juillet 1830). Harceler de questions aussi insatiables un malade si mal guéri, quelle imprudence ! A ce coup, le directeur sommeille, il a fait place au romancier ou au novice amoureux (1).

31 *juillet* 1830. — Pendant que j'y songe, dites-moi où j'ai laissé la scène de fureur d'Octavie (2)? Prenez garde aussi, mon cher ami, que quelques-unes des lettres que je vous envoie ici (fragments ou brouillon du roman) seraient une inconvenance écrites à la cousine (3). Je pense que celles de cette nature pourraient être écrites à ce Joseph Delorme, que vous avez si bon goût de vouloir introduire dans le livre.

(1) Ceci, pour rappeler que la part de Guttinguer dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve est plus grande qu'on ne semble le croire. Ainsi pour le paragraphe 27 (p. 109-112) Sainte-Beuve, je le crois du moins, ne fait guère qu'y filer, si j'ose dire, à sa façon, la « scène d'avant » qu'Ulric lui avait envoyée et que nous n'avons pas. Le « elle me pardonnait tout et me refusait tout, » c'est Ulric qui l'a dicté, et en propres termes, à Sainte-Beuve. (Lettre du 31 juillet 1830, et *Sainte-Beuve inconnu*, p. 112).

(2) Cette scène, dont nous n'avons que l'amorce dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve (p. 108), Guttinguer la développera dans son *Arthur*, vers la fin du *Manuscrit de Julie*. (*Arthur*, p. 85.)

(3) Dans la pensée première de Guttinguer, *Arthur* devait être un roman par lettres.

Ceci est bien amusant. D'après le plan primitif d'*Arthur*, Joseph Delorme aurait figuré dans le roman, où il aurait fait, semble-t-il, le personnage d'un confident, ou plutôt d'un directeur ; le personnage que fera Louise de... dans l'*Arthur* de Guttinguer. Par où l'on voit à quel point cette histoire passionnait Sainte-Beuve. Je cite encore cette lettre du 31 juillet, qui nous fait saisir sur le vif leur collaboration singulière.

Pendant que j'y songe, j'ai besoin de mon épître à Mme Farel (1).

La mer est toujours admirable, et l'ombre et le murmure de mes bois consolants... J'ai encore de beaux chapitres à écrire. Que vous avez été bon pour Élyse... Prenez bien garde aux lettres (autographes) de cette femme (Rosalie). Gardez-les bien.

On n'est pas plus décousu ni plus trépidant. C'est qu'en vérité, il mène de front trop de soucis : le Chalet, le roman, Élyse, Rosalie. Après-demain, la révolution.

Le 3 août 1830, il écrit à Sainte-Beuve qui venait à peine de le quitter (2).

Mon pauvre ami, voici 89, nous arriverons à 93 et à une dislocation de l'ordre social. Retenez bien ces

(1) En vers peut-être. J'ai l'impression que Mme Farel, l'aimable hôtesse de Montpellier, devait figurer dans le roman.

(2) Ici un petit mystère : « La publication des trop fameuses ordonnances, écrit M. d'Haussonville, surprit

ristes prévisions..., et l'état sauvage qui en est la uite.

Telle est son impression de la première heure, el le cauchemar, qui ne le quittera plus jusqu'à sa nort, et qui, peut-être, n'aura pas été sans atté- nuer insensiblement les fureurs d'une autre sorte, que nous connaissons. Phobie assez naturelle, d'ail- eurs, chez un riche propriétaire, comme lui, et qui e rappelait la Terreur. En même temps, menaçait l'éclater, dans cet intérieur assez affolé déjà, une rise domestique que Sainte-Beuve, à plusieurs eprises, me semble-t-il, et tout dernièrement ncore, avait réussi à conjurer. Aussi bien, le détail le cette affaire ne nous regarde-t-il pas. De la ettre du 6 août 1830, je ne retiens que ces mots :

Trouvez-moi une femme que je puisse épouser.

ainte-Beuve loin de Paris. Il était venu passer quelques nois d'été auprès d'Honfleur, chez son ami Ulric Guttinguer. A peine la nouvelle connue, Sainte-Beuve se mit en route ». D'Haussonville, *C.-A. Sainte-Beuve*, Paris, 1875, p. 75.) Or, il est certain que Sainte-Beuve ne se trouvait pas à Paris ors des ordonnances, et qu'à peine la nouvelle connue, il eprit le chemin de la capitale, mais je ne crois pas que cette même nouvelle l'ait surpris chez Guttinguer. Celui-ci lui crit, en effet, le 31 juillet 1830, une longue lettre, et où il emble le croire à Paris. Dans cette même lettre, il fait allu- ion aux bontés que Sainte-Beuve aurait témoignées à Élyse, t semble-t-il assez récemment. J'imagine que Sainte- Beuve aura passé au Chalet les trois premières semaines de uillet, qu'il en sera parti vers la fin du mois, mais par le lus long. Les grandes nouvelles de Paris l'auront trouvé ur le chemin du retour.

De ce côté-là, le calme se rétablit, au moins po l'instant, et grâce peut-être à une nouvelle inte vention de Sainte-Beuve, ami fidèle, serviabl patient, quand ses mouches ne le piquent pas. Po la révolution, j'ai déjà dit que Guttinguer ne ce sera plus de la maudire. M. Prudhomme et Josep de Maistre. Il respire néanmoins. L'émeute a re pecté le Chalet.

17 *août*. — Vos doctrinaires gouverneront plus m que les autres. Votre Guizot est un misérable, et, s vient jamais ici, je trouverai bien moyen de le dire...

Il y viendra, pour se faire nommer deput Guttinguer aura le bon sens de voter pour lui. « U pauvre homme pour les temps, mais... un honnê homme » (30 octobre 1830).

Ma maison (le Chalet) est debout. On va la couvri Chateaubriand... admirable. Comment un si beau et sain génie a-t-il renoncé d'un trait de plume au *dr divin*. C'est comme figure, comme utilité sociale, la pl grande et la plus noble idée qui soit jamais venue En résumé, mon ami, nous sommes f... Il paraît q notre roman l'est aussi. Est-ce que Renduel ne vous parle plus? J'y tiens moins maintenant que vous av refusé de la (Rosalie) faire infâme.

La correspondance restera très active penda les derniers mois de cette année si tourmentée si pleine. Très curieuse aussi. Mais ne nous hâto

as d'y lire ce qui peut-être ne s'y trouve pas ncore ; je veux dire des allusions constantes au oman de Sainte-Beuve. Pourquoi vouloir que les agues sermons d'Ulric n'aient pas d'autre texte ; ue ses remèdes ne s'offrent qu'à une seule bles- ure, et toujours la même? Pour prendre en pitié on douloureux ami, son confesseur gémissant, Guttinguer n'a certainement pas attendu de con- aître — ou de deviner — la métamorphose, d'ail- eurs prodigieusement lente, selon moi, qui va 'opérant dans les sentiments de Sainte-Beuve à endroit d'Adèle et de Victor.

Poète découragé qui doute parfois de son génie, œur insatiable et susceptible, mendiant de ten- resse que déchire la moindre apparence de froi- eur, conscience que l'Évangile a marquée à jamais t que l'on peut toujours croire à la veille d'une onversion totale, Guttinguer l'a vu pleurer tant de ois, tant de fois il l'a consolé ! Voici maintenant our Ulric un nouveau sujet d'alarmes : Sainte- euve libéral, autant dire révolutionnaire.

6 *septembre* 1830. — Vous êtes malheureux, vous ravaillez à le devenir beaucoup plus pour l'éternité.

Encore un coup, n'y a-t-il qu'Adèle pour le ndre malheureux?

Pensez-y hélas ! ni moi non plus, je n'ai pas une foi *atholique* bien sincère ni bien robuste, mais je me

sens chrétien et croyant en deux idées indestructibl
en moi maintenant : un meilleur monde et l'âm
immortelle et Dieu ! Dieu ! le Dieu des chrétiens,
Dieu de Lamartine.

30 *octobre* 1830. — Mon ami, vous êtes malheureu
vous vivez de poisons, de ressentiments, de haine.

Haine de Victor, à cette date? Non, certain
ment.

Que je vous plains ! Oui (réponse à un mot de Saint
Beuve), il y a loin de là à nos lectures de sainte Th
rèse, à nos bois, aux *harmonies religieuses*, à ces ve
que nous disions les larmes au cœur :

Pour nous, enfants du jour qui croyons aux étoiles,
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché,
Au hasard de ces nuits ne livrons plus nos voiles,
Sur le phare immortel tenons l'œil attaché,

Voilà comme vous étiez, il y a quelques moi
en avril. Aujourd'hui

Vous êtes à la tête d'un journal qui fait la guerre
l'aristocratie, à l'ordre légal, au christianisme...

Quand, chaque matin, je vois, sur le chemin de
forêt, le paysan à sa charrue... je suis tenté de de
cendre de cheval, d'aller l'embrasser et le remercier
bien vouloir travailler encore...

Serrez la main de notre grand et bon Victor, et ra
pelez-moi au souvenir de madame, que j'aime comm
quelque chose d'au-dessus de moi...

25 *novembre* 1830. — Quelle bonne nouvelle, m
cher Sainte-Beuve, vous n'êtes plus au *Globe!!* No

allons retravailler ensemble. Certainement, je veux que nous fassions notre roman, mais, croyez-moi, que ce soit tout de suite, et allez au galop, car la société et le monde vont subir toutes sortes de transformations... Je vous rapporterai sainte Thérèse.

De son côté, il s'est remis au roman, mais sans goût, Sainte-Beuve lui ayant signifié, une fois de plus, qu'il n'entendait pas « écraser l'infâme »!

Décembre 1830... — Moi, je l'ai vue!... l'infâme! Elle est ici (Rouen). J'étais en voiture, elle a passé à pied contre ce landau, où je la reconduisais autrefois; elle était avec une vieille femme... Je l'ai rencontrée encore, elle a détourné les yeux, et je me suis jeté dans une boutique de libraire pour ne pas courir à elle.

Ils s'étaient livrés jadis, lui et elle, à tant d'extravagances que l'aventure, bien que déjà vieille de deux ou trois ans, n'était pas encore oubliée. Là-dessus, le bruit commence à courir qu'Ulric s'apprête à donner un nouveau scandale, ce roman qu'il préparait avec un grand écrivain de Paris, et où l'honneur de plusieurs familles normandes se trouverait intéressé.

9 *février* 1831. — J'ai eu de tristes nouvelles de la *religieuse* (1). Sans compter les circonstances (politiques?), je crois que je suis dans la nécessité d'ajourner nos projets de roman. On les sait, et il faut faire *(sic)*

(1) Qui appelle-t-il sa « religieuse »? Probablement Rosalie, en souvenir de la rue Picpus.

pour s'en occuper que ces bruits soient passés. Ra
portez-moi, mon ami, cette boutique infernale,

la cassette, où s'entassaient les premières ébauch
d'*Arthur* et les pièces justificatives. Il continue,
le moment est venu de dresser l'oreille :

J'ai beaucoup entendu parler de vos amours, do
j'ai besoin d'avoir des nouvelles. Paix et bonheur
vous, mon ami, mais c'est difficile !

On en parle donc, à Paris, en février 183
Sainte-Beuve consentant, voire provoquant. Mêm
encore assez douteuse, un peu spéciale, il n'éta
pas homme à taire son étonnante fortune, éto
nante pour lui, tout le premier. Il n'en revient pa
et peut-être, pour n'y croire qu'à demi a-t-il
bonnes raisons (1). Si, d'ailleurs, Guttinguer
demande, sans plus de façons, des nouvelles, c'e
que Sainte-Beuve l'aura mis au courant de tou
Mais de quoi exactement? Ce tout n'est peut-êt
pas encore grand'chose. Encore une fois, songeo
que toutes les pièces du *Livre d'amour* ne so
pas encore écrites, et pour cause. La bénédictio
si drôlement donnée par Ulric, « Paix et bonheur
mais c'est difficile », ne sert manifestement d'é
graphe qu'à un premier chapitre. Plus dolente q

(1) Ce disant, je ne fais pas allusion à la prétend
« laideur » de Sainte-Beuve. Il se voyait laid, sans doute,
il en a beaucoup souffert ; il ne l'était pas.

gaillarde, et très appropriée à la circonstance, elle ne salue qu'une aurore, et pas boréale.

Mais ici, qu'on me permette de l'interrompre, et de demander pour lui un peu d'indulgence, de justice, veux-je dire, au lecteur que je sens qui se hérisse déjà. Au cours de ce nouveau roman, qui n'est pas le sien, mais où il vient de s'installer avec sa rondeur coutumière, et d'où je n'ai pas le droit de le déloger, Guttinguer nous intriguera plus d'une fois, nous scandalisera peut-être. Gardons-nous néanmoins de le condamner trop sommairement, et tâchons de réaliser la situation fort embarrassante où il se trouve. « Son rôle en tout ceci est des plus singuliers, pense M. Gustave Simon, qui a lu avant nous les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve, il était catholique et pratiquant ; c'était un don Juan dévot ; il ne peut approuver Sainte-Beuve dans son amour adultère, il ne l'approuve donc pas, mais il l'admire (1). » Autant dire qu'il l'encourage : *macte animo...!* Fine remarque, bien que trop facile, mais qui n'est juste, me semble-t-il, qu'à moitié. En février 1831, Guttinguer n'est qu'un don Juan retraité ; il n'est pas encore un dévot, et il ne peut l'être. Catholique d'aspiration, non de pratique. Non seulement, il n'a pas rompu avec sa maîtresse, mais dans quelques jours, il se

(1) Gustave Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, 1906, pp. 237, 238.

risquera, non sans honte, d'ailleurs, à la prendre avec lui au Chalet. « Je suis aussi bien troublé Élyse est fort malade, impossible à guérir... Je lu dis de venir. » (18 février 1831.) Comprenez bien qu'il s'excuse, qu'il prévient les remontrances de Sainte-Beuve. Sa liaison avec Élyse, tout le monde sans doute, la connaissait, même les deux filles de Guttinguer ; mais l'afficher à ce point, mais la stabiliser et lui donner comme une consécration officielle, cela faisait un nouveau scandale, qui ajouté aux anciens, eût rendu plusieurs fois ridi cules des exhortations trop pressantes sur la conti nence et sur le respect du lien conjugal. Ce disant je ne fais qu'exprimer une de ses pensées dominantes Ainsi paralysé du côté sermon, j'avoue bien qu'il dû s'intéresser avec une curiosité assez profane à l'in vraisemblable aventure que les confidences inter mittentes et très habilement dosées, sinon roman cées, de Sainte-Beuve, ne lui permettaient pas d suivre aussi en détail qu'il l'aurait voulu. Mme Hug avait été jusque-là pour lui une créature céleste Lui non plus, il n'en croyait pas ses oreilles. Est-arrivé sur ce point à la certitude que trois ou quatr de ses lignes semblent supposer chez lui? C'est très possible, ce n'est pas certain. Il avait le génie d l'expression impropre ; même quand d'aventure, rencontre une formule nette, ferme et qui paraît déc sive, qui sait s'il ne continue pas à bourdonner?

IX

Dieu aidant, et le Chalet, la conversion va son petit train. Le 26 février 1832, une longue lettre paisible, pieuse. Rosalie et les autres fléaux ne paraissent pas à l'horizon ; ou bien on les brave :

J'attendrai ainsi le choléra et la révolution, celle d'où sortira l'état sauvage...

Je me vais épurant de toutes les forces qui me restent, faisant l'aumône et priant ; j'ai une grande espérance de grâce et de foi. Le parfum seul en est bien délicieux.

Il sait très bien qu'il n'en est encore qu'au parfum, et il l'avoue humblement, comme s'il eût prévu les reproches de M. G. Simon.

Je lis la Bible et la *Journée du chrétien.*

Celle que Lamennais venait de publier, don peut-être de Sainte-Beuve. Puis un de ces jolis tableautins, comme il en dessine à la volée. Sainte-Beuve a encadré celui-ci d'un trait de plume, soit pour le relire, soit pour le faire entrer dans *Arthur.*

Le printemps s'apprête encore, et, cette année, c'est avec ordre. Sans accès, sans crises ; les fleurs des

coudriers sont comme des franges par toute la forêt et les milliers de houx brillent et étincellent au sole sous les grands arbres encore secs. C'est un spectacl délicieux.

Il pense à son ami, non sans quelque malice ma's clairvoyante et compatissante :

Ah ! si vous aviez suivi la trace des *Consolations*, s cela n'avait pas été un jeu de votre âme !...

Faites-nous maintenant M. de Maistre (1). Mais rendez vous catholique pendant quinze jours. Bah ! qu'est-c que cela vous fait? Pensez-vous à l'album de Francin (sa fille cadette), et le lui rapporterez-vous? Vous lu feriez une grande joie de quelques lignes de vos illustre abbés (Lamennais et Gerbet).

Ce qu'il rédige pour le roman tourne de plus e plus au journal intime.

11 *août* 1832. — Voyez-vous l'abbé Gerbet? Ne vou dra-t-il point faire des livres populaires pour rappele les âmes à la foi? J'y essaie, puis les forces me man quent. Je reconnais mon insuffisance, et j'invoque e j'implore.

Très peu d'allusions au roman de Sainte-Beuve dans nos inédits ; j'entends pendant cette année 1832 Ils s'en entretenaient sans doute, quand Guttingue allait à Paris, mais il ne paraît pas jusqu'ici que l

(1) Sainte-Beuve venait de « faire » un *Lamennais* (*Revu des Deux Mondes*, 1er février 1832).

sujet l'occupe beaucoup. En septembre, ces deux mots :

Dieu vous garde et vous ramène !

Deux ans plus tôt, il aurait écrit de même.

Moi, je me crois pour toujours avec lui, il n'y a que cela au monde.

Surtout par ce qu'elle semble ignorer, oublier ou tenir pour de peu d'importance, la lettre du 31 décembre 1832, sur l'interdiction du *Roi s'amuse*, est assez curieuse :

Qu'est-ce que cette *Volupté* annoncée sur tous les livres qui paraissent?

Que Victor m'afflige ! Il se perd. Ce n'était pas là son rôle. Sa pièce m'a paru déplorable, malgré les admirables et sublimes choses qu'elle renferme. Lui, qui est honnête homme, qui a un foyer, des enfants, s'isoler de tous les honnêtes gens qui ont une famille et une maison ! On a tort avec lui, il fallait laisser faire sans doute, je crois qu'il eût reçu une leçon terrible et profitable. Que pensez-vous de tout cela?

Puis Rosalie, mais de plus en plus lointaine, fantôme :

J'écris toujours un peu et en vue de notre ancien roman, qu'il ne faut pas abandonner. Nous vivons dans le même air, elle et moi ; tout le monde nous rencontre, et nous ne nous rencontrons pas. J'ai passé dans une

autre vie, je vous assure, depuis qu'elle n'est plus rien dans la mienne.

« Notre ancien roman, » ces deux mots sonnent, pour nous du moins, le glas du pauvre *Arthur*, j'entends de l'*Arthur* que Sainte-Beuve devait publier. Ulric ne s'en doute peut-être pas encore, ou bien tâche de ne pas le croire, mais il semble bien qu'à cette date Sainte-Beuve se soit tout à fait désintéressé de l'œuvre commune. *Arthur* n'aura été pour lui qu'une belle occasion de se faire la main, d'apprendre, non pas seulement à écrire des romans, mais aussi, et peut-être surtout, à les vivre De ces deux initiations, la première n'était sans doute pas la plus compliquée. Quoi qu'il en soit, le double apprentissage enfin terminé, pourquoi maintenant continuerait-il, s'attarderait-il à faire siennes, puis à raconter les amours d'autrui? Il a donc laissé au fond d'un tiroir l'autobiographie commencée de Guttinguer, l'ébauche d'*Arthur;* il prépare déjà son autobiographie propre, *Volupté*. Remarquons en passant que ce projet, bien qu'il date de plusieurs mois, Guttinguer vient à peine de l'apprendre, et par les annonces de Renduel (1).

(1) Sainte-Beuve avait déjà parlé de *Volupté* à Barbe en décembre 1831. (Michaut, *op. cit.*, p. 279.) Peut-être a-t-il mené de front, pendant quelques mois, la préparation des deux livres. Quoi qu'il en soit, je crois assez probable que c'est en commençant à rédiger l'autobiographie de Guttinguer que l'idée lui sera venue d'écrire la sienne propre.

C'est peut-être que, depuis plusieurs mois, retenu au Chalet par le calme et les pieuses consolations qu'il y trouve, il a eu moins souvent l'occasion de rencontrer Sainte-Beuve ; c'est peut-être aussi que Sainte-Beuve hésite à lui avouer qu'il ne pense plus guère à *Arthur;* peut-être enfin que Sainte-Beuve s'est fait plus discret avec ce vieil ami en veine de sérieux et de dévotion : les timides reproches d'Ulric lui pèsent ; il évite de le chagriner par de trop précises confidences.

Non que leur amitié ait reçu la moindre atteinte ; elle paraît au contraire aussi tendre que jamais. Sainte-Beuve, lui aussi, a du temps pour tout. Moins absorbé par son bonheur qu'on ne le croirait, il continue à diriger les lectures religieuses de son ami ; il suit, avec un vif intérêt qui n'est pas seulement de curiosité, et où quelque secrète envie se glisse, le progrès de cette lente conversion. Au printemps de 1833, Guttinguer se plonge, avec délices, dans les œuvres de Ballanche, que Sainte-Beuve lui a conseillées, je crois (1).

22 *mars* 1833. — J'ai pour compagnie cette pauvre Élyse, qui va mieux et s'améliore aussi. Me voilà ainsi établi selon mon cœur.

(1) Ballanche, écrit Guttinguer, le 22 mars 1833, « sera un grand chapitre » pour le roman. La seconde partie d'*Arthur* n'est, je l'ai déjà dit, que le journal de ses lectures pieuses. Cela eût fait plusieurs volumes. Quand vint l'heure de choisir, il laissa de côté les citations de Ballanche.

Avez-vous revu ce malheureux enfant prodigue de la rue Grange-Batelière? (Tattet) (1). Il est bien bon et bien déplorable. Je n'ai rien vu de plus insensé, de moins corrigible... Il me fait quelquefois un mal affreux à contempler.

8 *mai* 1833. — Mes filles vont arriver ici dans quelques jours ; alors nous aurons grande illumination.

La vôtre est-elle toujours en verres de couleur? N'y en a-t-il point de cassés ou d'éteints? Cela dure bien longtemps. C'est bien admirable !

A cette ironie, qui n'est pas dans ses habitudes, je crois sentir chez lui une certaine gêne. Il ne peut se tenir de dire son mot qu'il sait trop bien d'ailleurs qu'on ne lui demande pas. Sainte-Beuve aura répondu que les verres de son feu d'artifice étaient au complet et en plein éclat.

4 *juin* 1833. — Votre lettre m'a causé une extrême joie. Vous savoir toujours heureux est un embellissement de ma solitude. Je veux croire avec vous que rien ne changera dans une alliance aussi chère. Il y a bien des raisons pour le croire. Je les compte quelquefois.

Ceci non plus n'est pas très fulgurant, ni même très net. Néanmoins, il veut donner, bon gré, mal gré, son petit bout de leçon :

Ce semblant de calme a quelque chose d'enchanteur (de séduisant? d'endormeur?) pour moi qui n'ai

(1) N° 10 de la rue Grange-Batelière. La maison appartenait au père d'Alfred, Ferdinand Tattet, agent de change.

d'ivresse que celle du Seigneur. Je ne dis ces choses qu'à vous. Je viens de terminer dans mon livre une analyse du *Credo* dont je suis tout palpitant.

Cette « analyse » se trouve, en effet, dans l'*Arthur* de Guttingur. Elle est des plus émouvantes (1).

Victor a écrit un bien bel article dans l'*Europe littéraire*, sauf cette phrase renouvelée du sans-culottisme de Saint-Just et de Marat : « Donnons aux Grands le respect des Petits ; aux Petits, la mesure des Grands. » Pour arriver à cette mesure, les Petits tranchent la tête.

C'est assez bien vu et bien dit. La réplique à Victor s'entend. Car lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains avec Sainte-Beuve, Guttinguer perd ses moyens. Son embarras est ici assez flagrant. Nulle complicité que de timidité, de faiblesse. Voulez-vous qu'il le foudroie. Encore un coup, tâchez de vous mettre à sa place. Rosalie, encore sur l'horizon ; Élyse, dans tous les coins du Chalet. La vieille plaie, mal fermée ; la conversion, désespérément traînante ; de vifs élans de piété et très sincères, mais une rechute toujours possible. Sans compter la répugnance qu'un galant homme, et dont la vie ne fut pas toujours exemplaire, éprouve — ou devrait éprouver — à donner des leçons de morale. En face de lui, Sainte-Beuve, un tel génie, un tel

(1) *Arthur*, pp. 138-146.

ami, et qu'il a toujours vu en pleurs ; à qui jusqu'ici le monde a refusé toutes ses joies ; maintenant, en lune de miel ; lune, d'ailleurs, assez blafarde, miel douteux. Ulric, après tout, que sait-il en vérité de ce qui se passe? Avec Sainte-Beuve, le plus subtil des confesseurs perdrait son latin. Relisez le *Livre d'amour* et *Volupté*. Ni les propos de Sainte-Beuve, ni ses lettres ne devaient être beaucoup plus limpides. Il entortille de métaphores éthérées les réalités les plus grossières ; il aggrave, il salit les plus innocentes par sa façon trouble toujours, louche parfois, de les évoquer.

Écrite dans un de ces « mauvais moments » où l'âme, toujours mobile, de Guttinguer, paraît encore plus dispersée que de coutume, la lettre du 18 juillet 1833 est assez extraordinaire, peu cohérente, et, parfois d'une platitude qui trahit manifestement l'affaissement, la carence de la pensée. Parmi ces pauvres mots, à chacun de distinguer ceux qui portent de ceux qui ne veulent rien dire :

18 *juillet* 1833. — Mon âme est un peu affadie. Le passé revient me tenter, et je ne m'en défends pas trop bien.

Il reprendra ce thème plus loin. Mais ici, une longue distraction, suggérée sans doute par une lettre récente, où Sainte-Beuve devait se dire comblé :

On croit que c'est tout d'arriver au port. Mais il reste à savoir ce qu'on y peut faire. Il faut donc croire

mon ami, que vous ne vous manquerez ni à l'un ni à l'autre, et que cette union est immuable. Il serait en effet déplorable qu'il en fût autrement. Étrange histoire que celle là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute l'histoire du cœur humain, toute la femme! la femme de la Bible et de notre temps. Je pense à vous vos vers, à ceux de ce pauvre Fouinet : *A deux heureux!* Encore dix ans, et que faudra-t-il dire?

Je ne me trouve plus si fort pour la solitude que je le pensais. Mon âme s'est familiarisée avec la mer, avec les forêts, comme avec Paris et les amours. Je suis dans un mauvais moment. Je crois que c'est parce qu'une lettre m'a apporté ce matin le nom affreux de Rosalie. Nom qui me rend méchant, ingrat, injuste, irritable, car, mon ami, je la hais toujours.

Enfin Dieu vous laisse votre coupable bonheur! Je l'espère et je le crains tour à tour. Ce serait votre part d'éternité. Je ne sais plus boire à cette coupe, ma main a repousse, quelle que soit celle qui la présente...

Tattet vous aime comme il sait aimer. Dit-on toujours *Victor et Julia?*...

Aujourd'hui, on dit, je crois, Juliette. La lettre du 9 août suivant montre qu'il s'est ressaisi et rassemblé. La courte période qui s'achève a été d'ailleurs pour lui exceptionnellement fervente.

9 *août* 1832. — Je suis bien charmé de l'air de cette lettre (de Sainte-Beuve, et jubilante) et de la physionomie heureuse qu'elle me montre dans une situation qui garde si rarement sa *paix amère*, comme dit Fénelon.

Je ne sais si je dois vous en souhaiter la continuation, car c'est un piège où Satan nous endort.

Mais le réveil et le déchirement seraient quelque chose de si horrible que je ne sais pas non plus le désirer. Pourtant j'en suis à bénir les souffrances et les tortures où vous m'avez vu en songeant ce qu'elles ont expié sans doute.

Le voilà, j'espère, je crois, dans sa vérité la plus profonde, ému, émouvant, et, tout bien pesé, assez admirable. Suit un beau passage, souligné par Sainte-Beuve. Une procession à Honfleur :

J'en vis partir une l'autre jour de Notre-Dame de Grâce avec des chants si rauques, si faux, si pesants que ma foi en était ébranlée ; mais, à mesure que ces chants s'éloignaient, ils s'unissaient, s'adoucissaient, se vaporisaient, et c'était à faire éclater l'âme. J'acceptai cette explication : toutes ces voix grossières, nasales, brutales, qui prient, forment un concert céleste plus haut, et cela arrive au ciel tout divin. Les paroles de cette musique sont d'ailleurs admirables ! La suite des offices de ce diocèse de Bayeux est un livre enchanteur et plein d'harmonie. Notre cher Lamartine lui-même est encore loin des Psaumes, de certains...

A côté de ce premier jet, plusieurs me sauront gré, je pense, de donner ici la page d'*Arthur*, où Guttinguer développe le même sujet avec un rare bonheur :

Une procession de bonnes gens de campagne s'embarquait sur un bateau, pour aller en pèlerinage à

Notre-Dame-de-Bon-Secours ; le curé la conduisait ; quelques chantres et un serpent en formaient toute la musique. Tout ce monde étant monté à bord, on entonna un psaume dont le bruit et le désaccord, la dureté saccadée, me firent sourire avec dédain, et je me retirai en me bouchant les oreilles (1). Cependant le bateau s'éloignait aussi ; il passa derrière une île verte du fleuve ; les chants continuaient, s'affaiblissant, se fondant, se répandant à travers l'air, pleins, nourris, d'une mélodie grave, sainte, d'un caractère si touchant, si noble, que mes yeux se remplirent de pleurs. C'est que ces chants étaient déjà sur la route du ciel. A une plus haute distance, et recueillis par les anges, ce devait être bien autre chose. Ils arrivent à Dieu tout divins...

Quand ces chants ont percé la voûte des églises, ils se transforment en une musique divine, en paroles, en accords dont vous n'avez point d'idée sur la terre. Cette épreuve me donna là-dessus une complète conviction, et telle que j'entends toujours à présent au fond de mon cœur cette harmonie délicieuse promise

(1) Chez lui exceptionnellement, maladivement susceptibles. Nous l'avons entendu plus haut sur le chapitre des cloches. Voici encore quelques mots qui traduisent très exactement ses impressions, et qui nous montrent l'artiste s'effaçant chez lui devant le chrétien : « Le plus grand nombre chantait mal, et, en tout autre lieu, mes oreilles musiciennes en eussent été désagréablement affectées. J'ai entendu des délicats se plaindre de l'impression défavorable au culte qu'ils recevaient de ces discordances, aigres ou nasales, de la foule en prière. *C'est une susceptibilité qui prouve leur peu d'avancement dans le bonheur de prier, de prier dans la famille de leur Dieu.* » (*Arthur*, p. 207.)

pour récompense à notre foi en Dieu, dès que je chante et que je prie avec mes frères (1).

N'est-ce pas charmant et presque profond? Après cela, ne ferais-je pas mieux de garder pour moi les fâcheuses dernières lignes de cette lettre du 9 août, — la date a son intérêt — qui vient de nous retenir? Non, me semble-t-il. Sachez donc que Guttinguer connaissait Mme Desbordes-Valmore. Il l'a rencontrée plusieurs fois à Rouen, et, faut-il la plaindre pour si peu? elle ne lui a paru qu'assez médiocrement séduisante. Pauline Duchambdge lui allait mieux. Or, justement, il vient de lire, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1833, l'article déjà merveilleux de Sainte-Beuve sur *les Fleurs, poésies nouvelles*. Guttinguer a manqué se fâcher.

L'avez-vous vue cette Mme Valmore si...

Mais non, je ne puis l'écrire qu'en note (2).

Si maniérée, si prétentieuse? Sa bonne amie Pauline m'écrit quelquefois et me parle toujours de vous.

Faisons semblant de n'avoir pas lu.

7 *septembre* 1833. — Votre silence... me donne toujours de l'inquiétude. Votre bonheur est sur un abîme, et sa chute..., je n'y pense pas sans frisson.

(1) *Arthur*, pp. 207, 208.

2) « Si horriblement laide ». N'ai-je pas dit cent fois qu'il ignorait le sens des mots?

Un peu de froid, depuis quelque temps, entre Victor Hugo et Guttinguer, à la suite, je crois, du *Roi s'amuse*.

On dit Victor malade. Je veux lui écrire et que tout soit oublié, s'il veut. J'ai eu tort.

Pour cette réconciliation, il semble compter sur les bons offices de Sainte-Beuve.

J'ai ajouté bien des pages à mon livre. Quand lirons-nous cela ensemble?

On se rappelle qu'il avait redemandé à Sainte-Beuve le coffre aux documents. Entre deux méditations, il ravaude parmi ces dangereuses reliques. Les derniers bulletins de Paris marquent : beau fixe.

12 *septembre* 1833. — Me voici donc tranquille sur votre bonheur (1). Il va. Vous dînez avec Victor ! (Le point d'exclamation est de lui)... Nous verrons donc bientôt le roman (*Volupté*). Le nôtre, j'espérais être assez fort pour y travailler, je fouillai dans cette cassette, et, au bout d'une heure, j'avais cette fièvre que vous m'avez vue dans la rue Saint-Antoine, et qui me faisait courir après les fiacres et les omnibus (2). J'ai tout r'entassé et vous y fouillerez seul, mais il faudra bien que cela finisse. Quel beau livre, je crois !

(1) Tranquille sur le bonheur, non pas sur la conscience de son ami.

(2) Peut-être (??) en revenant d'un pèlerinage qu'il aurait fait, avec Sainte-Beuve, à la rue Picpus.

Oui, mon ami, les pages que j'ai ajoutées au mien sont toutes de calme et d'amélioration... Élyse est toujours là, fort bonne et fort dévouée, se conduisant à merveille, et me soulageant de tout le matériel de la vie.

On voit comment dès lors s'est modifié l'*Arthur* primitif. La partie romanesque, et, si j'ose dire, passionnelle, du roman, a diminué d'importance ; elle ne ferait plus l'objet principal et presque unique de l'œuvre commune, et elle serait désormais abandonnée à la plume de Sainte-Beuve. Ulric a fourni tous les documents, et, qui plus est, nombre de récits, achevés, ou peu s'en faut : « la cassette ». Maintenant il n'a plus le courage de remuer ce triste passé. Dès qu'il y revient, il le sent qui se ravive, qui menace de lui faire perdre une paix assez laborieusement conquise, assez délicieuse. D'autres inspirations l'absorbent désormais et le comblent. Méditations sur les offices de l'Église et sur les chefs-d'œuvre de la littérature religieuse, rêveries d'un promeneur chrétien, chaque jour il ajoute quelque nouvelle page à ce qu'il vient d'appeler *son* livre (au mien), l'opposant à « notre livre. » Il n'y aurait toujours qu'un seul *Arthur*, mais en deux ou trois parties. Dans les deux premières, l'histoire des tragiques aventures qui ont préparé la conversion d'Arthur-Ulric, et l'histoire de cette conversion elle-même ; dans la troisième,

l'histoire intime d'Arthur converti, c'est-à-dire le journal religieux d'Ulric pendant ses premières années de solitude. Sous le titre de *Arthur ou Religion de solitude. Troisième partie*, cette « troisième partie » paraîtra, en 1834, peu de mois après *Volupté* ; l'*Arthur* définitif, en 1836.

12 *octobre* 1833. — Qu'il y a de choses saintes dans la vie, mon ami, et de quels trésors nos passions nous éloignent !...

Il vient de lire l'*Ahasverus*. Classique, en ce point, hélas ! et en quelques autres, Ulric ne pardonne pas à Quinet d'avoir tant exalté la femme ; les femmes,

qu'en vérité je crois tout aussi peu dignes que nous de la miséricorde divine. Elles habitent toutes avec un crocodile.

Élyse aussi? Mais certainement :

Je suis par instants bien mécontent d'Élyse. Elle a d'étranges travers et peu de bon sens. Un défaut de première et saine éducation, qui ne se peut changer, malgré ses épreuves.

Encombrante ou non — et elle ne l'est que par accès — Ulric sait très bien les devoirs que cette présence lui impose. Pleinement converti d'ailleurs, il hésite encore sur ce point seul, il tergiverse. Ce mariage l'humilierait profondément. D'un autre

côté, il a grand'peur de l'enfer, il ne veut pas mourir en état de péché mortel. Voyons les choses comme elles sont. A ce débat qui n'a rien de poétique, mais qui n'en est pour cela que plus humain, se réduit désormais tout le drame de sa conversion.

Sainte-Beuve continue cependant à s'intéresser au roman qu'il ne compte plus écrire. Il entend bien que Guttinguer publie un *Arthur* de sa façon, et d'où Rosalie ne soit pas absente. Il a dû l'encourager dans ce sens, mais la résolution d'Ulric est bien prise.

16 *octobre* 1833. — Il faudra que je vous rende la précieuse malle de notre roman, et que vous en fassiez ce qu'il vous plaira Je suis bien de votre avis ; il ne faudrait pas faire de ceci une œuvre d'art, et tout laisser aller au courant. Mais cette femme, sa famille, tout cela me troublerait. J'intitulerai la troisième partie, que je fais en ce moment : *Arthur*, et elle pourrait bien paraître la première, annonçant les deux parties du roman.

Nouvelles injures à l'adresse de Marceline, dont Sainte-Beuve lui aura parlé. Je ne transcris que l'essentiel. Ce que je laisse n'est pas d'ailleurs plus grave, ni plus bête, que le « crocodile » de tantôt.

Ce n'est pas moi qui vous pousserai à voir l'auteur des *Pleurs*. Déplorable créature... Beau talent de femme qui fait gémir. Latouche disait qu'il n'y avait pas de cuisinière sale qu'il ne préférât à la femme

de lettres. Je sais peu de choses qui m'aient autant déplu que cette chère Marceline.

Adieu ! Que les joies de l'amour restent avec vous, jusqu'à ce que votre cœur soit préparé aux autres, et que, pour cela, Dieu vous conserve et ne vous laisse pas mourir avant le temps.

Là-dessus, ne nous scandalisons pas plus qu'il ne convient. Comprenons-le, plaçons-nous, comme ferait un casuiste disert, dans l'hypothèse précise, immédiate, où le bon Guttinguer se trouve placé. Il souhaite de tout son cœur, et chrétien et pitoyable, la conversion de son ami. C'est là même en vérité ce qu'il souhaite uniquement, son autre souhait n'étant que parade et verbiage. Mais puisque, pour l'instant, Sainte-Beuve ne songe aucunement à se convertir, faut-il lui désirer que son amie le trahisse, le déchire, devienne pour lui une seconde Rosalie ; ou bien, plus humainement, que « les joies de l'amour restent avec » lui? Cruelle énigme. Mais quoi? Guttinguer, ainsi déchiré, n'est-il pas revenu à Dieu? Oui, sans doute, mais sur quelle pente sinistre, — le poignard ! le suicide ! — la grâce ne l'a-t-elle pas arrêté? Il s'en est fallu de si peu ! Alors, de ces deux voies, les roses, les épines, au terme desquelles il se peut que Sainte-Beuve trouve enfin le salut, laquelle choisir? Ah ! justement, qui l'oblige à choisir? Ce n'est pas là son affaire. Montrer doucement à Sainte-Beuve

qu'on ne l'approuve pas, lui rappeler que, si fragile soi-même que l'on puisse être, on fait la différence du bien et du mal, cela suffirait. Au fond, je le répète, c'est là tout ce qu'a voulu Guttinguer. Mais, troubadour incorrigible, il ne peut se tenir de coudre un air de mandoline au plus grave des sermons.

A cette époque, du reste, le « divertissement » le tente peu. La forêt, la mer, les livres pieux, la prière, n'était l'embarras de conscience que nous savons, il se trouverait pleinement heureux. Paris même a presque cessé de le fasciner.

10 *novembre* 1833. — Il serait pourtant bien doux de causer avec vous sous les arbres noirs des Tuileries ! Dites-moi de venir. Je suis si paresseux, si content du pain quotidien !...

M'avez-vous trouvé trop déplorable avec mes déplorables vers? Peut-être aussi bien sévère pour cette pauvre dame Valmore, dont je plains le malheur, mais que je ne peux aimer, parce qu'elle n'est pas naturelle.

Il a essayé de lire Quinet :

Cela me va peu. Je vis dans un calme si harmonieux de lectures avec Bourdaloue, Bossuet, Fénelon et François de Sales. Quel charme ! Quel enchantement ! Pureté, douceur, génie... Quel spectacle que celui du christianisme expliqué par ces adorables hommes ! Que faire après cela des livres du temps? Je ne sais plus m'y plaire, ou c'est avec crainte et repentir.

7 *décembre* 1833. — Vous m'avez donné des trésors dans les lettres de Duguet et des autres. On peut dire que l'on cause avec des anges. Adieu !... La charité et l'humilité sont des coupes bien délicieuses et je tâche d'y boire le plus que je peux. Vous en avez une autre aux mains, mon ami, qu'elle vous soit douce et ne se brise pas !

Faites comme Sainte-Beuve a dû ou aurait dû faire ; laissez tomber la romance, gardez le sermon.

X

Sainte-Beuve se prêtant docilement, sérieusement aux sermons de Guttinguer, certains jugeront la chose assez bouffonne, et moi, plus naïf qu'il ne convient, même à un ecclésiastique. Le croirez-vous du moins s'il vous le dit lui-même? En tête de la lettre que Guttinguer lui a écrite, le 3 janvier 1834, Sainte-Beuve a profité du coin laissé blanc pour tracer à la hâte ces quelques mots :

Plus tard montrer que Gut. l'ami (nous lisions *Valérie*) contribua à me ramener à la religion par ses paroles fénéloniennes. Paroles simples et suaves (1).

Que signifie le « plus tard » par où commence ce minuscule inédit, que je n'ai pas déchiffré sans émotion? Sainte-Beuve, je crois, veut dire : quand j'en serai arrivé, dans mon roman de *Volupté*, à la conversion d'Amaury. Inutile, en effet, de lui prêter l'intention de raconter « plus tard », *ex pro-*

(1) Lovenjoul avait bien déchiffré cet autographe, il l'avait même copié sur un bout de papier que le diligent Vicaire a inséré dans le dossier *Guttinguer-Sainte-Beuve*. J'ignore s'il l'a publié.

fesso, sa propre histoire. La lettre de Guttinguer (3 janvier 1834) l'aura trouvé en train de ruminer son fameux roman. Guttinguer devait figurer dans *Volupté* sous le nom de « l'Ami de Normandie ». Cela était arrêté déjà. D'où le rappel sommaire : « Gut. l'ami ». Mais le souvenir d'Ulric, de ses propos, de ses exhortations, de son exemple, soudain ravivé ce jour-là, Sainte-Beuve aura eu l'idée de faire à « l'Ami de Normandie » une part plus importante dans la conversion d'Amaury, la part qu'avait eue, en fait, Guttinguer, dans sa propre conversion. Celle-ci, quelle qu'elle ait été, d'ailleurs, Sainte-Beuve est bien incapable de l'oublier, il n'a pas besoin d'en fixer le souvenir sur le premier papier venu. Ce qu'il ne veut pas oublier, c'est l'inspiration fugitive qui lui est venue : au lieu de romancer, comme il y songeait peut-être, la conversion d'Amaury, pourquoi ne pas insérer tel quel, dans *Volupté*, le récit de sa conversion à lui, Sainte-Beuve? Nous savons qu'il ne donnera pas suite à ce projet, mais quoi qu'il en soit, nous ne pouvions espérer de confidence plus catégorique, ni qui fît plus d'honneur à l'action persuasive, « fénélonienne », vraiment religieuse de Guttinguer, ni qui justifiât davantage l'interprétation que nous avons jusqu'ici proposée des lettres de celui-ci. Libre à nous de le trouver maladroit jusqu'au ridicule, ou faible jusqu'à la complicité ; Sainte-Beuve l'a vu autrement.

Quant à ce qu'il nous révèle de lui-même, dans ces précieuses lignes qui n'ont été écrites que pour lui seul, que cela nous surprenne ou non, force nous est bien de l'accepter. Supposons qu'il savait sa langue au moins aussi bien que nous, et mieux que nous les oscillations de sa vie intérieure, pendant ces années d'une fermentation si mêlée et si ardente. « Me ramener à la religion » ou ne veut rien dire, ou veut dire « me ramener à la religion ». A celle de son adolescence, à celle de Guttinguer, de l'abbé de Lamennais, d'Adèle. Ne m'en demandez pas davantage. Il me suffit de savoir que ce mouvement de retour, Sainte-Beuve le prend très au sérieux. Si bien que, pour faire plus vrai, plus réel et vivant, le récit de cette conversion totale qui sera le dénouement de *Volupté*, il compte — sa note le dit — puiser abondamment dans ses propres souvenirs de converti. A son Amaury, il prêtera les expériences toutes personnelles par où lui-même il vient de passer.

Mais qu'avons-nous besoin de cet inédit? Ce qu'il nous laisse deviner des oscillations de Sainte-Beuve et de l'influence foncièrement religieuse qu'Ulric exerçait sur lui, les *Pensées d'août* nous l'avaient déjà dit :

Hélas ! je ne suis plus celui du mont Albane,
Celui des premiers pleurs et des premiers désirs ;

Quelques printemps de trop ont usé les plaisirs.
Dieu n'est pas tout pour moi ; mais l'âme encor profane
Sans plus les égarer, étouffe ses soupirs.

Au cœur d'une Amélie éveillant le mystère,
Qui n'a pas gardé le remords?...
Et plus tard, quand la faute en nous s'est enhardie
Tout froissé des liens de quelque madame R...,
Oh! qui n'a pas souhaité l'instant qui congédie,
La paix loin des erreurs, et le toit vaste et clair,
Et l'entretien si doux, tout proche de la mer,
Près d'un ami de Normandie

Guérissons, guérissons, et *plus de faux lien!*
C'est assez dans nos jours d'une amante pleurée (1)...

Avec cela, inutile de me rappeler que, s'il s'était présenté à mon confessionnal, pendant ce mois de janvier 1834, j'aurais dû lui refuser l'absolution. Qu'est-ce que cela prouve? Je ne l'aurais pas accordée non plus à Ulric. J'attends son mariage avec Élyse. Encore un an. Mais où a-t-on vu que seuls appartiennent au bercail, ceux qui « accomplissent toute la loi? » Assurément, sa liaison avec Adèle ne mettait Sainte-Beuve dans l'impossibilité ni de croire, ni de prier. Il est certain, au contraire, qu'au moins pendant de longs mois, cet amour lui a rendu la religion plus facile. Il prendra plus tard

(1) *Pensées d'août* : J'ai reçu, j'ai reçu. — Ce poème, encore plus plein de confidences que les autres vers de Sainte-Beuve, et c'est beaucoup dire, devrait être imprimé à la fin de *Volupté*. C'est le véritable épilogue du roman.

une joie honteuse à tout souiller de ce roman, d'abord timide et chaste, longtemps moins coupable qu'on ne l'a dit (1). Bien plus naïfs que moi, ceux qui, sur la foi des amères boutades qu'il doit se permettre longtemps après, ne voient qu'une manœuvre de stratégie galante dans la crise religieuse qui a inspiré les *Consolations*, que raconte *Volupté*, et à laquelle fait allusion mon bel inédit. Sainte-Beuve masqué en dévot pour être sûr d'obtenir les faveurs d'une dévote, allons donc ! De qui admet béatement cette construction puérile, le moins que l'on puisse dire est que toute espèce de sens critique lui a été refusée. Sur ce, revenons à la lettre du 3 janvier.

J'ai laissé Élyse à Honfleur. Nous nous manquons beaucoup l'un à l'autre. *Est aliquid sacri necessitudinibus.*

(1) Je résiste de mon mieux à ce sujet qui n'est pas le mien. On me permettra cependant de rappeler un passage de *Volupté*, qui en dit long, me semble-t-il, celui qui commence par ces mots : « Vous me demandiez, belle enfant, sous les saules du canal, pourquoi je regardais ainsi votre mère ; et j'AURAIS PRESQUE PU VOUS LE DIRE... tant il y avait de respect dans l'intention de ce regard. » Le développement qui suit est très important (pp. 66-68). Non moins lumineuses les pages 47-51. Avec cela, ma candeur n'ignore pas que chez Sainte-Beuve amoureux le « presque » est toujours là : « J'aurais presque pu vous le dire. » Exprimé ou non, il faut toujours le sous-entendre, le flairer. Ce « presque », il l'appellera un jour « le clou d'or ». Ce que je demande à la critique est simplement de voir tous les aspects du problème. Plus vous êtes simpliste *one-sided*, tranchant, plus Sainte-Beuve vous échappe.

Bon signe. Il ne pense donc plus à l'abandonner.

Tout ce que vous me dites de nos *sublimes* m'intéresse au dernier point.

Lamennais, Gerbet, que Sainte-Beuve désignait ainsi dans sa dernière lettre à Ulric.

Vraiment ils le sont. Ce qui manque, c'est du calme et de la fraîcheur, c'est quelque belle eau pure qui guérisse nos palais échauffés. Qu'il me tarde de voir s'il y en a quelques gouttes dans votre livre (*Volupté*) !

Bon signe encore. Sa Jérusalem à lui est une vision de paix. Les violents l'inquiètent. Cependant il achève la troisième partie de son *Arthur :*

J'ai de quoi composer un volume comme je vous l'ai dit... je voudrais lui donner le titre d'*Arthur*, avec le préambule que je vous envoie. Avec cette forme, Renduel s'en voudrait-il charger, lui qui avait accepté les premières parties?

Non, Renduel ne voudra pas. Le livre sera imprimé et édité en Normandie.

J'ai encore écrit à Victor. Il doit être malheureux, presque accablé. On en dit ici des choses bien tristes, de sa vie, de ses ennemis, de ses amis. Que j'ai envie de causer avec vous de tant de choses, et surtout de vous-même !

Sainte-Beuve continue à lui passer de bons livres. Comme toujours, il les choisit à merveille. Cette

fois, les *Pères du désert* traduits par d'Andilly. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt?

15 *février* 1834. — Cher ami, ma santé a été bien chétive... Vous m'avez procuré une délicieuse connaissance avec ces Pères du désert. Cela est plein de candeur, de parfum, et de ce qu'on dit si bien : *sancta simplicitas.* La foi est si douce que je veux bien même de la crédulité. Ceci va fournir aliment à mon livre de *Solitude (Arthur)*. Mon ami, si la mort empêchait que je le finisse, promettez-moi de le terminer, et réclamez ce droit des miens qui s'y prêteront, j'espère. Tenez ce vœu pour sacré. Promettez-moi aussi de penser à Élyse pour son enfant, de ne point en perdre tout à fait la trace et de voir ce qu'il pourra devenir comme homme, je fais cette recommandation à vous, à Le Prevost, à mes enfants...

Que faites-vous? quelle courte apparition mutuelle nous avons faite... J'ai goûté à votre vie, venez goûter à la mienne, quoique beaucoup plus mondaine encore que je ne la voudrais. Ce n'est plus que comme repos que je cherche les hommes et les femmes, et pour me détourner de mon idée fixe. Les hivers me [sont bien durs maintenant. Encore un printemps, encore un printemps. Quand on a gardé seulement un grain de l'Évangile, les printemps avec Dieu surpassent ceux de l'amour. Gardons donc bien, mon cher ami, ce dont nous] (1) avons parlé tant de fois, et cela lèvera plus tard. Adieu, donnez-moi quelques nouvelles de vous, de vos admirables amis, parlez-moi de ce qu'ils font, et

(1) Encadré d'un trait à la plume par Sainte-Beuve.

apprenez-moi que vous êtes heureux avec vos pensées et avec votre amour.

Le projet de Port-Royal dont vous m'avez parlé a-t-il une suite? Pourquoi ne prendraient-ils pas ma forêt, ma maison? J'en serais le gardien. La solitude est assez profonde.

Je n'arrive pas à deviner de quoi il peut être question dans ces dernières lignes. La date (1834) ajoute au mystère. Sainte-Beuve commence à peine à s'intéresser pour de bon à l'histoire de Port-Royal. Aurait-il déjà noué d'intimes relations avec les revenants du jansénisme? Voudrait-il les aider à fonder une colonie? Au Chalet, Guttinguer, moitié concierge, moitié père temporel ; Élyse embarrassée et embarrassante ; visites patelines de Sainte-Beuve ; fous rires d'Alfred de Musset ; c'eût été trop beau !

Je ne rêve pas... Ou plutôt ce même rêve, mais moins entremêlé de fantaisies profanes, Sainte-Beuve l'a fait, nous en sommes sûrs, et plus d'une fois ; il le faisait encore en 1834, à la veille de publier les *Pensées d'août*.

Souvent l'hiver dernier, en douce compagnie,
Où les noms plus obscurs et des noms de génie,
Et d'autres couronnés de bonté, de beauté,
S'unissaient dans un nœud de libre intimité...,

Victor, Adèle, lui-même, Pavie, Ulric, quelques autres.

Souvent donc, réunis par qui savait choisir,

Lamennais peut-être,

Tous chrétiens de croyance ou du moins de désir,
Ces soirs-là, nous causions du grand mal où nous [sommes...
De l'orgueil emporté qui déplace les cieux,
De l'esprit toutefois meilleur, religieux,
Jeune esprit de retour, souffle errant qui s'ignore,
Qu'il faut fixer en œuvre avant qu'il s'évapore ;

Cet esprit « meilleur, religieux », ce « jeune esprit de retour », ces fiançailles, fragiles peut-être, mais ferventes du romantisme et du catholicisme, tout cela, c'est de l'histoire.

Puis, par degrés, venait le projet accueilli
De faire refleurir Port-Royal à Juilly,
Ou plus près, quelque part ici, dans Paris même,
Et, dans quelque faubourg d'avoir notre Solesme.
Et c'étaient des détails de la grave maison,
Combien de liberté, d'étude ou d'oraison,
La règle, le quartier, tout... hormis la demeure,
Et le plus vif sortait pour la chercher sur l'heure.

Le lendemain, naturellement, on n'y pensait plus. Un rêve donc, ce tiers-ordre menaisien dans un Port-Royal ressuscité. Sainte-Beuve, du moins, essaiera toujours de garder « le désir et l'idéal dessin » de ce projet chimérique, d'en garder « l'esprit ».

Même au sein du grand doute où s'empêchent nos pas,
Un esprit de pardon, d'indulgence et de larmes,

Une facilité de prier sous les armes,
Le souvenir d'un bien qui n'a pu nous tromper (1).

26 *mars* 1834. — Mon cher Sainte-Beuve, ma triste santé a retardé la réponse à votre excellente et aimable lettre. Ces travaux de semences et de culture où le Seigneur m'emploie, occupent toutes mes forces et me prennent souvent plus de temps que je ne voudrais. L'examen de moi-même et le désir de perfectionnement et de douceur ont aussi de grandes exigences. Mais tout cela est mêlé de vous, mon cher ami, et de votre fréquente pensée. Dieu vous accorde le temps d'épuiser les passions et de revenir à sa contemplation et à son intelligence. La vôtre m'a mis aux mains de bien précieux trésors ; en voici encore un nouveau : *l'Homme de désir!* il m'assure, m'adoucit, me fortifie...

Une fois de plus, Sainte-Beuve a été bien inspiré. Après les Pères du désert, Saint-Martin. Mélange dangereux pour des novices plus subtils ; à Guttinguer, cela ne fera que du bien. Il continue et passe à

la médiocrité de cœur religieux qui caractérise *l'avocat. Tous les avocats* dédaignent Lamartine et aiment *la Pucelle...*

Mon livre avance peu, mais se continue à l'infini. Je vous enverrai à quelques jours les premières bonnes feuilles. Et vous, mon ami, cette *Volupté* qui a tant réveillé mon enfance, ma jeunesse, mes amours ! J'avais bien reconnu mon erreur au sujet de cet évan-

(1) *Poésies complètes* (1840), pp. 309, 310.

gile de la femme qui touche la robe de Jésus-Christ (1). Que tout cela est divin, mon ami, et cette *passion*, ce sacrifice, ce Dieu dans le désert ! De quelles émotions cela me remplit aujourd'hui. [Il se passe des choses admirables dans la simplicité de ma vie ; des histoires de *pauvres*, pareilles à celles de Jean l'Aumônier. Avez-vous lu cela, vous qui me l'avez fait lire] (2)? Et ces sensibilités délicieuses du Patriarche d'Alexandrie ! Ces histoires naïves, ces songes, ces voyages ! Que de poésie ! que de divinité, que de ciel dans tout cela ! Mon livre en réfléchira bien quelques parties...

Vous savez le bonheur que me donnent vos nouvelles, et l'assurance que vous êtes heureux dans ce passage où vous êtes d'une vie qui doit aussi s'approcher de la douceur de Dieu. Avertissez-moi bien de ce qui viendra de vos divins et bons amis.

« Les « sublimes » de tout à l'heure, Lamennais, Gerbet, et non pas Victor et Adèle. Du moins, il me semble. Mais voici paraître un nouveau personnage, le petit Gabriel, en nourrice aux environs, et qui ne porte pas encore le nom de son père.

Élyse vous remercie. *Elle arrivera* aussi, toute proportion gardée. Elle songe à son enfant, qui promet d'être bien charmant. Il est délicieux à voir. Dieu permettra que je leur laisse quelque aisance, sans doute. Promettez-moi aussi de vous en informer un jour, de

(1) Erreur que Sainte-Beuve aura relevée sur le manuscrit d'*Arthur*, ou dans une lettre.

(2) Encadré d'un trait de plume par Sainte-Beuve. On trouve, à la fin d'*Arthur*, quelques-unes de ces « histoires de pauvres ».

conseiller, d'éclairer. L'avenir de cette pauvre créature trouble bien ma conscience par instants. J'en réponds. Il est chez de bonnes gens de campagne, bien pieux et bien excellents. Dieu nous voie en pitié tous ! Mon cher ami, donnez-moi donc quelques détails sur l'auteur de *l'Homme de désir*. Existe-t-il? Où est-il? Qu'a-t-il écrit encore? Je me prosterne à chaque minute.

On connaît les perturbations sociales de cette époque. Notre grand bourgeois continue à trembler. Sainte-Beuve est plus tranquille. Pour le convertir, et, en même temps, pour s'excuser lui-même de son trouble, Ulric rencontre, au hasard de la plume, une jolie formule, plaidoyer semi-honteux pour « le capital ».

10 *avril* 1834. — Sondez les éléments de tout ce trouble, et pardonnez-moi d'être avec les hommes d'*intérêt* pour éviter les hommes de sang.

Lamennais l'inquiète pour les mêmes raisons, pour d'autres aussi, plus chrétiennes.

Le tempérament de notre sublime abbé lui prépare à coup sûr d'amers chagrins et peut-être d'amers repentirs.

Mieux vaut l'esprit de François de Sales, de Jean Climaque :

Ces hommes de tendresse et de prière sont les seuls qui me vont à présent.

Arthur s'imprime... C'est incorrect et maigre. Je n'y

ai plus de foi. Je poursuivrai cependant, cela convertira peut-être le compositeur.

Que vous me charmez de me promettre des histoires comme celles de Jean l'Aumônier !

Ici, au-dessus de ces dernières lignes, trois mots ajoutés par Sainte-Beuve : « Il s'enflammait à mon récit », c'est-à-dire, quand Sainte-Beuve lui racontait ces pieuses histoires. Pourquoi cette note? C'est que, probablement, Sainte-Beuve fait lire, autour de lui, les lettres de Guttinguer, et, j'en suis certain, pour qu'on les admire. Il les admirait beaucoup lui-même, comme le montrent d'autres petits mots, çà et là, de la même griffe (1). La présente lettre est, d'ailleurs, fort remarquable :

J'en aurais bien quelques-unes (belles histoires pieuses) aussi à vous dire et de ce que [j'appelle les visites de Jésus-Christ. Cela s'étend, se tient, se correspond, et on apprend des choses à vous faire vendre vos meubles] (2) et à ne plus avoir qu'un plat à sa table. Il y a là aussi une source de *Volupté*, qui ne pouvait manquer à votre livre, et cette belle acception du mot rendra bien édifiante la pensée de votre livre qu'on ne s'attend guère à trouver ce qu'il est.

Guttinguer n'avait pas encore lu *Volupté*, mais sur le vrai sens du titre et sur la tendance générale

(1) Voir, par exemple, la lettre du 2 août 1834.

(2) Encore encadré d'un trait de plume par Sainte-Beuve.

du livre, il était déjà renseigné par l'auteur lui-même.

Dieu vous laisse dans ces belles conceptions, mon ami, dans ces chemins unis, dans ces belles pentes vers le calme, et ne vous ramène pas dans les torrents politiques.

Le « révolutionnaire » d'hier l'inquiète beaucoup plus que l'amoureux d'aujourd'hui. Ce trait, que l'on n'a pas assez remarqué, a son importance.

25 *mai* 1834. — Et votre livre? Il doit avoir paru, ou il paraît. N'oubliez pas de me le dire.

Puis, sans transition d'aucune sorte, ces lignes, peut-être plus suggestives que stupéfiantes, et c'est beaucoup dire :

Le caractère de Victor est déplorable. Je le crains perdu. Quelle force il y avait là, quelle poésie! Ne l'abandonnez pas, je vous prie. Si son cœur pouvait s'adoucir! Il a achevé de tout perdre dans les *décorations*.

Était-ce là un des griefs contre Victor apportés par Sainte-Beuve dans sa lettre précédente?

Les hommes du désert avaient bien raison de regarder la chasteté comme la conservatrice des vertus chrétiennes.

Maladresse épique? Explosion de cet humour inconscient qui est le plus redoutable de tous?

On pense rêver. Ne serait-ce pas que l'idée que l'on se fait aujourd'hui assez communément du roman de Sainte-Beuve aurait fort surpris Guttinguer? Épouvanté même. Sans cela, galant homme qu'il était, et très dévoué à Victor, aurait-il accueilli sans indignation les doléances de Sainte-Beuve sur la conduite de l'ami commun? Aurait-il répondu comme il a fait ou à peu près : ce pauvre garçon est indéfendable ; mais, de grâce, pardonnez-lui. *Bear with him.* « Ne l'abandonnez pas ». Ces derniers mots, qui touchent au sublime du comique, les eût-il écrits?

XI

Volupté vient de paraître chez Renduel, le 19 juillet :

28 *juillet* 1834. — Je suis en train du second volume de *Volupté*, tout palpitant sous ce style plein d'images, de pensées et de sentiments. Je viens de me voir (l'ami de Normandie) comme un homme qui va au salon chercher son portrait. Vraiment, je ne suis pas trop mal. Flatté en quelques parties, mais tout cela fait une excellente ressemblance.

Pour vous, mon ami, on vous suit à merveille sous vos mille déguisements de temps et de lieu. Mme de Couaën est bien délicieuse. Je suis charmé et étouffé. Tout cela me reconduit rue Picpus, si bien qu'un de mes vieux amis m'ayant dit hier avoir dîné avec *Rosalie*, j'en pensai tomber évanoui et n'ai cessé d'y rêver depuis avec l'amertume, mais adoucie et calme, des tristes jours.

Une interruption, et il reprend sa lettre :

J'achève à l'instant votre précieux livre où j'ai vu ma part s'agrandir avec un vif attendrissement. Quoi ! j'ai la seconde place dans votre âme (1) ! et c'est à

(1) Allusion à ce passage : « Mon excellent ami de Normandie continue de vivre dans une retraite presque heu-

moi que vous eussiez conté ces choses si vous ne les lui eussiez pas contées !... Quelle fin de livre ! Quelle part à la divine religion du Christ ! Comme votre piété écrase la mienne si incomplète, ma foi si indécise ! Qui sait ce que produira ce livre sur la jeunesse qui vous a reconnu et aimé et cru depuis longtemps? Si nous revenions donc aux églises ! Si nous comprenions cette beauté angélique, cette *Volupté!*

Ce livre fera du bien, c'est une œuvre chrétienne dont Dieu vous bénira. — Votre bon ami de Normandie

Ce que nous pensons, nous, de pareils transports ne présente qu'un intérêt médiocre. Ils n'ont pas surpris Sainte-Beuve, ils l'ont enchanté. Vanité d'auteur? Non. C'est d'abord la joie d'être compris, d'avoir atteint le but que l'on se proposait, fait le bien que l'on s'était promis de faire. Sainte-Beuve a voulu écrire un roman chrétien, presque un livre de dévotion. Où est l'homme d'une fin unique? Il voulait aussi se raconter, rompre sa plume aux dernières délicatesses de l'analyse morale, attendrir Adèle, se venger de Victor, morigéner Lamennais, que sais-je encore. Il n'est pas simple. La rare nouvelle ! Songez aussi que, dans cette lettre d'Ulric, traînent les souvenirs de mille entretiens intimes avec Sainte-Beuve ; elle continue une con-

reuse et son affermissement à peine troublé. Cœur régulari dès longtemps, il se plaint parfois de palpiter encore. Si c n'était pas à vous que j'écris ces pages, c'est à lui qu j'aimerais surtout les adresser. » *Volupté*, XXV.

versation commencée depuis cinq ans. S'il n'a pas compris le livre, il est le dernier des sots. Imaginez une lettre semblable, envoyée à Renan par un dévot de ses amis, pour le féliciter de la *Vie de Jésus!* Un pénétrant philosophe d'aujourd'hui, M. Christian Maréchal, est allé demander aux brocanteurs du Marais la « Clef de Volupté ». Il l'avait, d'ailleurs, déjà dans sa poche. Une! Mais il y en a vingt. Celle de la cave, du jardin, des écuries... Moi je veux tout le trousseau, y compris la clef de la maîtresse porte, celle que le bon Guttinguer vient de nous offrir. Un passe-partout. La plupart des catholiques de ce temps-là ont jugé le livre exactement comme avait fait Guttinguer. Qu'un seul nous suffise, qui n'était pas sot non plus. « D'un bout à l'autre, mais surtout dans le second volume, écrit Lamennais à Sainte-Beuve, on sent comme une bonne odeur de christianisme qui rafraîchit l'âme et la ranime. Le pauvre voyageur épuisé, qui serait peut-être mort sur le chemin, reprend des forces en apprenant que là, tout près, il est un toit où le plus pur amour lui prépare une tendre hospitalité; où, fatigué de la route, il trouvera le repos et un doux sommeil. De telles pages sont une œuvre de charité, une œuvre de chrétien (1). » Oh! non pas d'un

(1) Cité par M. Maréchal, *la Clef de Volupté*, Paris,

chrétien modèle, et de qui l'on n'ait jamais le droit de sourire. Ulric lui-même ne s'en privait pas. Le 6 août, remerciant Sainte-Beuve d'un « adorable sonnet » à la louange d' « une belle et noble dame » il lui écrit :

Allez-vous recommencer une trilogie de femmes encore? Ce sonnet me réveille de la pensée où j'étais que vous étiez au séminaire vraiment (1)...

30 *août* 1834. — (Une Parisienne, de passage à Rouen,) nous dit savoir des prodiges de *Volupté*. Elle connaît plusieurs personnes, une femme entre autres qui ont dû vous adresser des lettres... Elle nomme tous les personnages du roman, excepté Mme R...

En septembre, Guttinguer est à Paris.

29 *septembre* 1834. — Nous sommes restés hier jusqu'à deux heures à Saint-Roch, pour entendre l'abbé de Guerry... Prédication bien sonore et éclatante, mais insuffisante (2)...

s. d. (1905), pp. 91, 92. Bien que trop sévère, selon moi, Sainte-Beuve, ce livre est des plus intéressants.

(1) Ce sonnet : « Je suis dans mon chemin », se trouve dans les *Pensées d'août*.

(2) Vers ce même temps, Sainte-Beuve a de gros ennuis au sujet d'un de ses articles. Ulric se passionne pour cette affaire, qui faillit se terminer par un duel. « 17 octobre 1834. La conduite de ces gens de religion et d'humanité est d'une contraste atrocement ridicule avec leurs sentiments écrits. « 24 octobre : quelles religions que celles qui donnent un carnassier désir du sang de nos adversaires ! » Il s'agit de la polémique Coëssin-Beauterne, à la suite de l'article de Sainte-Beuve sur Ballanche (*Revue des Deux Mondes*, 15 sep

François de Sales lui va mieux, qu'il court retrouver au Chalet :

17 *octobre* 1834. — Je me suis fait un cabinet délicieux, où je lis saint François de Sales devant le *Spasimo* (don de Sainte-Beuve) avec de célestes ravissements.

Et Saint-Martin dont il presse Sainte-Beuve d'écrire la vie : « Dieu vous la commande. »

24 *octobre* 1834. — Nous avons des tempêtes ici à nous faire passer nos jours et nos nuits au bord des vagues. Des spectacles sublimes, terribles, d'une agitation épouvantable. On y récite tout de même le céleste *Ave*,

Tête nue, adorant !

Quel charmant tableau, mon ami, j'y ai pleuré, je vous assure.

Rappel du joli sonnet que Sainte-Beuve vient d'écrire, et qui paraîtra plus tard dans les *Pensées d'août :*

Des nappes de fin lin la terre était couverte,
Et les chaumes restants et les brins d'herbe verte
Semblaient un champ de lis subitement levé ;

Des brebis, tout au loin, bondissaient, blonde écume ;
Et moi, dont l'œil se mouille et dont le front s'allume,
Tête nue, adorant, je récitai l'*Ave*.

embre et note dans le numéro du 1er octobre). Cf. Michaut, *p. cit.*, pp. 630, 631.

Le 1er novembre, la *troisième partie* d'*Arthur* paraît à Rouen, chez Nicétas Périaux.

2 *novembre* 1834. — C'est par espérance d'être utile que je souhaite que le livre soit répandu dans un plus grand nombre de mains pieuses...

Il a déjà sur le métier un *Saint Martin* de sa façon :

Vous pensez, n'est-ce pas, que je ne puis encourir aucun blâme de publier cela bientôt?

Scrupule tout catholique. Nous verrons comment il y répondra lui-même. Un autre scrupule, plus ancien et plus grave, continue à l'obséder. Sa ferveur croissante, l'âge qui se fait sentir, Élyse de plus en plus raisonnable et irremplaçable, le petit Gabriel qui est maintenant au Chalet, tout prêche à Ulric cette pleine conversion que nous attendons depuis si longtemps.

Je vous écris par un saint et beau jour d'automne tout rempli de parfum et de prière, de calme, de silence.

L'office (de la Toussaint) m'a paru admirable l'évangile plein de ce dénombrement de la milice divine, et la prose, tout cela m'a bien ému encore et confirmé... Ma vie, ainsi pleine, passe avec recueillement et simplicité. J'y voudrais un *ordre parfait*, dont l'absence me trouble et me navre par instants. Dieu m'accorde le temps, ainsi qu'à vous, cher ami!

Cor humiliatum, Deus, non despicies... L'onction de ces lettres nous paraîtrait moins « suave », moins « fénélonienne » si elle n'était si pleine d'humilité. La lettre du 18 novembre est très émouvante :

Je recevrai avec bien de la consolation le nouveau volume de M. du Clésieux. Cette strophe sur la mort est fort belle. C'est un côté difficile et sur lequel il faut être prudent à s'évertuer. La solitude et la propriété me rendent cette vie trop belle encore, pour que le visage de la mort ne me soit pas affreux, et puis cet enfant si aimable, si frais, si bon !

Il ne s'est point encore passé de jour depuis mon retour où je n'aie planté, orné, ordonné et mieux fait encore, j'espère, tout cela dans le sein de ce désordre sérieux et calme, où je laisse s'engourdir ma vie et ma conscience.

Un « désordre sérieux et calme », cela est d'un bel écrivain, d'un vrai moraliste. Ce n'est pas en vain que Guttinguer lit et relit Bourdaloue.

Que faire? Noël se passera donc encore sans complète résurrection !

Rien de si triste, mon cher ami, que ce que vous me dites d'Alfred. Et cela est de toute vérité. *Les passions égarent, les vices exterminent*, et je crains que le beau talent ne soit lui-même *exterminé*. Il y a bien du malheur dans cette nature. Quel prodigieux tour de force de la matière d'avoir enfanté ce génie (1) !

(1) Réponse à quelque boutade métaphysique d'Alfred de Musset.

Impénitent, incorrigible, indomptable !... Quelle force affreuse, épouvantable que celle de ne pas croire du tout ! Je suis quelquefois malheureux d'y penser. Il y avait tant de bien !

Je vous écris ce soir devant ce *Spasimo* que je vous dois, et qui est la source pour moi de rêveries où mon cœur se navre et se divinise (1), devant cette *Cène* de Léonard de Vinci, qui me donne ces précieuses larmes dont parle saint Jean Climaque. A huit heures, ici, nous avons un silence de tombeau, où je me suis mis à trouver d'inexprimables charmes.

Adieu. *Pax vobis*... à vous, à ce que vous aimez. Indiquez-moi les bons et saints livres. Élyse vous remercie. Elle est bien bonne et tendre mère, vigilante et plus éclairée que je n'eusse espéré.

N'est-il pas beau de voir la lumière et la paix de l'Évangile envahir, remplir peu à peu le Chalet de Guttinguer?

Vers la fin de novembre, Sainte-Beuve a dû lui écrire au sujet des amants de Venise :

5 *décembre* 1834. — Cette pauvre femme tient, à ce qu'il paraît, de Manon Lescaut et de Corinne. Déplorables amoureux ! Amours de la rue Picpus !... Vous souvenez-vous?...

Je vis de l'avenir des arbres que je plante, des rochers

(1) Sainte-Beuve aimait ce chef-d'œuvre. Rappelez-vous la première *Pensée d'août* :

> Dans ce frais pavillon au volet entr'ouvert,
> Où la lune en glissant dans la lampe se perd,
> Devant ce *Spasimo* comme une autre lumière
> Dont la paroi du fond s'éclaire tout entière...

que je fertilise. Belle et chère destinée, devant laquelle je suis constamment en prière. J'arrive de la forêt où tout est travail et contentement. Un chœur divin des ouvriers sur la beauté des blés. La paix est vraiment une bénédiction. Adieu, cher enfant. Élyse vous remercie. Son fils est quelque chose de charmant.

C'est, je crois, la première fois, qu'il appelle Sainte-Beuve « cher enfant ».

28 *décembre* 1834. — Je pars lundi pour Rouen voir mes filles et retrouver ces funestes rues de Rouen, où la terre souvent semble me manquer.

A voir ces perpétuels retours de l'ancienne phobie, ou plutôt à voir l'ancienne passion devenue simple phobie, on s'explique mieux que Sainte-Beuve et Musset aient pris si fort au sérieux cette passion elle-même, dans sa première virulence.

Que devenez-vous? Je me demande cela souvent, à la maison, sur la route de la campagne, ou en lisant ces adorables entretiens de M. Singlin avec M. Lemaistre.

Un livre dont le commencement m'a charmé ces derniers jours, c'est le *Sacerdoce* de saint Chrysostome, ces innocentes querelles de saint Basile avec lui.

Il y a eu deux révoltants articles sur *Volupté*, dont le thème était celui de M. Leroy : *on ne nous ramènera pas là*.

Fas est ab hoste doceri. Dans les milieux antichrétiens de 1834, on a regardé *Volupté* comme un livre dangereux.

J'en ai lu un charmant dans les *Annales religieuses.*

Sainte-Beuve ne connaissait pas ce traité de saint Jean Chrysostome. Maintenant le disciple est aussi bien renseigné que le maître. Qui s'étonnerait de rencontrer dans le *Port-Royal* les fines remarques qui suivent, sur la formation littéraire de ces Messieurs?

30 *janvier* 1835. — Le cher petit livre dont je vous ai parlé est intitulé *Traité du sacerdoce* par saint Chrysostome. C'est la fontaine à filtre où tous ces hommes de Port-Royal ont puisé la forme et le fond de leurs charmants entretiens.

Il sait lire, et il lit beaucoup. Ces jours-ci, M. de Riambourg, philosophe chrétien plus estimable que séduisant.

Pour qu'on ne fasse pas dire aux curieuses lignes qui suivent plus qu'elles ne disent en vérité, je rappelle que, dans le lexique de nos amis, le mot *Volupté* s'est dépouillé, depuis quelque temps, des associations moins spirituelles qu'il éveille d'ordinaire.

(Le) Prévost me dit Mme H... délicieuse de beauté. Il ne tarit pas sur la métamorphose survenue dans ces traits purs ; il y voit bien l'apparition d'une *Volupté* (souligné) nouvelle.

Nous ne savons pas exactement ce que Le Prévost, grand ami, lui aussi, de Sainte-Beuve, pense de cette liaison. A ne nous en tenir qu'à ces quelques

lignes, il semble en parler avec une certaine complaisance. Ulric s'est montré parfois plus sévère. Il voit Sainte-Beuve « coupable ». Moi aussi, ai-je besoin de le redire. Mais de quoi? Rappelez-vous donc de qui nous vient ce verdict : d'un converti, qui n'a rien oublié de ses innombrables bonnes fortunes, et qui penche naturellement à voir semblables aux exploits d'Arthur les exploits dont Amaury semble se vanter. Avec cela, Guttinguer pratique depuis nombre d'années les moralistes chrétiens ; d'où la juste sévérité, d'ailleurs intermittente, dont il fait preuve. Son verdict nous vient tout droit de Bourdaloue. Nous savons qu'il s'est assimilé la doctrine de ce maître des maîtres, et notamment sur les « Amitiés prétendues innocentes ». C'est là même le titre d'un des poèmes de Guttinguer. Pourquoi ne pas le citer! La pièce est assez réjouissante.

A Madame...

Le comique de ces vers éclate dès les premiers mots. Vous devinez bien qu'il va expliquer « à Madame... » pourquoi Bourdaloue lui commande, à lui Ulric, de la fuir.

J'ai lu dans Bourdaloue un chapitre admirable :
Les Saintes Amitiés. Le prêtre vénérable
Les voit avec effroi, les juge avec rigueur,
Et sur tous leurs dangers avertit bien le cœur ;
Il le dit hautement, quoi qu'en souffre son âme :

L'âme, je pense, de Bourdaloue, qu'Ulric attendrit à sa propre image.

Craignez pour la vertu l'amitié d'une femme !...
Craignez-la, craignez-la ! La femme est toujours Ève,
Et même à son insu. C'est un dangereux rêve
Que cette confiance en des épanchements
De sublimes pensers, de tendres sentiments !
Le cœur s'émeut parfois d'une manière étrange,
Et le démon y vient sous la forme de l'ange.

Il a « beaucoup médité sur ce divin discours » ; il est près de s'en plaindre,

De le trouver injuste, inflexible !... et pourtant,
Je frémis hier au soir, lorsque, m'interrogeant,
Au foyer solitaire, à l'heure du silence,
Je me trouvai si triste, hélas ! de votre absence...
Que je me demandai si nul coupable espoir
Ne se mêlait jamais au bonheur de vous voir.

Il s'examine ; il pèse le pour et le contre ; mais, n'espérez rien, madame :

Toute la nuit j'ai dit : Bourdaloue a raison.

Pour un romantique, avouez que voi à une nuit bien remplie ! Quoi qu'il en soit, comment n'aurait-il pas jugé Sainte-Beuve comme il se jugeait lui-même? Ulric, nature franche, normale, parfaitement saine, est incapable de s'approprier, ne serait-ce que pour les comprendre, les réaliser et

jusqu'à un certain point les excuser, les troubles directives que Sainte-Beuve a suivies d'instinct dès ses premiers pas vers la *Volupté*, directives qu'il vient d'exposer dans son roman avec une sorte de candeur déconcertante, et qui l'inspireront longtemps encore dans ses stratégies amoureuses. Bizarre philosophie, pratique et théorique tout ensemble, mais qui a été d'abord vécue, et où tâchent vaille que vaille de se rejoindre le platonisme le plus éthéré, la sensualité la plus grossière. Non pas qu'il songe à confondre les deux zones, celle de l'ange, celle de la bête. Au contraire, il élargirait plutôt le fossé qui les sépare. Mais, de l'une à l'autre, il se réserve de lancer comme des passerelles volantes. Ou bien, pour revenir à l'image perverse où il s'est complu, ou bien de les réunir par un « clou d'or » l'une à l'autre. On sait bien que ce clou n'est pas même de laiton. Métaphore louche, par où il se flatte de réconcilier en quelque manière les divers éléments de son tumulte intérieur : la grossièreté de ses appétits, les défaillances de son tempérament, les aspirations foncièrement nobles, la tendresse presque toute spirituelle de sa poésie profonde. A ces piteuses complications, à ces fuites éternelles, Guttinguer ne peut rien entendre. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander le mot de l'énigme. Son témoignage tâtonnant, changeant, n'en est pas moins consi-

dérable. Dans quelques jours (février 1835), il écrira encore :

> Continuez à me donner des nouvelles de tous, mais de vous avant tout, de ce qui vous est cher à tant de titres. Que devient-elle, et le désordre de V... ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur?

Qui pose cette question prodigieuse? Un humoriste génial, un niais, un cynique? Non, c'est Guttinguer, tel que nous le voyons à cette date, en pleine ferveur pieuse, tout près d'obéir enfin à la voix de sa conscience. Rien d'un béjaune, une intelligence quelque peu décousue, mais très au-dessus de la moyenne. Il s'adresse à Sainte-Beuve le plus simplement et affectueusement, le moins ironiquement du monde. De deux choses l'une : ou bien, il ne croit pas que son ami ait déjà troublé lui-même « tout cet intérieur », et plus irrémédiablement que n'importe quelle fantaisie de Victor n'aurait pu le faire ; ou bien il ne sait plus ce qu'il dit.

XII

1835! Pour mon pénitent — je n'en ai qu'un; Sainte-Beuve après tout, n'étant pas de ma paroisse — c'est la grande année. Encore quelques mois, et il aura pris l'héroïque décision où nous l'invitons en vain depuis cette soirée d'août 1829, sous les oliviers de Provence. Une lettre de février nous le montre en assez bonne forme, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ne lui demandez pas trop. Je ne vous ai promis qu'une conversion bourgeoise.

En somme, je suis heureux. Il ne me manque que de savoir que Dieu le permet et que je peux croire à son indulgence pour cette infraction à l'un de ses plus graves sacrements.

Ce n'est pas un Augustin, ce n'est pas davantage un Amaury. Si cet entre-deux vous semble par trop médiocre, fermez les trois quarts des confessionnaux, et volez, vous-même, à la Trappe.

Je mène une vie utile, saine, chaste, fleurie de prière, de méditation et d'aumône. Je fais le whist...

Si cette absence magnifique de transition ne

vous attendrit pas, vous ne ferez jamais qu'un confesseur déplorable.

Je fais le whist le soir avec un ancien capitaine de cuirassiers de l'Empereur, qui a des idées comme un sabre contre une culotte de peau ; un ancien fourrier des gardes du corps de Charles X, qui fait toutes les semaines des couplets à Henri V et une satire sanguinaire au fils d'Égalité ; un vieux et bon monsieur de soixante ans, qui a été chevau-léger, et l'ingénieur de l'arrondissement, élève de l'École polytechnique, véritable triangle équilatéral. Ces dames font de la tapisserie autour du whist, et, à dix heures, les lanternes reconduisent chacun chez soi. Je vais voir en rentrant mon Gabriel tout rose dans son berceau, et qui se réveille toujours en me demandant : parrain... Mes joies sont de faire la procession avec lui et de l'entendre nommer de lui-même les six portraits qui entourent ma cheminée : Corneille, Bossuet, Fléchier, Racine, Bourdaloue et Massillon... Adieu, mon ami, *Pax vobis*. Tâchez de gagner l'onde catholique.

Avec le vieillard et les oliviers d'Avignon, avec la forêt de Saint-Gatien, d'où l'on voit la mer, avec les beaux livres prêtés par Sainte-Beuve, avec Sainte-Beuve lui-même, ce petit Gabriel a eu sa part d'influence dans l'histoire que nous racontons.

Benjamin ! Benjamin ! jeune fils d'un vieux père,
Qu'au beau livre de Dieu ton histoire m'est chère !
Que de fois je la lis, à présent que le ciel
M'a fait un Benjamin dans mon cher Gabriel !...

) Jacob ! premiers jours si solennels du monde,
'erre de Chanaan en prophètes féconde,
'ous nous apprenez tout, et vous nous retracez
los peines d'aujourd'hui dans vos malheurs passés !

Au Chalet, pendant l'hiver de 1834 à 1835, un oir de tempête, où le « vent qui tordait le toit de a maison » rappelle à Ulric le sac de l'archevêché – toujours chez lui cette obsession ! — épouvanté s'approche du berceau de son fils.

)ouce sérénité de l'enfance encore pure,
ouffle d'ange ou d'oiseau, je n'entendis que vous
)ans ce déchaînement de toute la nature ;
)ieu puissant, je cessai de craindre ton courroux !
'espérance à mon cœur revenait dans les larmes,
'ous étiez là, Seigneur, et je joignis les mains ;
nnocence, beauté, sommeil, célestes charmes,
ci-bas de mon Dieu vous êtes les témoins (1)...

Ainsi, malgré bien des crises de dépression, la érénité domine.

13 *avril* 1835. — J'ai lu hier ce que le *Journal des Débats* nous a donné du *Voyage en Orient*... J'ai trouvé ans cet échantillon tous les défauts que vous me ignalez (2). On est fâché d'apprendre que Lamartine

(1) Une partie de ce poème a été publiée pour la pre- ière fois dans l'*Arthur* de 1836, pp. 417-419. Le poème ntier se trouve dans les *Deux Ages de la vie*, pp. 66, sq.

(2) Déjà, dans sa lettre du 30 janvier 1835, il parle d'un utre fragment de ce même livre qu'il a lu dans *la Jeune 'rance*. « Ma surprise a été grande d'y trouver l'appel

soit si peu chrétien et à grand'peine catholique... J
conçois que la manière de Chateaubriand vous ail
mieux. Je vous envierais bien ces nobles fêtes de
pensée si Dieu ne s'était pas rendu mon lieu de repo
Mais avec lui, de quoi a-t-on besoin?

Vous avez sans doute mon petit volume de Sain
Martin. C'est manqué, de l'or mal monté, mais tel qu
cela peut faire du bien.

Nous savons que ce travail sur le *Philosop*
inconnu l'occupait depuis plusieurs mois. *Arthu*
ne s'était pas vendu. « Pas la moindre sympath
nulle part, le moindre signe d'aide ou de concours
(20 janvier 1835). Le contraire eût été miraculeux
un livre anonyme, publié à Rouen, et arborai
follement sur la couverture : *Troisième partie!* L
merveille est plutôt qu'une ou deux revues cath
liques aient remarqué ce livre bizarre, et qu
Vinet en ait copieusement parlé dans *le Semeu*
Un article de Vinet, à la place d'Ulric, cela m'eû
suffi. Ulric, d'ailleurs, sentait bien que c'était
une œuvre manquée. Mais il n'entendait pa
renoncer pour si peu à son activité apostoliqu
Au début d'avril, il publie la brochure anonym
qui a pour titre : *Philosophie religieuse.* Premi
volume. *Saint-Martin*, celle-là même qu'il vie
d'envoyer à Sainte-Beuve. Un avant-propos ass

oriental à la prière préféré par lui à *la voix stupide des cath*
drales. Laissera-t-il cela? C'est plus que de l'hérésie. »

urieux, où se trouve cette ligne d'or, adressée à Saint-Martin :

Homme utile, tu as oublié d'être amusant !

Un chapelet de citations, quelques notes, ce travail est fort peu de chose. Il passa d'ailleurs naperçu (1). J'y ai trouvé néanmoins quelques

(1) Bien que très explicable, cet insuccès peut donner à réfléchir. Il semble, en effet, que *Volupté*, qui venait de paraître quelques mois plus tôt, et où il est si longuement parlé du *Philosophe inconnu*, aurait dû *lancer* la petite anthologie Saint-martinienne de Guttinguer. S'il n'en fut rien, cela ne serait-il pas un indice du peu d'intérêt qu'auront éveillé, en 1834, les pages de *Volupté* sur Saint-Martin? Dans l'avant-propos de sa brochure, Ulric fait plus d'une allusion à Sainte-Beuve. Il annonce, par exemple, un livre complet qui se prépare en silence sur le *Philosophe inconnu*, et qui nous sera donné « par une des meilleures réputations littéraires et poétiques de nos temps » (p. IX). Sainte-Beuve mentionnera la plaquette d'Ulric dans son étude sur Saint-Martin (*Causeries*, X). Cf. LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 131, 132. La plaquette se vendait pour quelques sous. Bientôt même, Ulric tâcha de la distribuer gratuitement. N'avait-il pas écrit dans l'*Avant-propos* : Ces pages, je me chargerai de les faire connaître. Si mon siècle ne veut pas les payer, je les lui donnerai ; je les jetterai sur son passage, je les lirai à ceux qui viendront me voir, je mourrai dans cette conviction que je n'ai rien tenté en ma vie du plus utile et de meilleur » (p. V). A la fin, un P.-S. qui n'est pas sans intérêt :

« Quelques observations d'hommes sages (Le Prevost, peut-être ou un des prêtres d'Honfleur) sont venues tardivement nous trouver. « Saint-Martin, nous a-t-on dit, passe pour être peu orthodoxe. Votre enthousiasme ferait soupçonner que vous êtes un de ses disciples et disposé à vous éloigner des immuables principes du catholicisme ». Non, certes, pour lui, dans tout ce qu'il a lu de Saint-Martin, sous la

lignes d'une souveraine beauté, ce bref et saisis
sant commentaire du mot de Saint-Martin « Dieu
me cherchait, Dieu ne poursuivai » :

Ces paroles ont un long retentissement. Qui n'a pa
éprouvé cette recherche, cette poursuite de son Dieu?..
Vainement on a fui, on a crié, blasphémé. Dieu avai
dit : je l'atteindrai. O pauvres cœurs, tourmentés de
passions, qui lisez ceci, arrêtez-vous, SENTEZ LE SOUFFL
DE DIEU HALETANT SUR VOS PAS. Arrêtez-vous, jetez
vous contre terre, vous vous trouverez dans ses bra
au réveil (1).

C'est déjà l'ébauche de l'un des plus beau
poèmes religieux de notre temps, le *Hound o*
Heaven de Francis Thompson.

...From those strong Feet that followed, followed afte
But with unhurrying chase...
They beat, and a Voice beat
More instant than the Feet...
Now of that long pursuit
Comes on at hand the bruit;

sage direction de Sainte-Beuve, il n'a « rien aperçu de co
traire aux dogmes de la sainte Église ». Après quoi, no
déclarons, s'il le faut, « n'être point l'un des adeptes
Saint-Martin, qui ne fit ni secte, ni école et qui n'eut,
son temps, que des amis plus ou moins passionnés. Not
âge ne nous permet pas d'en avoir fait partie. Trois poin
nous ont attiré. La vive croyance de l'auteur dans les pr
phètes ; sa foi non moins vive dans le Sauveur, sa défian
et son dédain pour la raison humaine. »

(1) *Philosophie religieuse*, pp. 25, 26.

That Voice is round me like a bursting sea...
Rise, clasp My hand, and come !

Le Dieu qui « halète » à la poursuite des âmes est aussi le Dieu patient, immobile : *immotus in te permanens*. Il attend son heure. Pour Guttinguer cette heure va enfin sonner. Nous l'avons vu : ce n'est pas la lumière qui lui manque. Il sait fort bien ce que sa propre conscience exige de lui. Mais ce clair devoir lui inspire une répugnance extrême, presque insurmontable. S'il se marie avec Élyse, quelle humiliation pour ses deux filles, en âge elles-mêmes de se marier, et plus encore, pour lui-même ! Que diront ses anciens amis de la haute société normande, que déjà il n'ose plus recevoir au Chalet, après qu'il y a installé la mère et l'enfant (1).

Dans le roman, lorsque le mariage est enfin

(1) Dans le roman, Arthur se décide à prendre chez lui Julie et son fils. « Elle ne peut être ailleurs qu'ici, écrit-il... L'apparence est périlleuse. Ma maison est fermée depuis son arrivée, mais elle et son fils la remplissent. Nous nous taisons sur les points difficiles et embarrassants d'une telle situation ; nous vivons solitairement. Cet enfant m'est bien cher... quelle joie divine que son enchantement de la nouvelle vie qu'il mène ! (Gabriel avait d'abord été mis en pension chez des paysans). Sa mère n'aura pas le courage de l'y enlever. Nous excusera-t-on, nous comprendra-t-on? Qui peut l'espérer, connaissant le monde? Nous vivons incertains... Nos habitudes sont douces et pures ; pourquoi donc nos cœurs si troublés?... Qui m'arrête donc? » J'ai déjà dit que, vers la fin du livre, Julie, qui jusque-là représentait Octavie, prend soudain le rôle d'Élyse.

décidé, Arthur reçoit la visite d'un de ses amis : C'est vous, lui dit-il ;

C'est vous ! fidèle quand tant d'autres m'ont délaissé et des plus chers et des plus anciens ;

la mise à l'index qui avait suivi le scandale de Rosalie ;

Mais peut-être, est-ce aussi pour combattre ma résolution? Peut-être, vous aussi, êtes un ennemi de cette femme, de ce pauvre enfant?... Homme, homme du monde, vous venez m'avertir aussi que *je m'en repentirai*, que ces mariages ne réussissent jamais..., qu'ils sont de leur nature, malheureux autant que ridicules.

Et s'exaspérant, il continue :

Enfin, que diront-ils? Mon Dieu, ne le sais-je pas? Écoutez une de leurs conversations : Eh bien ! il est marié !... et converti !... — C'est trop de la moitié. — C'est trop de tout. — Ils finissent tous comme ça !... — Je vous l'avais bien dit. — Quoi? qu'il se marierait? — Non, qu'il deviendrait *dévot*. — *Quand le diable devient vieux*... Oh ! l'érudition s'en mêle ! — Votre comtesse d'Emery pousse ici un de ses éclats de pensionnaire mal élevée, puis elle ajoute : L'avez-vous vu? — Est-ce qu'on le voit? — Croyez-vous donc qu'il se cache? — Et qui a opéré ces miracles? — L'âge, — la faiblesse, — la maladie, — la peur du diable... — Enfin c'est la religion qui a fait cela. — Ou les prêtres, dit un malin substitut... — En tout cas, c'est ce qu'on peut appeler une grande sottise, crie la baronne de Trün.

Oh ! mon Dieu, je les connais tant ! Je les ai tant de

fois entendus ! Hélas ! je me suis tant de fois entendu moi-même (1).

Telles étaient les imaginations qui l'affolaient depuis six ans ! Telles ses terreurs, soit encore à la veille, soit même au lendemain de la conversion, au moins par moments. Remarquez, d'ailleurs, je vous prie — c'est très important — que de ce respect humain forcené, vraiment morbide, vous ne trouvez pas de traces dans les relations d'Ulric avec Sainte-Beuve. L'ironie n'est pas à craindre de ce côté-là. Quant au dénouement qui approche, je m'approprie, et j'en ai certainement le droit, le récit d'*Arthur*.

« Pour peu qu'on ait médité sur la faiblesse et l'inconséquence humaines, et sur la force des chaînes du monde, on ne sera point surpris d'apprendre qu'Arthur (Ulric), malgré l'ordre de pensées et de travaux auxquels il était livré, (lectures, méditations religieuses), hésitât encore à prendre un parti définitif. Dieu décida en le frappant d'une de ces terribles maladies qui ne laissent plus de recours qu'en lui. Il arriva qu'un soir, après un long évanouissement, il trouva près de lui un prêtre, avec lequel il avait souvent causé de l'état de son âme, et des progrès de sa foi. Le mot de *confession* se fit entendre. Elle avait commencé

(1) *Arthur*, p. 230.

dans le délire de la fièvre, elle se poursuivit dans le calme. »

« Ce prêtre, dira plus loin Arthur lui-même, au moment le plus terrible de ma dernière et douloureuse maladie... vint exprès de son presbytère — (n'aurait-il pas été appelé par Élyse?) — et, rompant toutes les consignes de ma porte, monta mon escalier, écarta mes rideaux, me prit la main, et sachant quelles hésitations pouvaient déchirer mon cœur : « N'écoutez pas la voix du monde, me dit-il, en saisissant mon pouls qui ne battait quasi plus ; n'écoutez que Dieu et ses commandements.. Et courage ! Dieu est grand ! » J'ai cru longtemps que j'avais rêvé. Cette voix, cette main, ces paroles et cette robe de prêtre ! Mais tout était réel. »

Le ciel voulut que tout cela « fût conduit avec autant de conscience et de prudence que de modération et de tendresse ; tellement qu'il put songer avec pitié aux blâmes dénigrants des esprits impies, sur une préparation si douce et si divinement inventée, à la réparation des âmes et des corps.

« Tant d'amis l'avaient plus ou moins trahi, négligé, méconnu, abandonné ! Faibles à le défendre, hardis à le blâmer, ils n'avaient trouvé rien de mieux à lui offrir que le silence, l'indifférence, l'oubli !...

« Il pouvait comparer en ce moment les vains

et inutiles confidences du monde, reçues avec tant de distraction, de fatigue et d'impatience, répétées avec indiscrétion et blâme, à cette attention douce, intelligente et soutenue qu'on lui donnait ; à ce mystère impénétrable, à cette compassion dont ses aveux allaient être environnés, à cette confiance qui calmait jusqu'aux terreurs du tombeau entr'ouvert, et lui faisait verser dans une âme éclairée et silencieuse les coupables secrets d'une vie de désordres et de souffrances. L'amitié idéale et parfaite, tant rêvée sur la terre, ne se trouve, passagère, si vous voulez, mais enfin avec certitude, que dans l'épanchement de la confession.

« Que de bonté, de raison, de beauté, dans ce qu'il apprenait à connaître !... Dites, dites sans cesse, lui demandait-on, en le voyant si surpris, si charmé, si attendri de tout ce qu'il entendait de lectures édifiantes et de commentaires sacrés, dites ; et il disait :

« *Contentez-vous, justice de mon Dieu, pendant que je suis dans cette vie* (1) !

« Et puis encore :

« Le *sero te cognovi, sero te amavi* de saint Augustin :

« *Bonté, beauté divine, je vous ai connues, je vous ai aimées trop tard!* mais je vous aime et

(1) Saint François de Sales.

je vous connais enfin pour vous aimer toujours. »

« Les attendrissements qui suivaient ces inspirations amenaient la force plutôt que l'affaiblissement, ce qui fit qu'Arthur put offrir au Ciel entr'ouvert plus la crainte du Seigneur que la crainte de la mort, car il croyait sentir en lui que Dieu lui accordait, comme au bon roi Ézéchias, *encore dix années de vie.* La maladie, arrivée à son dernier terme, s'arrêta ; une lente et douce convalescence s'établit.

« C'était un moment dont il ne pouvait se lasser de parler avec pleurs, que celui où le ministre du Seigneur, le relevant enfin béni et absous, lui dit en l'appuyant sur son cœur et l'inondant de larmes :

« *J'embrasse un ami de Dieu.*

« Il comprit toute la force et le charme inexprimable de ce mot : *Un ami de Dieu!*

« L'émotion où l'avait laissé cette scène retarda son sommeil, et il put se livrer à toutes les espérances saintes que procure l'ordre rétabli dans les organes du corps et dans les sentiments de l'âme.

« Comme tout fut solennel dans les lentes, et salutaires opérations de l'âme, qui suivirent ou entourèrent cette renaissance ! Arthur ne peut trop les faire connaître aux cœurs qui s'arrêteraient à l'entrée de la voie divine, incertains et découragés. Toute la sensibilité de son âme lui semblait assouvie,

il touchait à celui qui peut seul rassasier les cœurs aimants. Il eut des insomnies enivrantes et réparatrices, par la paix et la confiance que le pardon céleste lui avaient apportées. Tout ce qui passait alors devant lui était d'une tendresse adorable.

« Il se souvient surtout de l'impression profonde que lui causaient les heures de nuit qui sonnaient dans le silence et l'obscurité de la paroisse voisine, du premier tintement de la première prière du jour, encore dans l'ombre ; et comme à ce moment il portait vite la main sur son cœur, et répondait :

« Me voilà, je suis prêt !... Prie avec l'*Angelus*, tu seras entendu, tu seras exaucé ! »

« Et alors, jusqu'au réveil de la nature et des hommes, ces restes de la nuit se remplissaient de rêves divins et touchants, de projets saints, de résolutions douces, d'espérances salutaires. — Sommeil, sommeil, disait-il, je sens que tu vas me conduire aux cieux !... Et il se rendormait avec cette certitude, et le réveil ne lui ôtait rien de sa sainte confiance, car le désir de la bonté, le besoin de la justice, la soif de la charité se retrouvaient là pour inonder son cœur tout plein des pensées de Dieu.

« Les enfants vont au ciel pendant qu'ils dorment, assure un charmant écrivain de notre époque, et s'ils ne nous le « disent pas, *c'est qu'ils l'ont oublié.* » Oh ! nous y allons aussi, nous que l'amour divin a reconquis ! et *nous ne l'avons pas oublié.* Le mortel

revenu du mal et du péché, arrivé au désir du bien et à la pénitence, peut vous assurer que, proportion gardée de l'homme et de Dieu, il est, comme son Sauveur, *descendu aux enfers et monté aux cieux.* » (1)

(1) *Arthur*, pp. 225-228.

XIII

Dans la soirée du 1er juin 1835, Guttinguer, à peine convalescent et trop faible pour tenir une plume, fait écrire ou dicte en partie à Élyse la lettre suivante, le plus humble parmi tous les autographes de notre dossier, mais non pas le moins touchant. A l'orthographe près que je ne vois aucune raison de respecter, je la reproduis telle quelle :

Le 1er juin 1835.

Mon cher monsieur Sainte-Beuve,

C'est à mon tour de vous écrire et cela va vous surprendre sans doute. Je suis interprète de votre pauvre ami, qui est en ce moment malade, qui me charge de vous dire combien il est triste de ne pas recevoir de vos nouvelles. Il vous a écrit des Hayoms (1) et vos lettres lui seraient d'une puissante consolation. Car il est bien faible et bien abattu. Il vient d'avoir une gastrite d'estomac et une maladie de nerfs des plus cruelles. Il n'est pas encore rétabli, mais au moins les médecins nous assurent qu'il va entrer en convalescence. Il a

(1) Une des propriétés de Guttinguer.

bien invoqué la médecine de Paris, car sa maladie était d'une nature difficile, équivoque ; cela le fait penser sérieusement à votre pays. Le besoin de vivre dans un ordre complet, la tendresse qu'il me portait ainsi qu'à son fils l'ont décidé à se marier. Ainsi, mon cher monsieur, c'est moi-même qui ai le bonheur de vous apprendre, que, ce matin, à midi, nous sommes mariés dans sa chambre, car il n'était pas de force à faire autrement. Vous ne doutez pas que, d'après l'amitié que j'avais pour lui, elle ne soit encore plus forte maintenant. Que ne lui dois-je pas ! Mon fils a un père, et moi je possède un époux vertueux, bon, le modèle des hommes. Je vous fais part de mon bonheur, connaissant tout l'intérêt que vous me portez, et je suis sûre d'avance de votre assentiment. Votre ami a été fort troublé de la petite cassette de Rouen et du roman qu'elle contient. Il ne veut pas qu'il en soit parlé après lui et que cette affaire dont il a tant de honte se réveille jamais (1). Je crois qu'il va écrire à Rouen de tout brûler. Écrivez-lui pour le consoler et recevez mes amitiés bien sincères.

ÉLISE.

(1) Je me serais scrupuleusement incliné devant cette défense, si Guttinguer n'en avait pas lui-même atténué la rigueur, en racontant, dans son *Arthur*, l'histoire, sinon de sa passion pour Rosalie, au moins de la fin de cette passion ; et si M. de Lovenjoul n'avait pas publié l'*Arthur* de Sainte-Beuve, où il est tant parlé de Rosalie et si L. Séché n'avait pas publié tant de documents sur Guttinguer. Ce qui me rassure aussi est que j'ai toujours parlé de Rosalie comme Guttinguer pénitent aurait voulu, ou aurait dû vouloir que l'on parlât d'elle.

Bref, j'ai cru obéir suffisamment à l'esprit de cette défense, en m'interdisant toutes les curiosités inutiles.

Le 27 juin, Guttinguer reprend la plume :

Oui, cher Sainte-Beuve, ma nature bonne et saine l'a emporté, mais elle sort du combat bien affaiblie. Ah ! mon ami, quelle histoire de religion que cette maladie ! Quel beau prêtre j'ai rencontré ! C'est le cerveau qui a bien souffert. Il se remet à peine ; il revient, car il était parti... Que d'agitations chez vous ! Que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu ! *Sero te cognovi, sero te amavi.*

15 *juillet* 1835. — Cher Sainte-Beuve, vous m'avez fait un délicieux présent de ces admirables vers (de Musset, je pense). Se croire matière quand on fait de pareilles choses !... Vous serez bien étonné, quand vous tiendrez, de la métamorphose de la forêt, quoique ce beau soleil va lui enlever la fraîcheur de son enchantement. J'y passe mes heures dans la confusion de la bonté de Dieu. Et vous, vous êtes dans la fournaise, pauvre ami ; jeunesse de tout, de travail et d'amour...

Je lis à peine par jour une lettre de saint François de Sales, qui me désole souvent avec ces *pater* et ces *ave* par compte, mais il me semble dans son style le père de tous ces gens naïfs que vous allez ressusciter. (Les Messieurs de Port-Royal)... Mille remercîments de ma femme... Quelle autre eût voulu s'enfermer ici avec le demi-mort que je suis !

Fils de protestant, Guttinguer éprouvait encore, parfois, quelque peine à faire sienne les dévotions catholiques. Remarquez néanmoins que, pour ses

premières lectures de convalescent, il est allé dro
à François de Sales.

24 *août* 1835. — J'ai enfin goûté le vrai pain célest
le pain des forts, le pain de Port-Royal.

24 août ! Six ans plus tôt, presque jour pou
jour, il rencontrait le « bon vieillard », entre Valenc
et Avignon, sous les oliviers...

XIV

Nous savons mal comment fut accueillie en Normandie la nouvelle de cette conversion définitive. J'incline à croire que, si exagérées qu'elles aient pu paraître à un homme d'aujourd'hui, les craintes que Guttinguer se formait à ce sujet furent assez amplement justifiées. Mais il faut aussi faire la part de l'extrême susceptibilité que nous lui connaissons, et qu'avait rendue plus irritable l'espèce d'ostracisme qui pesait sur lui. Quoi qu'il en soit, on le devine assez désorienté au seuil de la vie nouvelle qui s'ouvre pour lui. Dès le 10 août 1835, mal guéri encore, il parle de venir à Paris. Non plus seul, comme autrefois, mais avec sa femme et son fils ; non plus simple visite, mais installation. On le dirait pressé de fuir. En septembre, il est déjà là, un peu affolé. Enfin, il trouve à Saint-Germain la maison, les arbres et le silence qu'il lui fallait. Peut-être aussi l'obscurité. Pourquoi tous ces mouvements? Lui, si heureux au Chalet, quelques mois plus tôt. Il y reviendra sans doute, et tous les ans, pour les vacances, mais enfin, son domicile habi-

tuel sera désormais à Saint-Germain, puis da
Paris. De Saint-Germain, le 15 septembre, il envo
à Sainte-Beuve un petit mot trépidant. Il s'excu
de ne pas l'avoir vu à Paris, de ne pas lui avo
donné de rendez-vous à Saint-Germain.

Je n'ai pas osé vous faire courir cette chance, et vo
détourner de ces doux commandements de l'amou
dont j'ai connu toute l'exigence... Ah! buvez cet
coupe, mais pensez à Dieu en la buvant, et demand
grâce, et travaillez pour lui...

Pardonnons ce petit accès de fièvre à un conv
lescent, qui est en train d'acheter une maiso
C'est presque fait. Le contrat sera signé en n
vembre. Ulric prendra possession en janvier (
Maudit contrat, qui déracine ce Normand, q
menace de tarir la veine de ce petit poète, d'attiéd
insensiblement la ferveur de ce converti!

Revenu pour quelques mois au Chalet, que
donnerions-nous pas pour avoir la lettre qu'il y
reçue de Sainte-Beuve? Méditons du moins
réponse :

Du Chalet, 2 *octobre* 1835. — Mon cher Sainte-Beuv
quelle joie pour moi de vous voir songer positivemen
vous approcher de la Croix, de prévoir le moment o
prières et des pratiques, dont vous avez si bien con

(1) Peut-être les médecins lui défendaient-ils le Cha
pendant l'hiver. Sa récente maladie l'avait laissé très faib
De plus, la santé du petit Gabriel était assez délicate

charme divin, si bien exprimé la vérité sainte ! Hâtez-ous, mon ami, n'attendez pas les grandes peines. ieu souffle dans votre voile.

Dites-vous bien souvent le *Porro unum est necessa-ium.* Je pense beaucoup à vous quand je lis dans es *Pensées chrétiennes :* Il y a une mesure de grâces de péchés après laquelle Dieu se retire. Prenons arde. Et puis encore : *Gratiam sequitur judicium.* ue de belles et admirables choses, mon ami, dans moindre livre chrétien ! Connaissez-vous l'oraison niverselle qu'on attribue à un pape? Elle manque la *Journée* de l'abbé de Lamennais ; rien de si in, de si éloquent ; j'y trouve d'innombrables délices aque jour et des beautés incomparables, mais pas plus grand nombre que dans notre ami Saint-artin.

Un anglican est venu le voir pour lui parler de aint-Martin.

Je fus fort touché, mais malheureusement nous avions que ce point de sympathie (une commune énération pour le *Philosophe inconnu*). Le ministre nglican avait tous les préjugés vulgaires sur la con-ssion, les saints et la Vierge. Il était à peu près nnemi du catholicisme.

De quelque manière que l'on apprécie le syncré-sme ingénu de Guttinguer, ces dernières lignes ontreraient au besoin que, dans sa pensée, il n'y ait aucune opposition entre catholicisme et int-martinisme, ou, si l'on veut, qu'il ne retirait

de la doctrine de Saint-Martin que ce qui n'éta pas contraire au dogme catholique.

Adieu, cher Sainte-Beuve, je me repose aussi da votre amitié. Nous aimons ici votre pensée, votre so venir et vos lettres. Détachez-vous du monde tant q vous pourrez. Il me charme de penser que vous av vu à jour et à nu toutes ces passions politiques, et dans le cœur de tous les frénétiques. (Lamennais, en autres, peut-être?) Tout cela est si loin des formes du fond de notre Dieu de Bethléem ! Qu'il vous ma tienne loin des violents et des terribles ! Adieu, s royaume est à ceux qui sont doux.

Ainsi, grâce à nos beaux inédits, nous teno deux moments, précis et datés, dans la longue h toire des aspirations religieuses de Sainte-Beuv Comme deux sommets : octobre 1829, à Stra bourg ; septembre 1835, à Paris. Au début et à fin de son roman. Mieux vaudrait sans doute texte même de ses confidences, mais celles-ci no les reconstituons à coup sûr. Qu'on ne dise p qu'il ne s'agit ici que de simples velléités. No entre 1829 et 1835, ces velléités sont chez lui l'état chronique, si j'ose ainsi m'exprimer. I hauts et les bas d'une vague de fond ; une cloc que l'on entend, ou que l'on n'entend pas, selon variations du vent. Toutes les lettres de Guttingu s'adressent manifestement à un chrétien de dés à un homme de qui le moins que l'on puisse d

est qu'il a le respect, l'amour et la nostalgie de la foi catholique. Mais, aux deux moments que je rapproche, il s'est produit quelque chose de nouveau, qui apporte à Guttinguer une joie particulière, qui lui permet des espérances moins lointaines, des vœux moins discrets et plus pressants.

Il est aussi question, dans cette précieuse lettre du 2 octobre, d'une petite affaire, assez ridicule en elle-même, mais qui a beaucoup tourmenté Guttinguer au lendemain de la conversion, et qui peut nous aider à connaître plus en détail cette conversion elle-même. Cet épisode, ignoré jusqu'ici, je crois, appartient d'ailleurs à la petite histoire du romantisme. C'est aussi une comédie, en prose et en vers : trois personnages, Ulric et Sainte-Beuve, sur la scène ! Le Prévost, dans la coulisse, où, d'ailleurs, il parle beaucoup.

Un quatrième, si l'on veut, mais qui, bien que toujours présent, ne parle ni en vers ni en prose. C'est le petit Gabriel, que son père vient de « reconnaître » à la mairie d'Honfleur, et qui jusqu'ici Gabriel Bouquet, portera désormais un nom moins obscur. En plus de ce nom, quelque argent, sa part dans la succession paternelle, succession qui n'est pas encore ouverte, grâce à Dieu, mais à laquelle Guttinguer est bien obligé de penser dès aujourd'hui. Il vient d'échapper à la mort, d'épouser Élyse et de reconnaître Gabriel ; il s'occupe de

marier ses filles ; il a acheté une maison à Saint Germain, il semble désireux de rompre la plupar des liens qui l'attachent à la Normandie ; autan de raisons qui le pressent de mettre ordre à se affaires. C'est là justement ce qu'il fait, et soit qu la malignité normande continue à l'épier, soit qu lui-même il bavarde trop, tout le monde est a courant de ce qui se prépare. Le Prévost, plu que tout le monde.

Je n'ai pas le testament de Virginie, sa premièr femme, qui peut-être n'en a pas fait. Mais enfin de la magnifique fortune qu'elle a laissée, notr Guttinguer, bon gré, mal gré, paraît-il, et, n'e déplaise à Le Prévost, gardera pour lui quelqu chose, quand il aura rendu ses comptes de tutell aux deux filles de Virginie. Combien? Je ne sais mais beaucoup moins qu'on ne l'a cru, que L Prévost ne l'a cru. Et de ce quelque chose, bon gré mal gré, paraît-il encore — car je m'y perds tout fait — le petit Gabriel aura quelque jour lui auss quelque chose. D'où la mauvaise humeur de L Prévost. J'espère qu'il n'aura pas désapprouvé l second mariage de son ami ; mais qu'une part quel conque de l'argent de Virginie passe au fils d'Élyse voilà ce qu'il ne peut avaler. D'où la comédie. D quoi se mêle-t-il, direz-vous? Je me le demand aussi. Mais comme l'historien doit se défendre tou jugement téméraire, je tâche de croire qu'Ulri

aura compris de travers quelque observation de son ami. Ou plutôt j'ai l'impression que Le Prévost s'agaçait déjà depuis longtemps, et qu'une dernière goutte d'eau aura fait déborder le vase. Notre commun directeur, Sainte-Beuve, qui les aime bien l'un et l'autre, semble leur donner tort à tous deux. Il hésite, d'ailleurs, lui toujours si délicat, à entrer dans cette querelle.

20 *octobre* 1835. — **Vous ne répondez rien à la grave question qui nous sépare, Prévost (il le diminue souvent ainsi) et moi. Me suis-je mal expliqué? J'ai pourtant soumis cette cause à mon directeur, qui est un véritable juste et un saint... Comment... pouvais-je faire pour aller contre la loi, qui ordonne que cet enfant partage ce qui est devenu ma propriété personnelle? Ne pas me marier, c'était le seul moyen, mais je mourais dans l'impénitence, et le remords et le scandale. J'espère bien que vous ne me retirez pas votre estime. J'ai toujours voulu et cru être un honnête homme, même aux pires moments...**

Sa vraie peine venait, me semble-t-il, de ce que lui-même, il se trouvait fort embarrassé devant ce cas de conscience. Le code était pour Gabriel, sans doute, mais la loi non écrite ne donnait-elle pas raison aux scrupules de Le Prévost? A Sainte-Beuve, qui garde un silence prudent, il répond, plus calme, le 21 octobre 1835 :

Je n'ai plus, Dieu merci, aucunes craintes en mon

âme. J'en avais peu, par tout ce qui m'avait été d
au *souverain tribunal.*

La secousse avait été rude :

Voyez si vous voulez m'écrire et me dire avec Die
les mots qui consolent et qui fortifient.

Sainte-Beuve a dû s'excuser. Lui-même, il venai
de passer un mois affreux. Nous savons pourquo

27 *octobre* 1835. — Que je conçois bien le dégoût
le découragement qui vous ont pris pendant ce lon
mois d'absence. Tenez, je m'en souviens, c'est affreux ! C
qu'on aime, à la campagne avec d'autres, mon caractè
rendait ce genre de torture épouvantable. Je vous plain
de tout mon cœur, mais c'est fini. Vous vous retrouve
j'espère. N'avez-vous rien perdu ni l'un ni l'autre?

On a déjà vu qu'à certains moments Ulric s
hausse au rang des auteurs difficiles. Pour moi, j
ne saurais dire exactement ce qu'il craint que no
deux amants n'aient perdu. Peut-être quelque chos
de la ferveur religieuse dont Sainte-Beuve lui fa
sait part, un mois plus tôt.

Ce n'est pas dans le tourbillon où vous êtes que Die
vous reprendra. Vous savez qu'il commence par vou
tirer dans la solitude, et puis il vous parle au cœur
il faut que l'eau se calme pour qu'elle dépose son limo

Il a bien le droit de prêcher un peu maintenan
et d'autant plus qu'il ne se fait grâce à lui-mêm
d'aucune faiblesse. Pour moi, s'il me restait

noindre doute sur la conversion de Guttinguer, es quatre lignes qu'on va lire me rassureraient leinement. Humble, après la conversion, comme vant, cela ne se voit pas tous les jours.

23 *novembre* 1835. — (Encore les potins de Le Prévost). L'amertume qui en résulte est une occasion de combattre et de mériter. Elle est inévitable aux cœurs trop longtemps infectés et nouvellement ressuscités.

Comme cela est bien vu !

J'y fais de mon mieux... et vous voyez pourtant que je succombe encore. Le plus ne me sera possible que graduellement. Le pardon des offenses est un mot bientôt dit ! La pratique complète est vraiment la sainteté et la perfection même.

Le Prévost l'a blessé à l'endroit sensible. Ulric s'est cabré sous le coup. Mais, de cette colère que l'Évangile condamne, notre converti ne songe pas à faire une vertu. C'est là l'essentiel. Et le voici qui médite en vers sur sa propre lâcheté en face du devoir chrétien. Je citerai largement cet examen de conscience, dont la sincérité me paraît émouvante, et qui ne manque ni de pénétration ni de vigueur.

Qui odit fratrem suum in tenebris est...

Aimer! ce n'est pas là, vois-tu, le don céleste ;
Car la brute *aime* aussi..., peut-être plus que toi.
L'être aimant et sensible est souvent plus funeste
Que l'imbécile cœur qui ne pense qu'à soi.

N'attribuez donc pas sa conversion à quelc
accès de « sentimentalisme » ; sentimental s'il en f
il rougirait maintenant de n'être que cela.

Ne pas haïr, voilà la marque des élus ;
Ce qui fait qu'on sera retiré de l'abîme ;
Montrer à l'offenseur un front calme et serein,
Ne pas haïr, voilà le noble et le divin...
Moi, j'ai toujours *aimé!* Mais j'ai souvent *haï.*
Aussi, tout sous mes pas a manqué, m'a trahi.
Tout s'est renouvelé bien souvent dans mon âme
Monde, ciel, poésie, et l'enfant et la femme ;
Mais tout cela, mêlé d'absinthe, s'aigrissait,
Car je criais malheur à qui me haïssait.

A Rosalie, par exemple. Nous avons enten
ces cris.

Aussi n'ai-je trouvé qu'amertume et ruine
Jusqu'au jour où j'ai dit : « Seigneur, retirez-nou
Cet esprit violent, ce cœur prompt et jaloux ;
Enlevez de mon cœur cette fausse couronne
D'amour brûlant et fier...

Cette fausse couronne et « impériale », ne cr
rait-on pas qu'il a lu M. le baron Seillière? Q
celui-ci daigne donc épargner notre Ulric, qui
prévenu.

Faites que je pardonne !
De l'ennemi qui blesse ôtez-moi le dégoût,
Apprenez-moi cela, Seigneur, je saurai tout (1). »

(1) *Les Deux Ages*, pp. 88, 89. Dans ce même recueil
trouve un autre poème : *Omnes fugerant*, qui est assez be

Poète, je ne sais, quoique l'on en connaisse de lus misérables ; mais chrétien, comment en outer?

Les vers de Sainte-Beuve, par où je veux finir e petit drame, ce livret d'oratorio, sont assez onnus, mais tout le monde ne sait peut-être pas u'ils ont pour objet principal de réconcilier Gut-inguer et Le Prévost.

« A Ulr...

Il aurait pu, nous semble-t-il, sans aucun dom-nage, ne pas faire l'économie des deux dernières ttres. *Ulr...* est vraiment trop laid.

hez lui, chez vous surtout, une aigreur s'est glissée

qui doit peut-être son origine aux méditations qui ont ivi la brouille avec Le Prévost.

Tous s'enfuirent!... Oui ! *tous!* pas un n'était resté
(sauf Judas.)

Plaignons-nous donc après, cœurs déçus, gémissons !
Disons-nous seuls trahis par ceux que nous aimions !
Qu'avons-nous fait pour eux, hélas ! quels grands services
Avions-nous donc rendus, que de tous nos caprices
Ils dussent se montrer les esclaves soumis?...
Mais Jésus, après tant de gloire, sans amis !
On nous aura quittés, mais au moins sans nous vendre !
Regardons bien ! Peut-être il nous reste un cœur tendre.

h ! Sainte-Beuve.

Et *tous* ne nous ont pas peut-être abandonnés !
Mais enfin, s'il est vrai, rappelons-nous cette heure !
Disons aussi : ce n'est pas nous qu'il faut qu'on pleure,
Mais celui qui pour nous a tant souffert, hélas !
Dont le meilleur disait : *je ne le connais pas.*

es Deux Ages, p. 84).

Les plus grands torts seraient donc du cé
d'Ulric. Respectons la sentence d'un confesseu
qui sans doute aura entendu les deux coupabl
et qui, d'ailleurs, connaît mieux que nous l'impr
sionnabilité maladive de « l'ami de Normandie ».

Elle dure et s'augmente, et corrompt la pensée.
Vous lui pardonnez bien, mais *en Dieu* seulement ;

Échappatoire qu'Ulric aura peut-être oppos
d'ailleurs, sans s'y prendre lui-même — nous
savons — aux semonces du confesseur.

Et sans entendre à rien d'humain et de clément.
Et cette amitié morte au fond de vous remue ;
Et si, dans mon discours, son ombre est revenue,
Si le nom, par mégarde, irrite un souvenir,
Un sourire blessé ne se peut retenir,
Et vous rejetez loin l'affection trompée,
Comme on fait sous le pied la couleuvre coupée.

Petite scène muette, dont il n'a rien perdu,
qui a dû se répéter plusieurs fois pendant les p
miers mois de 1836 — à Saint-Germain, sous «
arbres noirs des Tuileries », ou dans la chambre
de la cour du Commerce. Autrefois le nom de
Prévost — leur ami commun, leur « Prévost »,
revenait sans cesse dans les entretiens de Gutt
guer et de Sainte-Beuve. Désormais c'est un n
qu'il faut éviter. Remarquez-le en passant, car
ne l'a peut-être pas assez vu. *Le vrai, le vrai se*
n'est pas seulement la devise de Sainte-Beu

critique, mais encore de Sainte-Beuve poète. Le biographe de Le Prévost aurait pu mettre à profit les vers suivants :

Et pourtant, dès l'enfance, en vos prés les plus verts,
Par vos jeux, par vos goûts ressemblants et divers,
Aux plus beaux des vallons de votre Normandie,
Vous, effeuillant déjà les fleurs qu'il étudie (1) ;

L'un « étudie », l'autre effeuille ; tous les traits du parallèle sont à retenir ;

Vous, plus brillant, plus gai de folie et plus vain
A dissiper, poète, un trésor plus divin ;
Lui, plus grave, et pourtant aimable entre les sages,
S'éprenant des douceurs comme vous des orages ;
Et puis avec les ans tous les deux divisés,
(Non de cœur), et menant vos sentiers moins croisés.

Nous l'avons soupçonné tantôt. Depuis longtemps, il ne restait plus de leur amitié que l'apparence. l'éclat final ne tardant à se produire que parce qu'ils se voyaient peu. Tout, du reste, menaçait de les séparer. Le Prévost, ayant toujours mené une existence parfaitement honorable, Ulric, au Chalet, avec Bourdaloue, sans doute, mais aussi avec Élyse. Sainte-Beuve insinue très bien cela ; tous les mots sont à souligner :

Lui dans la *raison saine* et l'étude suivie,
Et la *possession plénière de la vie*,

(1) Le Prévost, archéologue de première force, fut aussi un botaniste éminent.

Et l'obligeance heureuse, et tout ce qui s'accroît
En *estime*, en savoir, sous un *antique toit...*,
Vous, pauvre Ami *sensible*, avec vos *tendres vers*,
Avec tous vos débris délicieux et chers.

Souvenirs d'Octavie, de Rosalie ; préparatio
d'*Arthur* :

Vos *inquiets tourments de choses si sacrées*,
Vos combats de désirs et vos fautes pleurées ;
Tous deux liés toujours, Vous d'erreurs assailli,
Jusqu'en Dieu rejetant ce cœur trop défailli,
Qu'un bruit de blâme humain y va troubler encore;
Lui (ne l'enviez pas !) *jouissant qu'on l'honore...*

Nous ne l'admirerons jamais assez. Comparé à lui, les plus fins d'entre nous font figure d patauds. Notez que le cœur chez lui n'est pas moin sensible que l'intelligence n'est aiguë ; mais, à l voir si intelligent, les étourdis pensent qu'il n'a pa de cœur. Moraliste à qui rien n'échappe, il raill doucement tout à la fois et la religion encore tro mêlée d'Ulric, et l'honorabilité, peut-être un pe trop confortable et *self-conscious* de Le Prévos Mais remarquez aussi, ou plutôt devinez que cett critique impitoyable s'arrête net où commencera la *rosserie*. Il ne veut les blesser ni l'un ni l'autr Non seulement il les aime, mais encore il s'avou à lui-même que, dans l'ordre moral, ils valent, l'u et l'autre, mieux que lui. Vous avez entendu l sermon ; voici l'examen de conscience. Cette amit

brisée l'intéresserait moins si elle ne le faisait penser à une autre amitié, brisée elle aussi, brisée par sa faute.

Oh ! quand, après le charme et les belles années,
L'amitié, déjà vieille, en nos âmes tournées,
S'ulcère et veut mourir, oh ! c'est un mal affreux !
Le passé tout entier boit un fiel douloureux.
L'ami qui de nous-même, hélas ! faisait partie,
Qu'en nous tenait vivant le nœud de sympathie...

On sent monter péniblement en lui l'atroce comparaison qui le travaille, que le goût condamne sans doute, le goût de Boileau, mais que la vérité, que la poésie exigent peut-être.

Cet ami qu'on portait, frappé d'un coup mortel
(J'en parle, ayant souffert quelque chose de tel),
Est comme un enfant mort dans nos flancs avant l'heure,
Qui remonte et s'égare et corrompt sa demeure ;
Car il ne peut sortir ! Et ce fardeau si doux,
Qui réchauffait la vie ainsi doublée en nous,
N'est plus qu'un ennemi, le fléau des entrailles.

Réalisez les derniers vers, et vous comprendrez que le vrai « roman de Sainte-Beuve » n'est pas où la curiosité commune s'obstine à le chercher. En vérité, ce n'est pas d'abord et avant tout un roman d'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus original, de plus pathétique, voire de plus noble et de plus chaste. La chétive Adèle y joue bien son rôle, mais de comparse, j'allais dire d'occasion.

Autour d'elle se noue le drame, et à cause d'elle. Rechercher ce qu'elle a fait ou n'a pas fait, ne mérite pas une minute de peine. Pathétique, certes, mais en même temps, presque insignifiante, comme le grain de sable ou le nez dont parle Pascal. C'est le roman, la tragédie plutôt d'une amitié qui se dissout, qui se rompt. Non encore, mais d'un culte qui s'effrite lentement et d'un autel qui s'effondre. Comparse lui aussi, Victor lui-même, qui d'ailleurs ne fut jamais si grand. Reste Sainte-Beuve et il nous suffit.

Il descend d'une amitié sublime, qui tenait de l'adoration et qui l'avait transfiguré, il descend, dis-je, à petits pas douloureux, honteux, sournois, jusqu'aux pires bassesses de la haine (1). Une âme noble et qui se fait vile, une tendresse qui tourne — « L'enfant mort... fléau des entrailles » — et, parmi cette infection grandissante, une conscience qui veille implacable, *inaveugable*, petite lampe d'église qui vacille, mais ne s'éteint pas.

Pour te guérir alors, ô cœur saignant qui railles,
Ce n'est pas l'ironie et le sourire amer
Qu'il faut, triste lueur de tout secret enfer !

(1) « Pour se faire une idée de *l'exaltation*, *de l'humilité* *de l'extraordinaire piété*, avec laquelle il (Sainte-Beuve) entrait dans le Cénacle, il est indispensable de relire quelques unes des pièces des *Consolations* et la préface adressée à Victor Hugo ». (Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 66.)

Mais c'est un vrai pardon, et non, comme on le nomme,
Un pardon en Dieu seul, mais aussi devant l'homme,
Devant l'ami blessé, s'il se peut ; ne laissant
En lui non plus qu'en nous nul poison renaissant (1).

Victor plus simple, plus sain et plus magnanime, n'est jamais descendu dans l'*enfer* de Sainte-Beuve, mais le ciel que Sainte-Beuve a aimé, Victor ne l'aurait pas même entrevu. *Corruptio pessima*, mais *optimi*. Nous savons, du reste, qu'il ne pardonnera jamais le mal qu'il a fait. Je crains bien aussi que « l'aigreur mauvaise » d'Ulric à l'endroit de Le Prévost n'ait jamais fait place à de meilleurs sentiments — tout au plus à l'indifférence. Mais enfin, ni l'un ni l'autre, ils ne tentent de prendre le change, d'appeler bien ce qui est mal. Ils ne commettent pas le péché irrémissible ; ils restent sur le plan moral, sur le plan chrétien. Ils s'inclinent devant l'ordre, même en le violant. Ni l'un ni l'autre n'est romantique, au mauvais sens qu'une philosophie trop sommaire veut aujourd'hui imposer à ce mot.

(1) *Pensées d'août*. La pièce a dû être écrite dans le courant de 1836.

XV

J'achève de transcrire cette lettre du 23 novembre 1835 qui a provoqué une si longue digression : Guttinguer vient de rappeler qu'il y a loin d'une simple conversion à la sainteté véritable. « J'y fais de mon mieux, vous voyez pourtant que je succombe encore. »

Et vous, mon ami, où en est votre âme? Que pensez-vous maintenant? Y a-t-il quelque guérison de cette misanthropie que vous éprouviez si amèrement? Voici quinze jours de retraite, où j'ai beaucoup lu Bourdaloue sur la retraite, la confession et l'état de vie. C'est délicieux. Une autre lecture divine, poétique, adorable, c'est la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, d'après les méditations d'Anne Emerick, nouvellement traduite par M. Cazalès (1). Mon ami, Cha-

(1) L'abbé de Cazalès, un des fondateurs,du *Correspondant*. Il mériterait une longue étude. Voici quelques mots d'une lettre de lui — inédite, je crois, — à Sainte-Beuve qui l'avait remercié de l'article du *Correspondant* sur les *Consolations*. « Vous n'êtes pas encore arrivé, dites-vous, mais une âme comme la vôtre ne peut pas rester en chemin. Vous arriverez, j'en suis sûr, non par l'esprit, il ne mène pas à grand'chose, mais par le cœur. Adieu, monsieur,

teaubriand et Lamartine pâlissent auprès de la fièvre de cette bonne fille.

En janvier 1836, il est à Saint-Germain, en proie aux tracas du « grand propriétaire ». Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il était assez serré. Il emprunte volontiers des livres qu'il aurait pu, qu'il aurait dû acheter — Lamennais, Chateaubriand. Péché mignon des « grands propriétaires ». Il lésine même avec la *Revue des Deux Mondes*. L'abonnement lui pèse. Il demande à Sainte-Beuve de lui indiquer les numéros indispensables. Il a un beau train de maison et il gémit volontiers sur sa pauvreté. Sa philosophie sociale est un peu celle de Janot Lapin ; Victor Hugo, Sainte-Beuve et les autres libéraux préparent les voies aux belettes. Il se plaint donc, dans cette lettre,

de mille pièges dont il faut se défendre, du combat qu'il faut livrer entouré d'avoués et de gens d'affaires. Tout cela mêlé à des pervenches, des violettes et des rosiers. La fleur et l'ordure sont la continuelle allégorie de la vie.

J'ai un buste à placer dans un berceau de chèvrefeuille, à la place d'un joueur de flûte qui ressemble à Louis XV. J'ai pensé à Corneille. Trouverait-on celui de David à acheter?

croyez à toute la sympathie des rédacteurs du *Correspondant.* » (Collection Lovenjoul à Chantilly).

Entre temps, il lit *Jocelyn*, mais pour revenir aussitôt aux lectures pieuses du Chalet. Sa ferveur n'a pas fléchi :

29 *février* 1836. — Depuis quinze jours je me prosterne devant cette poésie divine des épîtres par où commence le Carême. C'est d'une prévoyance si adorable, d'une si vive instance, d'une abondance, d'une beauté si inimitables ! Il n'y a plus qu'à mourir, quand on a acquis l'intelligence intime de ces écrits.

Je suis invité à dîner chez Tattet, où je ne puis vous dire combien l'on vous aime, combien de fois on m'a conjuré de vous amener à cette table, où l'on sait vous apprécier.

A quelle table aujourd'hui ne l'apprécierait-on pas? En 1836, plus douloureux et méfiant que jamais, il a besoin qu'on lui dise ces choses-là.

Élise est bien sensible à votre souvenir. C'est vraiment édifiant de la voir près de son fils et à sa maison

Détresse croissante de Sainte-Beuve. Ulric est mis au courant, et par le menu, semble-t-il.

3 *mai* 1836. — Je comprends vos peines et je gémis de cette éclipse de votre foi qui se voile encore.

Les afflictions de l'âme y sont bien nuisibles quand elles n'y peuvent trouver de soulagement, et vous n'en êtes pas là. Qu'il doit y avoir d'amertume dans ces campagnes de belle compagnie où l'on ne peut suivre la personne aimée ! C'est une affreuse malédiction. Le regard que l'on jette autour de soi vous montre une solitude, où l'on croit qu'on va mourir de rage et de

haine... Comment *croire* avec cette pénible émotion? Mais peut-être n'êtes-vous pas aussi mauvais que moi. Le feu m'en monte encore.

Une de ses filles se marie. D'où nouveaux tracas de conscience, ceux-là même, je suppose, que Le Prévost attisait quelques mois plus tôt : les droits importuns de Gabriel.

Je me suis tordu le cœur sous bien des scrupules, et après toutes sortes de méditations et de prières, je me suis abîmé dans le livre de Job.

Il en cite de longs passages.

6 *mai* 1836. — La sœur de nos portiers fait les commissions de Fourqueux (1). Elle a parlé ce matin à Élyse d'une belle dame Victor... — Victor Hugo? — Oui, c'est cela, madame.

Ainsi de multiples hasards semblent prendre plaisir à placer, à replacer Guttinguer dans l'engrenage de cette longue aventure, qui ne l'a déjà que trop occupé, et qui peut-être ne lui paraît pas moins inoffensive que coupable. Il en a tout ensemble salué et maudit le mystérieux printemps ; peut-être se prêterait-il maintenant assez volontiers à en prolonger l'extrême automne.

17 *mai* 1836. — Ah! venez vous asseoir sur mon banc et y dilater votre cœur, y reposer votre front...

(1) On sait que les Victor Hugo avaient un pied-à-terre à Fourqueux.

Son *Arthur* est achevé. Sainte-Beuve a dû e
recevoir le manuscrit dans les premières semaine
de juin. Le 21, il envoie quelques remarques (1
Mais il est content. « Le style, écrit-il, est plein d
charme et qui sent son dix-septième siècle. Vou
êtes de la droite lignée de l'abbé Prévost. » Pour
détail de la correction, « nous en causerons manu
crit en main. » J'aurais bien voulu être de la fêt

29 *juin* 1836. — Je voudrais bien lire Chatea
briand, mais non pas l'acheter, je n'en ai pas l
moyens ; l'avez-vous à votre disposition? Saint-Mart
me pousse à manifester Dieu et à le proclamer
toutes mes forces. J'espère que c'est ce désir qui n
donne la fièvre de la publication. Redoublez donc
sévérité (dans la correction du manuscrit), pour tout
qui vous semblera loin de ce sentiment et de ce devo
Que votre Cour du Commerce doit être chaude...

Je n'ai pas encore dit un détail amusant, pe
connu, je crois. Plusieurs de nos lettres, et celle-
notamment, sont adressées à

Monsieur,
Monsieur Joseph Delorme
2, *Cour du Commerce*
Saint-André-des-Arts,
Paris

(1) C'est la première lettre de Sainte-Beuve à Gutt
guer dans la collection Lovenjoul. J'en ai cité déjà le passa
le plus important, cf. p. 22. — On trouvera d'autres extra
de cette lettre dans mon édition d'*Arthur*, pp. XVII, XV

Le 4 novembre 1836, Ulric vient d'envoyer à Renduel les derniers chapitres d'Arthur. Quelques jours avant, Victor et Adèle, leurs vacances de Fourqueux finies, passent quelques heures à Saint-Germain.

Peut-être avez-vous de nos nouvelles.

Par une lettre de Mme Hugo, semble-t-il vouloir dire.

Nous avons eu au passage l'émigration de Fourqueux, qui a paru contente de cette étape. Cet extraordinaire a fait fête pour nous aussi. Votre lettre arrivait en même temps qu'eux. C'était source à de bien tristes réflexions. Ma femme,

à qui sont permises les maladresses de ce genre,

a plusieurs fois dit votre nom. Vous avez donc été un peu de la réunion.

Ulric, en est, dans ses lectures, à Joseph de Maistre, qu'il « adore », et au baron d'Eckstein. Quant à son propre livre, qui va paraître bientôt, il s'en désintéresse déjà. Ce n'est pas seulement le simple découragement de qui ne voit plus que les défauts de son œuvre ; pas, non plus, l'amertume qui accompagne, chez les nerveux, le bon à tirer, l'horreur pour ce néant, que pendant de longs mois l'on a cru quelque chose. C'est aussi peut-être — et voilà pourquoi je m'y arrête — l'indice de quelque fissure plus grave dans la vie intérieure d'Ulric.

Il est catholique, il veut l'être, il s'y applique av
une bonne volonté touchante, et, somme toute,
y réussit beaucoup mieux qu'on n'aurait pu
prévoir. Mais, d'ici, de là, je crois sentir chez lui -
je le dis sans la moindre férocité — l'atavisme pr
testant qui se réveille, qui menace de le hériss
contre l'Église

Je n'ai plus foi dans ce livre *(Arthur) ni dans*
qu'il contient.

Les mots que je souligne insinuent peut-être —
dis peut-être — que son *Arthur*, relu de sang-froi
lui paraît trop catholique. La suite me semble ju
tifier cette conjecture :

Le corps dépouillé de Jésus-Christ reste seul dans m
âme, et l'exemple de sa résignation aux misères de
vie. Il faut donc en finir (avec *Arthur*) pour délivr
ma conscience.

Il est d'ailleurs assez désemparé à cette dat
Une maladie du petit Gabriel le tourmente fo
et la détresse dont les lettres de Sainte-Beu
doivent être pleines. Le roman de celui-ci agonis
Ulric, métamorphosé en don Diègue de vaudevil
— un don Diègue, qui oublie le bruit qu'il a fa
jadis, lorsqu'il perdit Rosalie, — prodigue consol
tions et conseils :

22 *novembre* 1836. — J'ai beaucoup songé à vo
mon cher ami, depuis votre dernière lettre que j

relue aussi, m'arrêtant à cette *branche cassée*, qui avait de si belles fleurs, quoique rares.

La branche cassée, dont parlait la lettre de Sainte-Beuve, vous savez son nom de femme ; quant aux « belles fleurs », à chacun de les définir, mais qu'on se rappelle qu'elles étaient « rares ».

Vous êtes bien encore dans l'âge où l'on cherche un autre arbre, une autre rive et où l'on trouve. C'est duperie de s'étendre sur le tombeau des amours perdues. Les femmes ont un grand entraînement vers l'esprit, vers le succès ; il en faut, croyez-moi, tirer tout le suc et le charme.

Il n'a jamais pataugé si lourdement. Je ne lui trouve qu'une excuse, si c'en est une : l'agacement que devait produire à la longue les lamentations de Sainte-Beuve, surtout chez qui savait la réponse vengeresse qu'aurait pu faire « la branche cassée ».

Je voudrais vous voir avec plus de rayons de soleil, mais nous sommes dans un monde où il faut les chercher. Il ne vient pas chercher ceux qui s'enferment. Vos travaux vous mettront naturellement sur quelque voie, et remontez-vous-là. Combien il y a, mon Dieu, de reprises possibles :

A ceux-ci le cœur d'une femme,
A ceux-là le cœur d'un enfant !

Je compte aller vous voir vendredi. Vous sentirez-vous libre vers quatre heures, pour faire un dîner *maigre* avec moi?...

C'est lui qui souligne.

Je suis après la sainte de M. de Montalembert (*Sainte Elisabeth*, qui venait de paraître) qui a une f bien robuste. Quelle croyance dans ces extrémités d' haut et d'en bas, depuis ceux-là jusqu'à la bon femme qui dit : « Viens donc, Azor, nous allons manqu la bénédiction ! » Adieu, mon cher ami, que la *Pa amère*, qui était celle de Fénelon, soit avec vous !

29 *novembre* 1836. — Je vis le soir Musset ch Tattet, avec des moustaches. On parla étrangeme et dans un nuage de cigares. Tout était au cynisme à la bestialité. Singulière façon d'orgueil et de bravac *Candide* y fut donné comme un chef-d'œuvre et monument. Je partis assez exaspéré.

L'Avent me donne une recrudescence de foi d'amour. Je laisse entrer à flots le *Consolamini*, *popu meus*, *cito veniet salus tua*. C'est de toute beauté ; lis cela un peu le soir et le *Rorate cœli* et le *Salvabo te*, *n timere*. Quelle douceur, quelle amitié !

Sainte-Beuve — et cela est curieux — semb lui avoir demandé des renseignements sur ce be cantique :

5 *décembre* 1836. — Le *Consolamini* se trouve a *Saluts de l'Avent*. Il est plein de tendresse... Il n'e pas une page de ce livre où il n'y ait quelque mot cette sublimité. Il faut *bien y reconnaître une in piration supérieure*... Ce pauvre Lamartine... c'e bien la peine d'en avoir tant ramené à l'autel po s'en retirer ; *il est bien vrai qu'il y a des choses tris tout autour*.

Même partis de cette plume impulsive et légère, es mots que je viens de souligner peuvent paraître nquiétants. Faut-il y voir de simples boutades, omme il en échappe à des convertis d'une autre rempe — à Newman, par exemple, — ou bien les ignes avant-coureurs d'une ferveur qui menace de 'éteindre, voire d'une foi qui déjà décline? Je n'en ais rien, et je n'ai pas besoin de le savoir. A chaque our, à chaque étape, suffit sa curiosité. C'est le Guttinguer de 1836, qui, pour l'instant, nous inté- esse, non celui d'après-demain. Quand je le vois, n an et demi après les résolutions courageuses, resque héroïques, de mai 1835, persévérer dans la ratique chrétienne, essayer de pardonner à ses nnemis, faire maigre le vendredi, s'attendrir à église pendant les « saluts de l'avent », je ne lui en emande pas davantage, je le tiens bonnement, aïvement pour un brave homme de converti. Un n et demi de solidité, c'est bien quelque chose. ussi bien, à l'heure où nous sommes, le livre où Guttinguer a raconté sa conversion, *Arthur* est-il n train de paraître, magnifiquement escorté par un rticle de Sainte-Beuve dans la *Revue* du 15 dé- embre 1836.

Vinet qui avait déjà consacré à l'*Arthur* de 1834 n long article, ému, vraiment fraternel, revient la charge et célèbre de plus belle l'*Arthur* de 1836. Vinet, le modèle incomparable, unique peut-être,

jusqu'ici de ceux qui veulent appuyer la critiq
littéraire, non seulement sur les règles du goû
mais encore sur l'Évangile ; ou plutôt de ceux q
demandent à l'Évangile une suprême leçon
goût. Le titre de ce livre, disait-il,

pourrait le faire confondre avec une de ces productio
prétentieusement frivoles, où l'on voit je ne sais que
religion de roman se mêler sans pudeur à toutes
passions que la religion véritable a mission de réprim
Tel n'est pas... *Arthur*... C'est bien de la religion qu'
y trouve ; car l'histoire intérieure qu'il retrace a po
premier mot *repentir*, pour dernier mot *obéissan*
c'est assez dire que l'idée de la grâce divine s'élè
entre ces deux termes comme intermédiaire et comm
lien... *Arthur* est un livre chrétien.

Et encore et excellemment, à propos des lectur
pieuses d'Arthur.

Les hommes des vieux âges ont parlé par leu
écrits à cette âme solitaire... ; les saints du désert o
rempli de leur voix cet autre désert ; silencieuseme
nourris de cette manne cachée qui distille des saint
Écritures, de la prière et de la contemplation, ils o
offert à leur moderne nourrisson la même divi
pâture... Et c'est une chose singulière et gracieuse q
de voir cet homme du monde, abreuvé durant
longues années de toutes les délicatesses d'une socié
polie et lettrée, dont sa diction élégante et pure exha
encore les plus doux parfums, se complaire dans
langage austère et sans art des habitants de la Th
baïde.

Et, comme s'il eût prévu la désastreuse, l'antichrétienne assimilation que l'on tente aujourd'hui entre mysticisme et luxure, Vinet poursuivait marquant exactement la limite où la philosophie de l' « impérialisme mystique » aurait dû se tenir :

Ce phénomène nous arrêterait peu, si nous n'y trouvions que de la poésie. *Sans nier et sans repousser* la poésie qui s'attache aux émotions religieuses, nous avouerons que l'abus qu'on en a fait, qu'on en fait tous les jours, nous a mis en garde contre elle, alors même qu'elle présente le plus les caractères de l'involontaire et du spontané. L'auteur d'*Arthur*, tout poète qu'il est, n'en juge pas autrement que nous ; et l'opinion qu'il exprime sur un ouvrage célèbre de M. de Chateaubriand fait bien voir que la religion est autre chose à ses yeux qu'un enchantement de l'imagination. *Heureux néanmoins, l'homme qui reçoit la vérité par toutes ses facultés à la fois*, pour qui elle est tout ensemble la solution des problèmes de l'intelligence, l'étanchement d'un cœur altéré, l'accomplissement des vastes espérances de l'imagination ; enfin l'apaisement des troubles de la conscience ! C'est tout l'homme qui est malade, c'est à tout l'homme, à tous ses besoins que s'adresse le divin secours de la rédemption (1)...

(1) Lui aussi, le chétif Guttinguer semble avoir prévu les terribles réquisitoires de M. le baron Seillière. C'est à propos du chapitre de saint Jean Climaque (reproduit dans l'*Arthur* de 1834), sur les « larmes saintes qui donnent la joie ». « Noble et sainte mélancolie, écrit-il, dont la parole se fit entendre à la fin de ce règne de combats et de conquêtes, qui avait fait de la France une armée ; douce voix de la religion, *vous n'étiez donc pas nouvelle!* » (p. 207). Eh ! le roman-

Oh ! qu'il est doux, écrivait-il encore,

de penser que ce livre est le portrait d'une réali morale et qu'un cœur, un cœur vivant palpite sous c pages... Arthur n'est pas un écrivain que nous avo voulu louer, mais un nouvel ami à qui nous avo voulu serrer la main (1).

tisme, non plus ! Belles citations de Climaque : « Lorsq notre âme, sans que nous fassions aucun effort, se trou tout attendrie et toute fondante en larmes, et en des larm douces et saintes, courons aussitôt vers le Seigneur. C c'est une marque qu'il est venu vers nous sans que no l'ayons appelé, et qu'il nous présente comme une épon mystique, cette tristesse divine et cette eau rafraîchissan de ces larmes bienheureuses, pour effacer par elles n péchés, écrits dans le livre de la justice du ciel » (p. 21 Le saint docteur, bien avant le philosophe de l'impérialisn mystique, nous invite à ne pas nous assurer « sur l'abo dance de *nos* larmes, avant que *notre* âme soit parfaiteme purifiée » ; et Guttinguer avait parfaitement compris cet leçon : « En effet, écrivait-il, comment te reposerais-tu, faib cœur, dans ces attendrissements religieux qui te vienne aux fêtes de ton Dieu, si ta conduite n'est pas conforme sa loi, et si tu le trahis en sortant de tes temples ! ! Et c'e une chose, hélas ! assez ordinaire que ce mélange de te dresse pour le Seigneur et d'oubli pour ses commandemen L'abondance des larmes picuses sans la purification de conduite est tout au plus une espérance » (pp. 215, 216). Jean Climaque d'insister : « Cette tristesse... est vraime un don de Dieu ; car ce qui fait que cette douleur se trou jointe dans l'âme avec un plaisir doux et agréables, c'e que Dieu console d'une manière secrète et invisible », en consolant ainsi, nous aide à mettre à profit les consó tions. « Que cela est vrai, conclut Guttinguer, bien pensé admirablement dit, ô mon Dieu ! » (pp. 219, 220).

(1) *Études sur la littérature française du dix-septiè siècle*, par A. Vinet, t. III. J'ai reproduit les deux artic dans l'introduction de la nouvelle édition d'*Arthur*.

Le meilleur des juges nous approuve donc de prendre, bon gré mal gré, très au sérieux la conversion que nous venons de raconter. Au besoin, nous la défendrions contre Guttinguer lui-même. Peu de mois après l'apparition du volume (février 1837), lequel du reste n'avait presque pas eu de lecteurs, Ulric écrivait à Mme Mennessier-Nodier : « Je ne sais si je pense *Arthur* à présent. Pourquoi vous dire cela? Ne suffit-il pas de savoir que c'était un livre sincère, au moment où je l'écrivais. »

(1) Michel Salomon, *Une correspondance d'Ulric Guttinguer*, *Mercure de France*, 16 novembre 1907, p. 196.

XVI

Pendant l'année 1837, notre correspondance rest
assez active, assez mêlée aussi, mais encore asse
arthurienne (1), au moins par endroits.

1er *janvier* 1837. — Et vous, et elle !

6 *janvier* 1837. — Qu'un peu d'amour soit avec vous
ô le grand et regretté consolateur !

(1) L'épithète est de Guttinguer. Je la rencontre dans un
très curieuse lettre à Victor Hugo que m'a communiqué
M. Barthou, et qu'il est difficile de dater. La voici : « Mo
cher Victor, vous êtes toujours l'homme bon, aimable e
grand que j'ai connu. C'est votre trilogie à vous, votr
trinité plutôt, qui fait comprendre l'autre. Laissez-m
vous écrire ces mots sur cette apparition dont je suis si fie
Je croyais toujours que mon cygne allait se sauver dans v
jambes. Nous en sommes encore émus, Baucis et moi
les autres. Peut-être aurez-vous deviné pourquoi il ma
quait quelqu'un à cette fête ; nous étions dans une positio
un peu excentrique, et peu *arthurienne*. Cette affaire e
aussi difficile à expliquer que la grande affaire de M. Dum
lard ; vous la ferez comprendre (non pas celle Dumolar
à Mme Hugo, et vous lui direz que nous sommes ses bo
amis et que notre position ne sera pas toujours irrégulièr
Au revoir, mon cher Victor, les anciens sont toujours l
anciens, et moi je suis un vieux de la jeune. »

Victor Hugo est donc venu les surprendre, lui et Bauci
c'est-à-dire Élyse Bouquet, celle qui est déjà peut-être

On a l'impression que, pendant cet hiver, son naturel frivole menace de revenir à grands pas. Ses bonnes résolutions s'estompent. Il a presque oublié le chapitre de saint Jean Climaque sur la charité.

Février 1837. — Voyez-vous Le Prévost? Qu'on a de peine à tenir pour morts de tels ennemis !

Il voit souvent les Hugo. Adèle, qu'il amusait, lui demande aimablement de ces menus services que peut rendre un vieil oncle, resté mondain et expert en chiffons. Le tact n'était pas la qualité maîtresse de Guttinguer, ni la discrétion. Deux fois cruel il mande, le 2 mars, à Sainte-Beuve, ces détails *tantalisants*, comme disent les Anglais :

Je suis chargé de la fourniture des *corsets* de la place Royale. Je n'entends parler que mesure et lacets...

qui sera demain Mme Guttinguer. Les surprendre, où? Au Chalet, à Lamivoie ou à Saint-Germain, quelque part chez Guttinguer, et où il y avait un cygne. Quand? *Arthurienne* ne nous fixe pas sur ce point. Il y a eu deux *Arthur*, l'un, en 1834, avant la conversion définitive et le second mariage de Guttinguer; l'autre en 1836, après. Veut-il dire qu'on ne pourra recevoir Mme Hugo que lorsque la liaison Ulric-Élyse sera régularisée? Non, me semble-t-il. Cela n'était pas difficile à expliquer et Victor le savait déjà. Qui manquait à la fête? Mme Hugo. Non, semble-t-il encore. Les filles de Guttinguer? Non encore, pourquoi dirait-il « quelqu'un »? Elles sont deux. Aurait-on fêté, ce jour-là, la naissance du petit Gabriel et serait-ce le prêtre qui manquait? Mais Gabriel est né un an avant le premier *Arthur*. Aux curieux de résoudre cette charade. Peut-être s'est-il amusé à dramatiser un rien.

On tourne la page, et on se trouve dans une cellule :

6 *avril* 1837. — Voici avec l'admirable

Omnes fugerunt!

de la Passion, ce qui m'a frappé le plus de la Semaine sainte :

Justus pro injustis,

vingt fois reproduit, et qui est une grande résignation enseignée, et puis :

Sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur et non inveni.

Enfin cet exemple :

Christus Dominus factus est obediens usque ad mortem
Mortem autem crucis.

Trois mots dans les litanies par leur place :

Jesu potentissime,
Jesu patientissime,
Jesu obedientissime,
Miserere nobis.

Ce *très-puissant*, toute patience et qui obéit jusqu'à la mort..., jusqu'à la mort de la croix! Ah! il y a du divin là dedans!

C'est, je crois, le dernier des « bouquets spirituels » qu'Ulric ait envoyés à Sainte-Beuve. Pourquoi désormais cessera-t-il d'associer, de gagner son ami à sa propre prière? Est-ce que la tiédeur va bientôt le gagner, et la lassitude des choses saintes

ou bien aura-t-il senti que Sainte-Beuve s'intéressait de moins en moins à des confidences de ce genre? Mais encore, pourquoi ce changement chez Sainte-Beuve? Il n'a pas fini ses multiples essais de conversion, il n'accepte pas encore résolument de vivre sans Dieu. Il hésite entre la Trappe et Thélème, comme disait Louis de Carné. Pour l'instant, il se prête aux saints de Port-Royal, non par simple curiosité, comme il essaiera de nous le persuader plus tard, mais avec un arrière-désir de se donner. La parfaite noblesse, la piété de Vinet l'impressionnent fort. Il n'a certainement pas rompu les ponts. Hélas ! je crains bien que Guttinguer, installé maintenant si près de Paris, n'ait perdu beaucoup de son prestige religieux. Il était de ces apôtres qu'il vaut mieux lire qu'entendre. Sainte-Beuve écrivait à Pavie, vers ce même temps : « Guttinguer, marié, est à Saint-Germain, dévot, pratiquant et toujours malade encore (1). » Malade, entendez, poursuivi, à certain jour, par la hantise de Rosalie : avec cela, tendre, fragile, toujours à la veille d'entamer quelque nouveau roman. Au fond, Sainte-Beuve le préfère

(1) Th. Pavie, *Victor Pavie*... Angers, 1887, p. 179. Cinq ou six ans plus tôt, Sainte-Beuve écrivait déjà à ce même Pavie : « Guttinguer est à sa terre (à Honfleur pendant la construction du Chalet), fort occupé des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et d'une blanche main nouvelle qui s'est tendue vers lui. » (*Ibid.*, p. 97.) Peut-être la main de miss Margaret, cf. plus haut, p. 109.

ainsi, bien qu'il se donne un peu l'air d'en paraîtr déçu. D'un côté la ferveur religieuse de Guttingue le touche, le stimule presque ; d'un autre, il ne voi pas sans un malin plaisir se rallumer dans le cœu du converti les *veteris vestigia flammæ*. Il a se raisons pour n'aimer que médiocrement les con versions totales, et peut-être exagère-t-il ce qu manque, ce qui manquera toujours, à celle d'Ulri

Au mois de mai, celui-ci compose, à l'occasion d la première communion du duc de Montpensier, u long poème, où les jolis vers ne manquent pas, ma où je crois deviner plus de « littérature » que dan les chaudes improvisations d'*Arthur* (1) :

Prince, il est sur la terre une source divine,
Dont on connaît d'abord la céleste origine ;
Qui, du cœur rafraîchi, se répand dans les sens,
Et fait venir aux yeux des pleurs reconnaissants.
Il est des jours, des lieux, où de subites flammes
D'une sainte auréole illuminent nos âmes ;
Souvenir incomplet, frémissement divin,
Des premiers jours du monde écho vague et lointain.

Cette grâce de Dieu, ce sentiment céleste,
J'ai bien souvent rêvé sur ce qui nous l'atteste :
Tantôt, c'est le soupir qui du cœur satisfait
S'exhale, à voir le bien de l'aumône qu'on fait.
C'est la vierge au front blanc, sur la harpe penchée,
A ses accords divins tenant l'âme attachée ;

(1) Guttinguer était lié avec le gouverneur du jeu prince, Antoine de Latour.

Pure, belle, paisible et recevant des cieux
Le charme de sa voix, le regard de ses yeux.
C'est, le matin, le soir, la longue rêverie
Sur Dieu, sur nos enfants, nos fleurs, notre patrie.
Du voyageur lassé, c'est le penser soudain
Qui le saisit au pied de la Croix du chemin.
C'est, aux saints jours, le chant des antiques louanges ;
Le sommeil d'un enfant que regardent les anges ;
L'orgue de sons plaintifs emplissant le saint lieu ;
Le front du laboureur incliné devant Dieu.
Mais surtout, c'est à l'âge où le péché s'avance,
Pour saisir et souiller la robe de l'enfance,
Le Christ le repoussant de sa divine main,
Et sauvant nos enfants par un céleste hymen...
C'est alors, les voyant sur le marbre à genoux,
Qu'en flots plus abondants l'eau sainte coule en nous (1).

Tout cela est sincère, assez profond même, mais on n'y retrouve pas la vive fraîcheur d'une expérience immédiate. A partir de l'installation à Saint-Germain, la poésie de Guttinguer, comme sa vraie ferveur, du reste, ne vit plus que de souvenirs.

1er *juillet* 1837. — Si je peux aller demain à la place Royale, alors je n'irai guère vous demander chez vous que vers quatre heures... Et je tiens à faire cette visite.

(1) *La Source divine. A. S. A. R. M. le duc de Montpensier. Le jour de sa première communion*, 22 mai 1837. Saint-Germain-en-Laye, 1837.

Le 25 juillet, il écrit, du Chalet, je crois, à Mme Vic
tor Hugo.

Une lettre que je reçois de Victor, madame, me d
votre chère fille toujours malade... Les peines pareill
nous mettent à genoux pour nos amis.

Le reste de la lettre est peu cohérent. Il deva
traverser quelque crise d'accablement ou de surexc
tation.

Je veux quelquefois essayer de vivre d'aliments
de sentiments froids. On assure que cela est sain. I
chaleur et la fermentation sont pleines de mort. Cela di
je prends du café brûlant à mon déjeuner, et je refa
l'élégie du passé.

Celle du présent est pourtant bien plus douce, ma
qui veut des tableaux de famille? Ceux qui s'en d
tournent au *Salon* et dans la vie, en savent-ils donc
fond? Tous ces enfants qui sont là avec des bouque
et des sourires, ils ont été malades, ils ont été ma
vais !... Et nous ! qu'avons-nous été, que sommes-nou
Je le saurais que je ne le dirais pas.

Veuillez donner de vos nouvelles au ménage
Saint-Germain. Nous y reviendrons pour essayer
chemin de fer. Charmant symbole de la vie de 1837
années suivantes ; touchante allégorie : ils nous fo
des chemins de fer ! C'est du luxe en vérité.

Ulric G.
ancien sacristain du Cénacle (1)

(1) Collection de M. Barthou.

Et le même jour, ou le lendemain, à Sainte-Beuve :

26 *juillet* 1837. — J'écris aujourd'hui (?) à vous et à lle. Victor me dit sa petite Didi toujours bien malade. ette maison doit être désolée. J'écris à ceux que ce on Fouinet appelait *Deux heureux!* Mon Dieu ! que hélas ! dans la vie ! où en est la vôtre, mon pauvre ainte-Beuve?

J'ai eu Tattet deux jours (au Chalet), avalant la olitude, le lait et les fraises comme il fait le jeu, l'orgie t le Rocher de Cancale. Drôle d'enfant ! Les vers de ictor le mettent au ciel. Il est vrai qu'il y en a d'admiables et beaucoup. Le métier va-t-il donc si loin que ela? Les beaux et sublimes doutes ! J'en ai, moi, horribles et d'écrasants,

Tout mon clergé n'existait pas ! (1)

ai rêvé, j'ai été malade, j'ai cru croire, et voilà tout, on Dieu ! Jésus seul est bien vivant là !... mais comme ictime. Adieu, ami, dites où vous êtes, qu'on vous ive de son mieux. J'espère une lettre d'*elle* et que je ourrai vous en dire quelques mots. Je ne lui écris que our cela.

Écrivain tumultueux à ses heures calmes, comien plus lorsque ses cauchemars le reprennent : antôt Rosalie, tantôt la peur d'avoir été dupe de ette sensibilité qui l'a ramené à Dieu. Quoi qu'il n soit de ce texte essoufflé, remarquons une fois

(1) Je n'arrive pas à identifier cette citation obscure. doit vouloir dire : ah ! s'il n'y avait pas de prêtres, que la ligion serait facile !

encore chez lui, et mêlée étroitement aux doutes qui l'obsèdent, l'horreur intermittente que lui inspire le prêtre catholique, et qui, bien qu'elle doive paraître puérile aux incroyants d'aujourd'hui, était alors assez répandue, même en dehors du petit monde protestant. Au demeurant, ces assauts périodiques du « mauvais esprit » n'ont rien qui puisse étonner encore moins épouvanter un confesseur de moyenne expérience. Quelques jours encore, demain peut-être, et il n'y paraître plus.

24 *août* 1837. — Il y a peu de jours que j'ai eu des nouvelles de la place Royale. On me disait l'enfant sauvé après de mortelles angoisses, on allait s'établir à Auteuil où on désirait fort nous voir. La lettre était bien triste et bien éplorée. V(ictor) va *je ne sais où* m'y disait-on. Tous les mots sentaient la fatigue et le découragement. J'en serais là sans le refuge ordinaire

les livres dévots, l'église, le « trésor immense des prières ».

A cette date, les Guttinguer devaient être de retour à Saint-Germain. Pendant ces longs mois où achève de mourir, si l'on peut dire, le roman de Sainte-Beuve, on sent chez Ulric la démangeaison constante de servir d'intermédiaire entre lui et elle. Compassion naturelle et besoin sénile de s'occuper encore des choses de l'amour, au moins par procuration. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Sainte-Beuve ait beaucoup encouragé ce zèle, qui a du

l'exaspérer plus d'une fois, et dont il devait savoir qu'il n'avait rien à se promettre. Quant à l'autre, non seulement elle ne se fût pas prêtée à ce jeu, mais encore elle semble ne pas l'avoir soupçonné. Elle avait fasciné Guttinguer dès le premier jour, et près d'elle il perdait tous ses moyens. C'est une des rares beautés auxquelles il n'ait même pas eu la tentation de conter fleurette. A la très vive affection qu'il lui porte, et qu'il lui témoigne, d'ailleurs, le plus gentiment, parfois le plus drôlement du monde, se mêle une timidité persistante. Elle lui a laissé voir qu'elle n'était pas heureuse, risquant, d'ici de là, une allusion triste aux absences de Victor. Mais de Sainte-Beuve, pas un mot. Ah ! nous le saurions ! Chargé de l'ambassade la plus insignifiante, Guttinguer eût écrit dare-dare, et de quelle plume ! A quoi bon, du reste? Pour Adèle, le roman était bien fini.

5 *septembre* 1837. — On vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez? Jugez la chose. J'en serais bien charmé. Vous savez que l'autre *on* (Victor) est en Belgique.

Il ne vint pas, et fit bien. Il eût trouvé les deux *on*.

15 *septembre* 1837. — Hier journée complète quoique tempête et boue de partout. Tous les enfants avec le curé de F(ourqueux), on a couru un horrible danger au débarqué. Un omnibus où l'on était a failli verser dans la rivière. La dame, comme à l'ordinaire, superbe

à raconter cela. Je l'ai trouvée animée, mais troublée au fond, cordiale et bonne, sentant le prix de l'amitié, par comparaison avec ce qui l'entoure souvent et songeant à la rigueur des ennemis. Je crois que les dernières critiques dont V. a été l'objet, l'ont ralliée à la communauté.

Il arrivait de la Belgique le soir ; et, descendant reconduire à 7 heures, aux wagons, nous l'avons trouvé sur le pont du Pecq, qui allait passer sans nous voir ; chacun tenant son trottoir. Le temps de se dire bonjour, et on s'est jeté dans cette foule. Je l'ai trouvé maigri, froid, cependant il avait couru ici en descendant de diligence. Était-ce empressement, soupçon, je ne sais. Nous avons avec elle causé *affaires*, ménage, maison, bonheur. L'air est à la dépense et au luxe, mais on gagne beaucoup. Pour du bonheur... absent... impossible... On n'y croit plus. Votre nom m'est venu cent fois, mais je suis d'un trouble si bête dans ces choses, pour les autres comme pour moi, que les femmes et les maris m'ont toujours deviné. Quels projets sombres donc pour cet hiver? Vous me conterez cela.

Ici, brusquement, s'arrête, dans nos cartons, la correspondance entre les deux amis. Sainte-Beuve aura-t-il égaré d'autres lettres de Guttinguer qui suivaient immédiatement celle qu'on vient de lire ; conservées par lui, ces lettres se seraient-elles éparpillées après sa mort? Nous n'en savons rien, mais je crois plutôt que le « sombre » hiver de 1837 aura vu la fin de cette pleine intimité, qui, depuis le mois d'avril 1829, nous a valu tant de précieuses

confidences. Y a-t-il eu brouille? Non, quoi qu'en ait d'abord pensé Guttinguer. Pas n'est besoin d'un coup d'éventail pour que s'épuise le suc d'une fleur. L'amitié reste sauve ; elle n'a perdu que sa jeunesse. « Son amitié pour moi, dira longtemps après Sainte-Beuve, à travers l'éloignement et l'absence, n'a jamais varié (1). » Celle de Sainte-Beuve non plus, bien qu'elle n'ait jamais été aussi abandonnée, aussi tendre. Ils auront toujours plaisir à se revoir, mais ils ne se manqueront plus. Ils s'écriront, comme nous verrons, mais seulement quand ils auront quelque chose à se dire. La conversion de Guttinguer, l'intimité de Guttinguer et de Sainte-Beuve, le roman de Sainte-Beuve, ces trois aventures que nous avons vu qui s'enchevêtrent d'une manière si étroite, s'achèvent au même moment. Il se peut que Sainte-Beuve désespéré ait voulu faire peau neuve, fuir tout ce qui lui rappelait, avec bruit parfois, la Place Royale : il se peut que les maladresses de l'officieux et étourdi Guttinguer aient fini par le lasser, la dernière, plus que les autres : ce projet de rencontre à Saint-Germain, la dînette sous les charmilles, la statue du Commandeur. Peut-être aussi lui reprochait-il d'avoir si mal rempli sa mission d'ambassadeur auprès d'Adèle. Quoi qu'il en soit, la vilaine et piteuse

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 421.

histoire aura eu, grâce à Guttinguer, sa petite pa
de grotesque. A tout drame romantique ne faut
pas un bouffon?

Il est cela, je l'ai assez dit ; mais il n'est pas q
cela. Et comme chrétien, et comme romantiqu
éternellement jeune, il a des parties charmant
Puisque les cartons de Chantilly nous abandonne
furetons une dernière fois dans ceux que nous ouv
l'amitié de M. Barthou. Le 9 décembre 1837, Gu
tinguer écrit à Mme Hugo, lui envoyant un sonne

Je relisais dernièrement celui de Fouinet : à *De*
heureux (Victor et Adèle), et il m'a fait pleurer, je vo
assure.

Je couve mon fils et c'est ma chère occupation.
me levant que pour manger et prier. Et je prie au
pour que nous gardions nos amis et nos amitiés.

Ad servandos amicos... quelque prière de ce ge
devrait bien se trouver dans nos Livres d'Heur

Figurez-vous que je crois avoir perdu Sainte-Beuv
Il est parti sans que je sache rien, sans venir, s
venir jamais!... Ne m'a point envoyé son livre!
que j'ai fait, je l'ignore ; je ne cessais de lui envoyer
miens (1).

Est-ce d'avoir loué le roi, ou admiré Victor? M
lui l'admire aussi, et je le sais, et nous l'avons souv
dit : c'est le plus grand de nos poètes. J'ai lu *Hern*

(1) Ce qui ne prouve pas du tout qu'il n'ait rien fait

tout entier, ces jours-ci, à Mme la marquise de Blé-raucourt et à son intérieur. Je les ai enchantés. C'étaient des moqueurs pourtant ! des loges rieuses, vous savez. J'ai fait le professeur. Nous avons lu aussi des *Odes*. Je vous aime tant, moi, je voudrais vous voir compris, aimés comme je vous aime et comme je vous sens. Vous êtes mon amour d'amitié.

Voilà ce qui le rendait souvent délicieux. Mais il a plusieurs visages, passant d'une gaieté folle à une dépression presque morbide ; des effusions les plus dévotes à de courts accès d'anticléricalisme ; féroce dans ses rancunes, et toujours changeant.

A madame Victor Hugo, 2 *mai* 1838. — Avez-vous su toutes les *maladresses*, comme on dit ici, de votre curé de Fourqueux? Ah ! les prêtres !

et il signe : « Votre ami de 1820. »

30 *août* 1839. — Je suis triste ici (Saint-Germain) de l'idée d'en partir bientôt ; je suis fatigué de chercher un jardin dans Paris,

il le trouvera, rue de Courcelles,

et de voir qu'il faut être plus riche que je ne suis pour l'avoir. Cela m'a changé le caractère.

Changé n'est pas le mot juste. Ses gendres le savent bien :

12 *juin* 1839. — Je bisque à mort et comme un vieux rageur. On ferait plaisir à trop de monde si on

mourait. Comme cela aide à vivre et que cette pens
est bienfaisante ! Moi, ayant des gendres, je ne r
consolerais pas de mourir si jeune, car jeune je le suis.
demandez : je me plais aux pierrots de Saint-Germai
je fais des vers, j'écris des nouvelles et de petits r
mans...

Pour qu'on n'attache pas plus d'importance qu
ne convient à ces épaisses boutades, qui ne vo
laient que distraire et amuser un instant Mme Hug
il me plaît d'ajouter ici quelques lignes de l'*Arth*
de 1834, non conservées dans l'*Arthur* de 183
Il va donner de larges extraits du chapitre de sai
Jean Climaque : *De la douceur victorieuse de*
colère, et, en guise de prélude, il écrit ceci :

Je demande un surcroît d'attention pour ce qui
être dit de la douceur. Il serait bien utile à no
bonheur d'ici-bas de lire chaque matin cet admira
et tendre discours. A la fin de la journée, cette lect
nous couvrirait tous de confusion. Pour moi, chaq
fois que je l'ai faite, le soir ou le matin, j'ai rougi, j
pleuré, j'ai prié ; car mon naturel violent, irritab
m'emporte au milieu des soins de la vie, comme
vent de la mer soulève les feuilles de la grève. Perme
ô mon Dieu, que ces adorables conseils que tu m'
voies ne soient pas perdus pour ta faible créature,
qu'elle s'y repose, s'y arrête, ou s'y accuse en pleura
de ne savoir les suivre ou les pratiquer, quand le dém
de la colère, de l'impatience, introduit dans mon âm
la surprend et la pousse aux emportements qu'
déplore. Paroles pleines de grâce, de bonté, de nobles

de génie, formez comme un rempart autour de mon triste cœur (1).

L'humilité lui était facile, comme naturelle, et quoi de plus foncièrement chrétien que l'humilité?

(1) *Arthur ou Religion et solitude*, 1834, p. 223, 224.

XVII

Bien qu'elle soit à peine de mon sujet, je do
critiquer en quelques mots la seule des légendes
Guttinguer qui voltige encore dans la mémoi
des lettrés, après avoir été dextrement couvée p
Sainte-Beuve lui-même. Vraie et fausse tout e
semble, comme elles le sont pour la plupart, tr
curieuse, d'ailleurs, à discuter, et même amusant
Cette légende ne me gêne aucunement, puisqu'el
prend Guttinguer à l'heure même où je lui fa
mes adieux, c'est-à-dire après la publicatio
d'*Arthur*, mon principal propos, dans les pag
qu'on vient de lire, ayant été de montrer que ce liv
est moins un roman qu'une histoire, une belle hi
toire de religion. Ainsi l'ont compris, admiré, ain
avant moi deux juges, qui sont infaillibles, quan
ils se trouvent d'accord, Sainte-Beuve et Vinet. I
Guttinguer d'après 1836 aurait-il eu autant
maîtresses que celui d'avant 1829 ; devrions-no
lui reprocher, pendant cette seconde carrière se
timentale, les ridicules ou vices particuliers q
déshonorent parfois les surlendemains de conversio

cela ne modifierait en rien le jugement que nous avons porté sur cette conversion elle-même, assez chétive en vérité — à petit mercier petit panier — mais sincère, sérieuse, émouvante, édifiante.

« Alors même qu'il est amoureux, écrit Léon Séché, il faut que Guttinguer sermonne et moralise, comme un protestant qu'il est. C'est là sa note (1). » C'est là sa légende, comme si tous les vieux amoureux qui moralisent, chez Molière, par exemple, étaient protestants ; comme si le Guttinguer d'après 1836 était protestant. A ce détail près, Séché ne fait ici que répéter Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve des fameux repentirs, celui qui s'est évertué si souvent, et quelquefois si joliment, à camoufler son propre passé, à se renier lui-même.

On sait que nous avons de lui deux *Port-Royal*, l'un candide et tout près d'être croyant, l'autre narquois et sceptique, et que l'étude comparée de ces deux merveilles est, pour l'esprit, je ne dis pas pour le cœur, une joie sans mélange. Nous avons aussi de lui deux Guttinguer : le grand article de 1836, et les post-scriptum parthiques, si j'ose dire, qui l'accompagnent dans les dernières éditions des *Portraits contemporains*. Voici le plus récent de ces *post-scriptum*, le plus agressif de ces repentirs.

« Le côté le plus curieux et le plus original d'Ulric

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 233.

Guttinguer, si l'on creusait un peu à fond, sera assurément sa relation avec Alfred de Musset. Ceci, disons-le courageusement, et sans plus tarde est une des rares étourderies de Sainte-Beuve. Pou une fois il n'est maître ni de sa plume, ni de so esprit. Ce qu'il se propose, et avec un plaisir évi dent, de nous raconter, est certainement fort « cu rieux ». Rien de plus. Mais affirmer que cette anec dote va nous révéler ce qu'il y a de plus « original dans l'œuvre et dans la vie de Guttinguer, c'es vraiment trop puéril. Ici, d'ailleurs, quel besoi de « creuser à fond »? L'anecdote n'a pas de dessou Elle parle assez d'elle-même ; le peu qu'elle ren ferme, elle le livre du coup au lecteur le moin pénétrant.

(Cette relation) « n'en était pas restée longtemp au ton du début, quand Alfred de Musset lui pa lait comme un jouvenceau à un Byron. (Eh Sainte-Beuve lui aussi, parlait à Guttinguer su ce même ton...) Les choses se passèrent bientô avec plus de laisser-aller. Ulric, tout faible et fra gile qu'il était, se prenait aisément à avertir, e qui plus est, à prêcher, dans leurs fougueux entra nements, ses jeunes amis, Musset et son insép rable Tattet ; il leur parlait en censeur onctueux indulgent (eh! n'était-ce pas ainsi qu'il parla à Sainte-Beuve lui-même?), mais sans se garde assez du ton dévot, et comme quelqu'un qui so

de s'entretenir avec les Pères du désert. On peut juger des hauts cris et des rires qu'il provoquait à de certaines heures. J'ai sous les yeux une querelle en vers (1) »... Un poème, tout à fait infâme, d'Alfred de Musset, que Sainte-Beuve avait, depuis longtemps, dans ses papiers — où, du reste, il se trouve encore — qu'il ne pouvait pas transcrire, mais dont il s'était promis de faire état quelque jour. Ce petit jeu est bien dans sa manière, pudibonde et provocante à la fois. Ces blasphèmes d'un poète ivre le blessent, et tout ensemble, lui causent une je ne sais quelle demi-joie. Du Christ, il ne parlera jamais lui-même qu'avec des égards infinis, mais il ne lui déplaît pas que l'on sache que d'autres, parmi ses contemporains les plus illustres, en ont parlé avec sans-façon. Pour démêler ces nuances, il me faudrait son génie. Quoi qu'il en soit, je suis presque sûr qu'une de ses pensées d'arrière-fond, en ajoutant cette note, a été d'amener la rapide, mais claire allusion aux blasphèmes de Musset. Ajoutez, ce qui va sans dire, qu'il a aussi pour but de rétracter sous main le grand article de 1836, et d'insinuer qu'on ne doit pas prendre trop au sérieux la conversion de Guttinguer. C'est exactement, bien qu'en tout petit, le travail que nous admirons dans son *Port-Royal* remanié.

(1) *Portraits contemporains*, t. III, pp. 421, 422.

Quant aux scènes bouffonnes qu'il évoque, l'on m'a fait l'amitié de me lire jusqu'ici, on pén bien que je ne les mets pas en question. Je pu même dire que j'y étais — comme Sainte-Beuve, q n'y était pas — tant elles sont faciles à imagine et, en quelque sorte, nécessaires. Guttinguer, Musse Tattet, nous les connaissons tous les trois, les deu fous et le presque sage. *A priori*, nous savons qu même avant le champagne, ils le feront, si l'on peu dire, monter à l'échelle, répondant avec un cynism plus que voltairien à ses timides essais de sermon (1 Quoi qu'il en soit, ils ne sont fous qu'à leurs heure et ni Musset ni Tattet n'eussent pardonné à Saint Beuve de révéler avec tant de fracas ces détai insignifiants.

(1) De nouvelles prouesses galantes, ou de nouveau essais de prouesses, rendaient-ils encore plus comiques l exhortations de Guttinguer, nous n'en savons rien, mais croirais volontiers que, pour l'ordinaire, tout se passait velléités, en romances et en soupirs éternels. En tous ca voici quelques vers de lui qui nous aident à situer comme dit, dans le temps, sinon dans l'espace, les scènes évoqué par Sainte-Beuve. Le poème a pour titre : *Matin et soir*.

Il est vrai que le soir à présent m'inquiète,
Que je ne sais plus vivre à ses fausses lueurs,
Depuis que le vrai jour et ses fraîches splendeurs
Sont venus d'un rayon éclairer ma retraite.

Le monde encor pourtant m'attire dans sa fête
Mais je ne veux de lui que ses matins causeurs...

Il faisait la part du feu. (*Les Deux Ages du poèt* p. 96.)

Léon Séché a publié de nombreuses lettres de Tattet : elles sont fort jolies, et il suffit de les parcourir pour entrevoir, pour aimer ce délicieux bonhomme qu'était Gutt nguer, même converti, même sermonneur. « Il y a longtemps que je n'ai reçu une de ces bonnes lettres qui me donnent de a joie tout un jour... Cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours (1), » lui écrit-il, t, une autre fois : « Il n'est question que de vous, de votre esprit, de vos chansons, de cette amabilité et de cette grâce qui n'appartient qu'à vous (2). » En 1842, au moment d'une nouvelle escapade : « Si vous voyez ma mère, je vous prie de prendre chaleureusement mon parti, et de me défendre comme un autre vous-même. Préparez-lui ne de ces tartines que vous faites si bien. Je me passe à merveille de Paris, de ses joies, de ma famille et de mes ennemis, mais je ne me passe pas aussi facilement de vous, mon très cher... Vos lettres me réjouissent le cœur. Quand je souffre, elles me consolent, et quand je suis heureux, elles doublent mon bonheur... Il y a des choses qui m'ont épouvanté dans votre lettre (le sermon)... Heureusement qu'il y a une couronne de fleurs sous votre bonnet de philosophe. »

En 1839, Ulric avait dû se plaindre de Sainte-

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 139.
(2) *Ibid.*, p. 149.

Beuve, à Tattet, comme à tout le monde. « Ce qu
vous dites de ces gaillards-là... leur outrecuidan
est intolérable, et il faut laisser vivre tous c
cyniques dans leurs tonneaux (1). » Il le taquin
parfois : « Comment trouvez-vous cette phrase
Lalande : « Où vous voyez Dieu, je ne vois que
nature et le mouvement (2). » Parfois aussi, il
console, lui annonce un commencement de conve
sion : « Soyez heureux, ami, la brouille est bien com
plète, et je ne reverrai plus Jenny. J'ai donné
clef des champs à ce gros oiseau (3). » J'avoue bie
que le P. de Ravignan devait recevoir des pr
messes plus satisfaisantes, mais nous ne songeon
aucunement à élever si haut le bon Guttinguer, u
brave homme de poète, qui a le cœur en écharp
et qui tâche, vaille que vaille, de ne pas trop oubli
ses résolutions du Chalet.

Écoutons un autre témoin, le propre frè
d'Adèle : « Tout s'adoucit avec le temps, écrit Pa
Foucher. On a connu ensuite, de même que Jul
Lefebvre, Ulric Guttinguer calme, patriarcal, e
touré d'estimes presque envieuses, protégé cont
des souvenirs cruels par les affections d'un derni

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 132. Antoine de Latour éc
vait à Guttinguer, en janvier 1837 : « Ne dites donc p
que vous avez perdu Sainte-Beuve. Il est à vous comm
toujours. » *Ibid*, p. 345.
(2) *Ibid.*, p. 133.
(3) *Ibid.*, p. 111.

oyer, d'une famille de la Saint-Martin. Il aimait ncore à réunir les poètes à sa table, dont sa cordia- ité intelligente était le luxe le mieux apprécié. Ce fut à un déjeuner chez lui que je retrouvai Alfred le Musset. Nous nous étions perdus de vue depuis ongtemps. Vers la fin du repas, Alfred me dit : Fumes-tu? — Jamais. — Tu es bien heureux, ..voilà une heure que je souffre de ne pouvoir ortir. — C'est bien aimable pour nous toutes, lui lit Mme V. Hugo, qui l'avait entendu (1). »

C'est à la fin d'une de ces réunions, où revivait our une heure le cénacle d'antan, que Guttinguer ut ce joli toast dont j'ai déjà cité quelques vers :

J'ai vu Trilby dans sa jeunesse,
Plus diable que ceux qu'il faisait,
Et je le vois dans sa vieillesse,
Plus ange que ceux qu'il créait.
J'ai vu naître le Han d'Islande...

L'enfant de ce siècle sublime,
A moi venait se confesser ;
Sur le sentimental abîme,
J'ai pu l'entendre et l'embrasser.
J'ai, littérateur volontaire,
Entre l'Émile et l'Antony
Chargé sur M. de Voltaire ;
J'ai combattu pour Hernani.

(1) Paul Foucher, *les Coulisses du passé*, pp. 379, 380.

A la littérature neuve
Je me suis voué corps et cœur ;
J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
Comme le grand consolateur.
Amoureux comme l'Allemagne,
Je mourais au temps de Werther ;
Quand j'ai lu les *Contes d'Espagne*,
Semblable au bouchon de champagne,
Comme lui, je sautais en l'air.

Dans mes jours devenus plus graves
Viennent des vers plus sérieux,
Et je me trouve tout heureux
De vieillir avec les Burgraves.

Faisceau de poètes amis
Vous êtes ma seule couronne ;
Il me semble que je rayonne
Aussi, quand je vous réunis.
Vos vers, qui charment ma mémoire,
Font mon auréole de gloire,
Mon culte, ma félicité ;
Quand sur ces airs j'ai bien chanté,
Heureux comme d'une victoire,
Sur leur aile aux cieux emporté
Je vais commodément à la postérité (1).

(1) *Les Deux Ages*, pp. 185-187.

XVIII

Après une lacune de près de vingt ans, quelques ettres nous restent de Guttinguer à Sainte-Beuve, ssez insignifiantes d'ailleurs, sinon pitoyables. Ce e sont que de courts billets — une recommanda- ion, un service à rendre ou à demander, mais qui achèvent toujours en gémissements. A le juger ar ces fragments, on aurait l'impression que Gut- nguer ne sait pas vieillir, frivole et morose tout nsemble. Pourquoi n'est-il pas mort au lendemain *'Arthur*, et près des Rouges Fontaines? Mais l'an- enne tendresse a survécu entre ces deux vieil- rds, qui ne se rencontrent que fort rarement.

25 *février* 1857. — Je vous attends toujours dans ma traite de la rue de Courcelles, nº 30. J'achève d'y vre avec assez de mélancolie, mon pauvre cher ami, ein du passé, de ses regrets, de ses remords, du sou- nir du *mal commis*. Je ne peux m'empêcher d'écrire, faire des vers, d'aimer.

Toujours croyant et, semble-t-il, pratiquant, mais ns allégresse. Ce qui dominerait chez lui, ce serait ne peur grandissante de l'enfer. Sainte-Beuve l'a

cru, du moins. Avec cela le retour périodique de anciens doutes.

9 *mars* 1857. (Sainte-Beuve vient de lui envoyer article sur Lamartine.)

J'ai reçu le feuilleton sur *Job*. J'ai été heureux retrouver une impression que j'avais eue, et que v avez rendue avec cette effusion d'autrefois. Il semblé, en effet, qu'il n'y avait rien de plus élev de plus éloquent que ce qu'a dit Lamartine, dan première partie de l'examen de *Job*. Ce sont les plai de l'homme à la Providence, comme dans les premi *Méditations;* les objections, quoi qu'il en soit, paraissent plus fortes que la réponse. Mais il a retro toute sa puissance dans l'exposé du redoutable problè et dans la manière de jeter l'énigme à la face du ciel

14 *mars* 1857. — Nous nous touchons par beauc de points essentiels... Hélas ! comme vous, je pense que les objections de Lamartine écrasent d'avanc réponse, et l'écrasent encore plus après.

Il faut écrire ailleurs,

Il doit vouloir dire, sur d'autres sujets, mo accablants,

et comme vous faites, comme nous faisons. Les tractions de la plume sont plus puissantes que je croyais.

On aime à voir qu'il reste également fidèle souvenir d'Alfred de Musset :

22 *juin* 1858. — La dernière, la plus tendre, la fidèle amitié de notre pauvre Alfred de Musset,

emande une lettre pour vous. Elle vous dira le sujet, ui me semble facile, et c'est une occasion de rappeler votre souvenir, votre vieil ami qui vous espère tou- ours, 38, rue de Courcelles.

Vous ne pouvez vous faire une idée des mérites, du acrifice et du cœur de cette excellente demoiselle. 'est admirable ! elle a fait mentir les beaux vers de otre cher poète, elle le pleurera toujours, et ses larmes ont plus qu'une rosée

Dont un matin la terre est arrosée.

22 *novembre* 1858. — Vous recevrez un souvenir de oi dans la *Mode nouvelle*. Cela vous servira pour ma écrologie, car vous parlerez de moi, j'en suis sûr.

Je ne vais pas mal pourtant sur mes soixante-treize is, et pense toujours à vous et à notre passé.

Vous êtes venu ; je n'y étais pas...

Au coin de la lettre, en face de la signature, il a outé :

Arthur est bien loin.

Où va ce regret? A l'amant de Rosalie, ou au nverti fervent? Aux deux peut-être, et à toute jeunesse.

27 *octobre* 1861. — Le secrétaire ou collaborateur Asselineau (Crépet, qui préparait son Anthologie) est nu hier m'apporter l'article de son *Dictionnaire* (!) i me concerne... M. Crépet m'a dit que vous deman- ez à mon souvenir les vers remarquables, oubliés peu connus qui y sont restés. Hélas ! la mémoire abandonne.

Il indique pourtant le sonnet d'Arvers.

16 *mai* 1862. — Quelle bonne et charmante lett
Elle me rajeunit de trente ans ! Oui, je suis incurable
j'aime, j'adore encore ce que j'ai aimé et adoré :
femme, le poète, l'amour ; n'ayant rien trouvé
mieux ni de pire. Vous aussi, au fond, vous êtes ain
mais la *carrière* vous a été nécessaire ; vous ne pouv
pas rester faignant *(sic)* comme moi. Sans cela, v
seriez encore Joseph Delorme et le consolateur,
consolé.

Oui, je me souviens bien de notre frère Th. Pav
cette figure douce, charmante, bonne, passe dev
mes yeux chaque fois que je vois son nom et que
rêve au passé.

Il était plus fougueusement conservateur
jamais, et, comme le tact ne lui est pas venu a
les années, il demande à Sainte-Beuve d'éc
contre *les Misérables*.

24 *juillet* 1862. — Je déteste tous les homm
excepté deux ou trois, où je vous compte, vous
fidèle au souvenir... Tout remue encore dans mon co
grâce à vos paroles. Que Dieu vous bénisse, comm
fois en vous tendant la main (1) !

(1) Je n'ai pas transcrit ces lignes énigmatiques au dé
de cette lettre : « Je suis heureux de penser comme
sur ce prodigue qui n'était pas généreux, sur ce chré
faux qui n'aimait que ce qui était cher, et d'adorer ce
est bon marché ». De qui Sainte-Beuve avait-il bien
parler dans la lettre à laquelle répond celle-ci?

A quelques mois de là, une grande nouvelle : la résurrection imminente d'*Arthur*.

24 *novembre* 1862. — Ce que M. Asselineau a dit de mon *Arthur* (dans la notice Guttinguer du recueil Crépet) me fait penser à ce roman, si bien venu de vous ! Croiriez-vous que je n'en ai pas un exemplaire, pas un seul ! Et j'en voudrais une nouvelle édition, comment faire? Vous l'avez sans doute, vous, homme d'ordre et de bibliothèque, vous qui lui avez trouvé un premier libraire, lui en trouveriez-vous un second? M'aimez-vous encore assez pour y penser, pour en parler? Je l'espère, je le crois... Je lance ce mot à l'amitié de 1830.

Imaginez un Chateaubriand septuagénaire, à qui l'on rappellerait soudain qu'il a écrit jadis un livre magnifique, *le Génie du christianisme*, et qui, ne trouvant d'exemplaire de ce livre, ni dans sa propre bibliothèque, ni chez les libraires, travaillerait fiévreusement à en donner une nouvelle édition. Et songez que ni le *Génie* ni *Arthur* ne ressemblent au commun des livres, ils ne sont pas que littérature. Actes de propagande religieuse l'un et l'autre, le premier est le témoignage d'un converti ; le second, le récit d'une conversion. De telles œuvres obligent, comme noblesse. Elles mettent ceux qui les publient ou les rééditent dans la nécessité de faire, non pas tant aux yeux du public qu'à leurs propres yeux, une certaine figure qui ne démente pas trop

ce qu'ils ont écrit. Là-dessus, réalisez le curieu travail qui se poursuit dans le subconscient de vieillard léger, inquiet, vaniteux parfois, impul toujours, mais très honnête homme. En 1836, moment du bon à tirer, on se rappelle qu'*Arth* l'embarrassait, lui pesait déjà. Non qu'il craign de brûler ses vaisseaux. Il a donné le livre à tous s intimes, et *Arthur*, du reste, serait resté anonym sans une manœuvre de Renduel, moins sensible a scrupules de Guttinguer qu'aux chances du lanc ment. Mais il éprouvait une vraie honte à se co templer dans un miroir qui ne lui renvoyait pl sa véritable image, qui le montrait plus édifia qu'il ne pensait l'être. Nous avons vu comment il rassurait, le joli mot si juste, si touchant qu écrivait à Mme Mennessier-Nodier.

Puis la vie avait recommencé. *To morrow, a to morrow, and to morrow*, comme dit Shak peare. Pas n'est besoin d'avoir roulé dans l'abîn il suffit d'avoir regagné l'ornière commune po trouver amèrement ironiques les pages imp dentes où l'on a fixé les enthousiasmes, les réso tions des heures héroïques. Assez tourmenté l le souvenir « du mal commis », Guttinguer au donné de moins en moins d'attention au bien qu s'était promis de faire, à l'Arthur idéal qu'il av dessiné avec tant de candide allégresse. Peu à p il aura oublié son livre. « Arthur est bien loin

écrivait-il en 1858. Il ne le possédait même plus.

Or voici qu'après un quart de siècle, ce fureteur d'Asselineau venait de déterrer ce livre mort-né, de le célébrer comme une façon de chef-d'œuvre. Et Guttinguer est tout à la joie de cette surprise. Vite, qu'on lui prête un exemplaire du livre perdu, qu'on l'aide à trouver un éditeur. Eh quoi ! lui qui hésitait en 1836, il trouve aujourd'hui (1862) tout simple, tout désirable que le livre reparaisse. Des anciens scrupules, plus un mot. Comment expliquer ce changement? Ah ! que mes frères écrivains n'y cherchent pas tant de mystère ; qu'ils n'ai lent surtout pas s'imaginer qu'un nouveau miracle a rendu au vieux Guttinguer l'exaltation religieuse, ardente et sobre tout à la fois, qui lui dictait jadis tant de belles pages. A cette heure vraiment, ce livre qui lui ressemble si peu, n'est presque plus que littérature. Il le sait bien, du reste, car il s'est toujours jugé sans pitié, et j'imagine aisément la préface douloureuse qu'il aurait écrite pour cette nouvelle édition : voilà ce que j'aurais voulu être ; faites ce que je vous dis de faire, ne faites pas comme j'ai fait. Quoi qu'il en soit, je le répète, il est honnête homme. S'il avait abjuré sa conversion, s'il n'était pas resté, au moins de désir, semblable à l'Arthur de 1836, il aurait repoussé avec horreur l'idée de cette seconde édition, que, d'ailleurs, il n'eut pas le temps de donner.

Ses deux dernières lettres sont navrantes :

3 *mai* 1864. — Hélas ! cher ami, ce n'est pas m qui me voile ce printemps ! mais les souffrances d corps qui font de moi un damné... déjà !

Je peux à peine tenir une plume... à peine vous lir et je crie *miserere* jour et nuit. Cela est horrible, et j me trouve trop puni... Pas d'espoir. Merci encor merci toujours et à vous mon dernier mot.

ULRIC.

Voilà sept mois que je n'ai mis pied dehors. Para lysie presque complète, et les arbres de ma forêt fleu rissent, que je ne verrai plus.

Sa forêt de Saint-Gatien, ses arbres du Chale qui ont tant aidé à sa conversion ! De quel amou profond il les a aimés ! Avec eux, et jusqu'au bou les poètes, et, entre tous peut-être, le poète de *Consolations* et de *Volupté :*

16 *octobre* 1864. — Je vis au jour le jour... dans l supplices et les tortures, jour et nuit.

Au milieu de tout cela, j'écris quelques lignes, j lis, je me récite les *Larmes de Racine*, je *verse l'urn* Mais il n'en sort plus rien. J'ai tout donné à la sœu Rosalie de Picpus... Vous en souvient-il?

C'est la dernière lettre de notre dossier. Pourqu « Sœur Rosalie »? Peut-être l'appelait-il ainsi e

souvenir des quelques mois qu'elle avait passés, quarante ans plus tôt, dans un couvent de la rue Picpus. Mais il n'est pas vrai qu'il ait donné toute sa poésie à cette femme. Ce petit livre l'a, je crois, montré.

« Ulric Guttinguer, conclut Sainte-Beuve, est mort à Paris, le 21 septembre 1866. Il avait plus de quatre-vingts ans. Ses dernières années se sont passées dans les mêmes sentiments, dans les mêmes regrets et les mêmes fluctuations morales qu'il avait éprouvées de tout temps ; seulement les craintes ou les regrets, ou même les remords chrétiens surnageaient de plus en plus... Il m'a légué en mourant un dernier cahier. Il y épanchait en paroles brisées et sans suite, ses tristesses, ses défaillances, ses mélanges perpétuels et ses amalgames de religion, d'amour et de poésie, ses citations et réminiscences de Hugo, de de Vigny et d'autres encore ; la femme, la *Dalila*, y reparaissait jusqu'à la fin. En un mot, l'aimable, le faible, le volage, le tendre Ulric vieilli, *Arthur* octogénaire, est mort ce qu'il avait toujours été. » Sans doute, mais après avoir écrit et vécu, mais sans avoir jamais renié le roman d'*Arthur*... *Credidi, propter quod locutus sum... Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies.* Fasse

(1) *Portraits contemporains*, t. III, p. 421.

le ciel que notre amitié ne s'égare pas tout à fait lorsqu'elle tâche d'épeler ces divines syllabes sur la tombe où repose un autre faible, un autre volage et tendre, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté* !

APPENDICE

§ 1. LE LIVRE D'AMOUR DE GUTTINGUER

Il existe, quelque part sans doute, mais introuvable. Laissons parler Sainte-Beuve : « C'était dans la poésie comme un talent de femme, le talent ne survivant jamais à l'émotion, le début toujours vrai et parfois puissant, des traits faciles, et bientôt la fatigue, et le vers libre pour se soulager, et pas de conclusion. Plus d'une de ces élégies peut se rapprocher de celles de Mme Desbordes-Valmore. *Ceci est surtout vrai d'un mince recueil imprimé* (sans nom d'auteur, chez Fournier, en 1829), *mais inédit, distribué et non vendu, sans titre, in-8°, sur grand papier, vrai idéal d'impression comme en doit souhaiter pour ses* Arcana cordis *tout poète amoureux, délicat et dédaigneux.* Le nôtre y avait réuni un certain nombre d'élégies qui composaient l'histoire d'une passion, alors encore brûlante ;

il y en a de belles et d'admirables surtout au début comme un cri » (1).

En attendant qu'un chercheur plus diligent qu moi le retrouve, on peut, je crois, reconstituer a moins le plus précieux de ce « mince recueil Sainte-Beuve en cite une pièce entière : *l Étoiles* et deux fragments : « Ils ont dit, l'amou passe... » (2), et,

Oh ! pourquoi dans tes yeux cette douleur rêveuse,
Ce trouble en tes discours?
Tu m'aimes, je t'adore, et tu n'es pas heureuse !
Qu'ai-je fait de tes jours?

Nous passons dans le monde étrangers à sa joie,
L'un vers l'autre attirés ;
De crainte, d'espérance incessamment la proie
Unis... et séparés (3).

Quelques autres pièces ont dû être également r cueillies par Guttinguer dans *les Deux Ages du poèt* Ou je me trompe fort, ou celle qui a pour titre : *Mer* faisait partie du recueil anonyme. Après le com mentaire que nous en donnent et le roman d'*Arthu* et les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve, elle pa

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 402. C'est évider ment, me semble-t-il, le *recueil* dont Guttinguer parle Sainte-Beuve, dans sa lettre du 3 juillet 1829, citée pl haut (cf. p. 64) : « Il faut que j'imprime ce recueil, que trouve un moyen encore de faire arriver cela », à Rosali

(2) *Les Deux Ages du poète*, p. 42.

(3) *Ibid.*, p. 43.

raîtra, je crois, encore plus vraie et même plus belle. En voici la seconde moitié :

LA MER

O déplorable destinée !
Mon âme serait condamnée
A s'éteindre dans la langueur !
Je perdrais ma vie et mon cœur
A soupirer auprès d'une maîtresse ;

C'est ici le début qui est faible ; mais ne perdons pas tout espoir.

Renversez le pouvoir de cette enchanteresse,
Opulente nature, admirables tableaux,
Immensité des cieux, immensité des flots ;
Entretenez mes sens d'une extase sublime,
Soulevez-moi du fond de ce terrestre abîme ;
Faites-moi des jours purs, calmes, majestueux,
Apaisez de mes sens les flots tumultueux,
Ne laissez plus ainsi mon âme tourmentée...
Je vois encor les plis de sa robe agitée.

Quand elle venait le rejoindre aux Rouges-Fontaines.

Sous son voile flottant je cherche encor ses yeux.
D'une marche précipitée,
Elle descendait vers ces lieux.
J'accusais sa course trop lente ;
Et, l'âme incertaine et tremblante,
A travers les rochers et les buissons épars,
A tous ses mouvements j'attachais mes regards !...

O malheureux ! que je suis faible encore !
C'est en vain que je vous implore,
Raison, sagesse, austères Dieux,
Avec vous, un instant, je monte vers les cieux :
Une image toujours trop chère
M'atteint d'un vol audacieux,
Voltige sur ma tête et fascinant mes yeux,
Me renverse à ses pieds et m'attache à la terre !...

Traduits vaille que vaille, ce sont les mouv
ments mêmes de l'âme. Après la vision pacifiante
« Immensité des cieux... Apaisez de mes sens »..
la brusque vague de passion qui recouvre tout...

Je vois encor les plis de sa robe agitée,

n'est-elle pas d'un véritable poète?

Avant cette pièce devaient figurer, dans
recueil, les malédictions que nous avons citées pl
haut, et qui se trouvent également dans *les Deu*
Ages du poète (1). Nous pouvons, de même, res
tuer au Livre d'amour la plupart des poèmes q
figurent dans les soixante premières pages d
Deux Ages, sous le titre commun : *Premier âge.*
savoir : *Un aveu;* Un jour, un jour entier ;
Reproche; l'Absence; Que la nuit était belle ; l'*Él*
gnement; J'ai fui ce ciel riant ; *le Voyage; Bénéd*
tion; Le dernier jour d'automne; Souvenir; Qua

(1) Cf. plus haut, p. 54, sq.

le temps brise ou change nos liens ; *le Bal;* Tu veux que je cesse ma plainte ; Ah ! je voudrais mourir ; *L'Arbre mort;* Quand je vois un ciel bleu*; Prière* (1).

Nous tenons mieux encore, et plus rare, l'*envoi* par où se terminait, je crois, ce *livre d'amour*, et que Guttinguer a publié un an plus tard (1830), dans les *Annales romantiques*. Reconstitution conjecturale, bien entendu, mais qui me paraît très vraisemblable.

Dans les *Annales romantiques*, cet *Envoi à Rosalie A****, signé : Ulric Guttinguer, est immédiatement précédé — avec nos romantiques, il faut s'attendre à tout ! — par huit vers, dédiés à A***, et signés : Mme Rosalie A***. Ces deux poèmes *arthuriens* voisinant ainsi, l'un de Rosalie à Arthur, l'autre d'Arthur à Rosalie, c'est vraiment à n'y rien comprendre, si l'on songe qu'à cette date, il y a quelque dix-huit ou vingt mois que Rosalie a signifié à Arthur le congé dramatique et silencieux que nous savons. Ne faut-il pas voir et dans la publication du recueil anonyme (1829), et dans celle de ces deux pièces une suprême

(1) Peut-être aussi, et même très probablement la pièce XXV : Condamné par le sort. La difficulté vient de ce que cette pièce est datée de 1825, ce qui troublerait la chronologie, d'ailleurs toute conjecturale, que j'ai proposée. Au demeurant, cette pièce répond fort bien aux sentiments exprimés dans la lettre de Rosalie que nous avons citée plus haut, cf. p. 42 et suiv.

tentative de rapprochement? Pour une raison o pour une autre, il n'avait pas le moyen d'écri directement à Rosalie. Lui faire parvenir les *Annal romantiques* était plus facile.

A ***

Mon ami, ta présence et le feu de ton âme,
Ce souffle doux, puissant, que tu dis immortel;
Qui l'est, j'en suis certaine, et cette pure flamme
Qui me vient de tes yeux et qui leur vient du ciel,
Tout, loin de toi, m'agite, et j'en suis accablée!
Quand je me sens ainsi tant aimer, tant souffrir,
Je crois que de mes jours la mesure est comblée,
Que ma vie est trop pleine et que je vais mourir.

Mme Rosalie A***.

Ne vous semble-t-il pas que ces quelques ve rendent le même son que la lettre de Rosalie cit plus haut? (p. 42 et suiv.). Le quatrième vers no en rappelle un autre, beaucoup plus fameux, d'A fred de Musset. Réminiscence ou simple coïncidenc je ne sais. En tout cas, ce n'est pas Rosalie qui copié Musset. Mais ces vers sont-ils bien de Rosali Des *Annales romantiques* de 1830, et, selon m du recueil de 1829, ils sont venus s'insérer dans l *Deux Ages du poète*, p. 55, sous le titre : *Méditati d'une femme*. Ulric a-t-il prêté, en 1829, ses propr vers à Rosalie, ou bien a-t-il publié sous son no

en 1844, des vers qui n'étaient pas de lui? Passons à l'*Envoi*.

A ROSALIE A***

Lis encore ces écrits que tu savais comprendre ;
Le temps a sur ton âme étendu son pouvoir.
Hélas ! celui qui te les fit entendre,
N'as-tu pas quelquefois désiré le revoir?

Ah ! ces chants les plus purs échappés de ma lyre,
Pour arriver à toi les voilà réunis;
C'est le dernier accord ! le même Dieu m'inspire ;
Mais il m'accable et les chants sont finis.

Hélas ! ils n'auront pas dit toutes nos tendresses,
Le soir nous surprenant sous l'ombre des grands bois
Et dans tes divines caresses,
Le sublime accent de ta voix !...

Non, je ne chante plus ! mon active pensée,
Si puissante autrefois, si prompte à s'animer,
Morte aujourd'hui, par l'amour épuisée,
N'a plus de mots humains qui puissent l'exprimer.

Hélas ! il faut louer le destin qui m'enlève
Ce don si cher qui me valut ton cœur.
Qu'en ferais-je aujourd'hui que va finir le rêve
Que j'avais pris pour le bonheur?

Qu'en ferais-je aujourd'hui que, lente et refroidie
Ton amour va périr à l'aspect des dangers?
Car le vent de l'orage agrandit l'incendie,
Mais il éteint les feux légers.

Pourquoi chanter? Pour dire que je pleure,
Et qu'insensé, j'ai cru jusqu'à ce jour
Qu'on obtenait avant l'immortelle demeure.
Un immortel amour?

Non ; mais je m'en souviens, ton âme était si tendre
Sur elle si longtemps si grand fut mon pouvoir,
Que ces chants quelque jour, si tu peux les entendre
Tu m'aimeras encor, tu voudras me revoir.

§ 2. LES DEUX AGES DU POÈTE

En terminant, je me permets de recommande aux curieux ce recueil de 1844, *les Deux Ages d poète.* Ils ne le liront pas sans plaisir, et ils y trou veront plus d'une indication intéressante sur l'his toire des romantiques. Ainsi les deux autres poème dédiés à Musset, pp. 87, 181 ; la pièce « à Mme Adèl Hugo », p. 129.

Bien jeune, je la vis, vierge pure et bénie...
Le temps fuit ! la voilà toujours, toujours plus belle ;

A Victor Hugo, *Pallida mors* (octobre 1843).

Ainsi de nous, ô mon poète !
Pauvre père crucifié,
L'Agneau pur a payé ta dette,
Ce malheur a tout expié.

A Liszt, p. 140 ; à Lamartine, « *Après une lectu de* Jocelyn », p. 147 ; à Victor de Laprade, p. 195

Les Funérailles de Charles Nodier, p. 192 ; à Roger de Beauvoir :

De rats au poil blanchi ma province est remplie,
Critiques dédaigneux de tout succès nouveau,
Et bien moins par amour encor que par envie,
Contemplant Aristote, à cheval sur Boileau...

Vive Dieu ! moi, vieillard, j'adore la jeunesse,
Qui tout autour de moi verdit et se redresse ,
Et du pâle Phébus dételle les coursiers,

Me chante tous les airs d'Espagne et d'Italie,
Me rend le beau soleil des amours de ma vie,
Et me sauve du grec et des vieux écoliers.

La « *Réponse à Mme Shandy* », p. 173, est d'une belle cocasserie, à moitié inconsciente :

N'est-il pas temps de mettre des culottes à cet enfant.
(Sterne.)

Ah ! ne vous hâtez pas, laissez à son enfance,
Avec ses libres jeux, sa robe d'innocence !
De ces vêtements d'homme allez-vous le souiller?
Le cher enfant peut-il trop tard nous ressembler !
Des culottes ! mon Dieu ! loin de cette pensée,
Mon âme s'endormait, d'illusions bercée,
Et vous me réveillez, hélas ! quand je rêvais
Que le pauvre petit n'en porterait jamais !
Le mot me fait horreur presque autant que la chose
Non, je n'accepterai cette métamorphose,
Que bien tard, et contraint par un sort ennemi.
De tout ce qui les suit n'avez-vous point frémi?

N'apercevez-vous pas sous cette forme impure
Comme s'évanouit l'innocente nature?...

A ceux qu'intéresserait davantage la vie int rieure et religieuse de Guttinguer, je signalera quelques poèmes, que, faute de place, je n'ai p utiliser. D'abord, *les Chrétiens nouveaux :*

Oui, vous avez dit vrai, je suis chrétien, madame !...
Je suis chrétien, assez pour qu'au jour des douleurs,
Les feuillets du saint Livre effacent tous mes pleurs...
Je suis chrétien, peut-être assez pour me haïr.
Mais ne me louez pas, car ma vaine prière
Stérile encor, s'arrête aux marches du Calvaire...
Car mille fois le jour, le front couvert de honte,
J'ai dit : Suis-je chrétien? Non, je ne le suis pas.

La pièce à M. de C..., p. 104 :

Eh ! quoi, vous croyez donc mon bonheur difficile !...
Que je cherche, désire, appelle un bien fragile,
Ou l'amour, ou le monde...
Ah ! que vous vous trompez ! que je me crois soumis !
Que j'ai d'hymnes en moi...

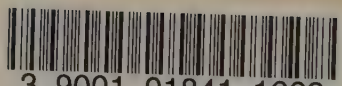
« *A mon ami, M. Sainte-Beuve. Réponse à Pensée d'août*, p. 73. Il lui reproche de ne pas appuy sa morale sur l'Évangile.

Lassé de son travail, le siècle ardent soupire,
Dans le Livre divin recommençant à lire,
Il sent, pour le Sauveur, un saint frémissement...

Enfin et peut-être surtout, la série très révélatrice des vers adressés à Achille du Clésieux, avec les réponses de celui-ci (pp. 154-165).

Du Clésieux, ami de Sainte-Beuve et de Guttinguer — on se rappelle la *Pensée d'août* qui lui est dédiée — appartient, comme Guttinguer, à l'histoire du romantisme catholique, histoire si déplorablement négligée. Antoine de Latour, également très lié avec nos deux héros, mériterait, lui aussi, et plus encore une longue étude. Aussi longtemps qu'on ignorera les romantiques, à quoi bon tant de déclamations sur le romantisme?

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8 RUE GARANCIÈRE. — 32723.


3 9001 01841 1663

11867 3

BARCODE
INSIDE